I 2.007.801

25425

POËTES ILLUSTRES DE LA POLOGNE
AU XIXe SIÈCLE

CYCLE LITHUANIEN

58
293.

DEUXIÈME PARTIE

LADISLAS SYROKOMLA

JULIEN NIEMCÉWICZ

Prix : 3 fr. 50 c.

NICE
CHEZ VISCONTI, LIBRAIRE
Rue du Cours, 2

PARIS
MARPON & FLAMMARION
Galerie de l'Odéon

1880

25426

POËTES ILLUSTRES DE LA POLOGNE

AU XIXe SIÈCLE

N° 2

Nice. — Imp. et Papet. MALVANO-MIGNON, 62, rue Gioffredo.

CYCLE LITHUANIEN

DEUXIÈME PARTIE

LADISLAS SYROKOMLA

JULIEN NIEMCÉWICZ

NICE
CHEZ VISCONTI, LIBRAIRE
Rue du Cours, 2

PARIS
MARPON & FLAMMARION
Galerie de l'Odéon

1880

25426

25426

T.5 P.2

I 2.007.801

A

LADISLAS SYROKOMLA

(LOUIS KONDRATOWICZ)

AVANT-PROPOS

Louis Kondratowicz, plus connu dans le monde des lettres, sous son pseudonyme : Ladislas Syrokomla, nom de son blason nobiliaire, naquit l'année 1823, dans la province de Minsk. Fils de parents pauvres qui avaient à peine de quoi vivre, il dut se borner, comme éducation, à faire des études élémentaires dans le collège des pères Dominicains à Nieswierz, où il resta quelques années avant de venir en aide à son père, dans l'exploitation de son petit domaine. L'université de Vilna, foyer lumineux de culture et de patriotisme, qui avait développé le génie poétique de

Miçkiewicz et de Pol, n'existait plus, supprimée par le gouvernement russe, l'année 1831. Il sut tirer néanmoins un bon parti du temps qu'il passa au collège, en apprenant à fond le latin, ce qui l'aida à former son esprit littéraire sur d'excellents modèles classiques et lui permit de traduire en polonais les œuvres originales des auteurs de la Pologne, au XVIe et au XVIIe siècle, qui écrivaient en langue latine, comme Sarbiewski, Klonovicz, Janicki, Szymonowicz, etc., etc.

Le souvenir de ses études lui fournit aussi le sujet de son premier essai poétique : *Mes années de collège*, où nous trouvons ses aimables qualités de conteur sympathique. Occupé à surveiller les ouvriers de la ferme de son père, le jeune poëte savoure l'arome embaumé des prairies, chante avec les faucheurs et les moissonneuses et fraternise avec les villageois, les *gens en bure* qu'il appelait ainsi en opposition aux *hommes en drap* ou citadins. Nous le voyons à l'œuvre d'un poëme

champêtre, rempli d'humour et de saveur mélancolique : *La Miche de pain.* L'exploitation rurale ne réussit guère à son père qui dut vendre sa ferme, pour aller vivre et mourir misérablement dans une cabane.

Voici sa silhouette tracée par le fils, dans ce poëme :

Le vieillard, au front chauve et ridé par les ans,
Avait vu bien des fois le retour du printemps;
Pourtant le renouveau, dont le charme fascine,
Lui produisait toujours une joie enfantine;
Il saluait, ravi le premier au logis,
La cigogne arrivant chaque année au pays,
Se mettait en extase au chant de l'alouette,
Et cueillait attendri, la fraîche violette,
Paraissant rajeunir au souffle printanier,
Fêtant chez les voisins les saints du calendrier,
Baptême ou mariage, heureux anniversaires,
Animés par sa verve et ses souhaits sincères
Que dictaient au vieillard son caractère aimant,
Un cœur pur, sans remords, et son esprit charmant,
En dépit du grand âge et d'une humble misère,
Soufferte dignement, sans plainte, ni colère.

Voilà encore d'autres fragments qui portent le cachet d'une douce résignation chrétienne :

En prenant mon repas, le soir,
Je vois la trame d'un poëme
Dans cette croûte de pain noir
Dont l'histoire me sert de thème.
Son langage, bien que muet,
M'apprend des choses curieuses
Qu'elle me révèle en secret,
Sur les moissons, sur les glaneuses,
Sur les beaux champs d'épis dorés,
Bien sarclés des mauvaises herbes,
Sur les moineaux pillant les blés,
Avant qu'on ne les lie en gerbes,
Et qu'on ne récolte le grain
Pour le château, pour la chaumière...
Riche ou pauvre, tout être humain
Se nourrit des biens de la terre !...

. . . . . .

Le pain est l'emblème sacré
Du divin et pur sacrifice,
Fait par le Seigneur adoré,
Pour racheter l'homme du vice ;
Il est le gage précieux

De la sagesse souveraine,
La bénédiction des cieux,
Accordée à la race humaine
Qui sème et récolte le blé,
Abandonnant l'état sauvage,
Pour être un peuple policé,
Creusant la terre à son usage,
Traçant sur le sol exploité
Les progrès de l'humanité...

. . . . . .

L'arome de la sapinière,
Où j'ai semé le grain,
Là-bas, non loin de ma chaumière,
Se trouve dans mon pain...

J'aperçois l'église rustique,
Son toit de chaume gris...
La cloche, au son mélancoliqne,
Sonne aux grands et petits,
L'heure de la sainte prière,
Pour obtenir la paix
Du bon Dieu qui, sur notre terre,
Répandit ses bienfaits...

. . . . . .

Citons la délicieuse description des champs, aux bords du Niémen, pleine de naïve sensibilité :

Jeune et fier, j'habitais autrefois cet Eden,
Cultivant les terrains qu'arrose le Niémen.
J'aspirais la senteur des coteaux, des prairies,
En songeant sur la rive à mes amours chéries.
J'ai creusé mon sillon, j'ai pris part aux moissons,
Et mon cœur vibre encore aux joyeuses chansons.
Le chant d'autres oiseaux n'émeut guère mon âme ;
Seul, le souffle béni de mon pays m'enflamme,
Et je reconnaîtrais, aux battements du cœur,
Le vent de la vallée, et l'onde à sa saveur...
. . . . . .

Son horizon littéraire s'élargissait ; son talent s'épanouissait en charmants produits poétiques, malgré la malveillance des critiques de Varsovie qui s'acharnaient injustement contre un esprit *provincial*, sentant trop *le terroir*, pour les gourmets de la capitale. Ses amis attirèrent notre auteur à Vilna, où il s'établit sur l'invitation pressante du patriarche actuel de la littérature polonaise, l'homme de lettres universel, critique,

poëte, romancier, publiciste, bibliophile, peintre, écrivain fécond qui a écrit et composé, à lui tout seul, depuis cinquante ans, des centaines de volumes, Joseph-Ignace Kraszewski, le protecteur constant et l'ami dévoué de son cher Syrokomla. Celui-ci, Lithuanien pur sang, aimait son pays d'un amour exclusif, passionné et rempli d'illusions dans son aveuglement, témoin cette description de Vilna extraite d'un de ses poëmes : *Martin Studzienski,* où l'exagération des plus nobles sentiments se manifeste dans des vers harmonieux :

O Vilna ! Résidence antique
Des Ghiédymines, chefs païens ;
De la nature œuvre magique,
Chère aux cœurs lithuaniens !
Tu te caches, mystérieuse,
Dans les bosquets, dans les vallons,
Révélant soudain, radieuse,
Les souvenirs des Jagellons
Au passant dans le bois sauvage.
Rien qu'aux battements de son cœur,

BIBLIOTEKA NARODOWA BN

Il devine le voisinage
De tes trésors, de ta splendeur...
A l'aspect de la cité sainte,
Des églises et des clochers,
Le pèlerin, saisi de crainte,
Pareil au Turc, sur les rochers
Où s'élèvent Mecque et Médine,
Se prosterne, en baisant le sol,
Où trône la Vierge divine,
Où l'aigle s'arrête en son vol,
Où brûlait autrefois la flamme
Du Znitch (1), en l'honneur des faux dieux :
Où plus tard, élevant son âme
Des grandeurs mondaines aux cieux,
Un prince quitta pourpre et gloire
Pour être au ciel saint Casimir...
Là, des croix gardent la mémoire,
Du martyre qu'on fit subir
— Sacrifice auguste et sublime —
A trois dignes prêtres chrétiens !...
Quel est le peuple exempt du crime
De la mort de ses citoyens ?...

. . . . . .

(1) Nom letton et païen de la flamme éternelle et sacrée.

De nature aimante et contemplative, il avait besoin de calme et de repos pour chanter, comme l'oiseau sur la branche, tapi dans l'ombre du feuillage ; mais il manquait de sens pratique. Tiraillé d'un côté, par les besoins journaliers de la maison, les cris des enfants et les pleurs de sa femme qui lui demandaient le pain quotidien pour vivre, exaspéré de l'autre, par les coups d'épingle que lui infligeaient les Aristarques de la critique, et par les propos malveillants d'envieux et de jaloux qui se plaisaient à dévoiler ses penchants, ses travers et ses malheurs domestiques, de guerre las, il s'enfuit de Vilna et vint se réfugier dans une métairie du voisinage. Là, plus maître de son temps, il se défendait vaillamment par de nouveaux poëmes, trempant parfois sa plume dans une fine ironie que recèle son élégie sur Ovide et, racontant découragé, ses tribulations à son ami Kraszewski, dans une épître que j'ai de même traduite. Ces deux pièces de vers font partie d'un charmant recueil intitulé, *Causeries familières*, où se lais-

sent voir, dans leur intimité, l'observation piquante et la verve malicieuse du pauvre hypocondre, désirant aimer la nature et l'humanité et ayant à se plaindre des hommes et des choses.

Pressé par ses nombreux et fervents admirateurs, il vint jouir de sa renommée, en visitant Varsovie, Posen et Cracovie, où justice lui fut rendue publiquement à des fêtes données en son honneur et qu'il illustra par de brillantes improvisations :

« Vous voulez honorer à ce joyeux festin
Votre émule dans l'art d'être éloquent et fin.
J'ai certes peu de droits à votre bienveillance
Qui daigne encourager ma pauvre insuffisance.
J'ai semé le grain dans les champs de l'esprit :
La moisson n'est pas faite, et l'ouvrier fléchit
Sous le poids du travail. Votre accueil admirable
Me donne du courage et me rendra capable,
Peut-être, plume en main, de moissonner les cœurs,
Comme avec la faucille on coupe épis et fleurs...
Je parcours, plein de foi, l'idéale carrière,
En traçant sur le sol mon sillage de lumière,
En prêchant l'union et l'espoir au pays,

Confiance, labeur et zèle à mes amis,
Et, rêvant au passé brillant de nos ancêtres,
J'invoque, avec ardeur, la muse des grands maîtres... »

. . . . . .

Il ne rapporta pourtant pas une impression très favorable de la capitale :

« Dans tes murs, Varsovie, on rit et l'on s'amuse ;
Mais tu prêtes un maigre aliment à ma muse.
J'ai bien vu la statue équestre de Jean trois,
Victorieux des Turcs et sauveur de la croix ;
Kopernik, qui fixa la marche des planètes,
Attire mes regards, et l'un de nos poëtes,
Karpinski, semble encor réciter de beaux vers,
Pendant que Staszyc songe à venger nos revers.
Mais je vois trop souvent l'empreinte malheureuse
D'Auguste Stanislas, de mémoire honteuse,
Et de Sigismond trois, dont l'esprit indécis
Ne sut pas maintenir la gloire du pays.
Ces jardins, ces palais de mode italienne,
Ce héros à cheval qui court sauver Vienne,
Furent, hélas ! témoins des lâchetés d'un roi,
Parjure à sa patrie, à son peuple, à sa foi...

. . . . . .

Il revit avec attendrissement sa chère Lithuanie, l'objet constant de sa tendre prédilection et qu'il ne cessa de chanter en beaux vers :

« O ma Lithuanie ! O patrie adorée,
Couverte de sapins, par ton sable dorée !
Ton climat est sévère et ton ciel, gris et plat,
Ne peut se comparer au lumineux éclat
Du ciel bleu d'Italie, où l'eau coule en fontaines,
Où s'ouvrent au soleil et roses et verveines...
Tes coteaux sont poudreux et sombres tes grands bois ;
Humbles sont tes maisons sous le chaume des toits,
Et leurs bons habitants, d'esprit simple et crédule,
Ignorent encor l'art du point, de la virgule...
Tes mérites pourtant sont réels, moins connus,
Que défauts de surface, à vol d'aigle aperçus...
L'étranger vient chercher dans tes bois la mâture
Des rapides voiliers d'élégante structure ;
Tes braves campagnards, revêtus de haillons,
Creusent, laborieux, dans le sol des sillons
Et font germer froment et seigle dans la terre,
Pour nourrir au besoin toute l'Europe entière
Qu'ils ont, l'arme à la main, parcourue en tous sens,
Avec Napoléon, le maître des géants...
Mais pour apprécier ses vertus, son génie,
Il faut aspirer l'air de la Lithuanie... »

. . . . . .

« O ma chère patrie ! O passé glorieux
Des antiques exploits de nos vaillants aïeux !
A mon appel pressant, vous sortez de la tombe,
Pour montrer à vos fils, comme on vit et succombe,
Servant, jusqu'à la mort, honneur et liberté !
Puisse de vos rayons la brillante clarté
Illuminer nos cœurs, dissiper les ténèbres
Et nous débarrasser de nos linceuls funèbres !... »

. . . . . .

Il les écrivait avec une rare facilité et nous a donné de précieux trésors de sa muse féconde, laissant couler son inspiration d'une source intarissable, peut-être avec trop d'abondance et de prolixité, sans assez les concentrer dans les lignes principales de ses poëmes, j'allais dire de ses tableaux. Cela m'a permis de retrancher plus de la moitié des vers du poëme lithuanien : *Marghier*, sans nuire, je crois, à l'effet général de l'action épique dont mon extrait se borne à graver le souvenir, sans avoir la prétention de rendre dignement l'éclat et le coloris de l'œuvre originale. Un autre grand poëme : *Jean Demborog* retrace

les mœurs et coutumes du siècle passé en Lithuanie, calqué sur le modèle inimitable de *Monsieur Thadée* d'Adam Miçkiewicz.

Syrokomla composa aussi plusieurs drames : le plus apprécié est *Gaspard Karlinski*, dont le sujet historique date du temps des luttes pour la couronne de Pologne, après la mort du roi *Etienne Batory*, entre Sigismond III et son compétiteur, l'archiduc Maximilien d'Autriche. Celui-ci attaqua, à la tête de ses partisans, le château fort d'*Olsztyn*, défendu par *Karlinski*, qui sacrifia la vie de son fils, prisonnier des Autrichiens et placé par eux en avant de leurs rangs, et le tua, en défendant la place contre l'ennemi. Représenté à Vilna, en 1858, ce drame enthousiasma le public qui jeta des masses de fleurs à l'auteur, couronné de lauriers, au moment où il n'avait ni soupe ni feu à la maison. Cette antithèse perpétuelle de la sombre réalité avec son idéal lumineux le rendit sauvage. Il évitait le monde, les habits noirs et les gants blancs qu'il

avait pris en horreur. Certes, il lui arriva plus d'une fois d'être vif et mordant, en fustigeant les travers du prochain, comme dans l'épitaphe suivante d'un voisin :

Il rossait ses paysans,
Se grisait les jours de fête,
Et vécut près de cent ans,
Faisant toujours à sa tête,

Il n'était guère savant,
Mangeait ferme, aimait à boire,
Et jouait, en bon vivant,
Aux cartes, les jours de foire.

Il bâfrait à déjeuner
Gruau, viande et cervelles,
Et, sans s'émotionner,
Un demi-cent de quenelles...

Certe, une indigestion
De son trépas fut la cause ;
Dans son habitation,
Son corps, sous terre, repose;

L'âme attend l'arrêt final
Du suprême tribunal,
Rêvant aux dindes rôties,
Aux attrayantes parties,

Et croit, que l'ange immortel
L'appellera dans le ciel,
Pour faire encore ripaille
Et croquer perdrix ou caille...

Ses vers lui aliénèrent tous ceux qui se sentaient piqués au vif par les traits malins du poëte. Les faux dévots tombèrent dessus, à la façon de Veuillot, proclamant impie et athée celui qui définit ainsi l'art, dans *La Porte antique* :

Oui, l'art de la peinture est une mission!
Pour bien représenter le monde en action,
Pour qu'il soit animé et vivant sur la toile
Il faut être inspiré, voir l'âme sous son voile,
La divine pensée au fond du cœur humain,
Et croire à l'Eternel qui régit dans sa main
Le globe, l'univers, et les cieux et l'espace,
Accordant aux élus sa faveur et sa grâce...
. . . . . .

ou qui place ces mots dans la bouche d'un poëte mourant : dans *La mort d'Acernus*, surnom latin du poëte polonais *Klonowicz*.

O je sais, à présent, que je touche à ma fin,
Comment j'aurais pu mieux accomplir mon destin!
Et, si je revenais par miracle à la vie,
Je livrerais mon âme, avec plus de chaleur,
A mes chants, à l'amour, seuls trésors que j'envie.
J'ai trop peu fait vibrer ma lyre et mon cœur,
Dons précieux du ciel, dans sa haute sagesse,
Rouillés, hélas trop vite, au temps de ma jeunesse...
. . . . . .

La mesquine animosité de clocher ne ternit pas la gloire de l'écrivain malheureux, de l'ami du peuple qui s'appelait modestement barde de village et prédit dans une de ses poésies, qu'il mourrait la lyre en main. Travaillant souvent à la lumière d'une chandelle, dans une chambre sans feu, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il eût des heures de doute et de défaillance? Mais son cœur était sans fiel, son esprit sans rancune et porté à

l'oubli et au pardon. Dans ses vers : *Mélodies d'un fou,* il fait son propre portrait dans celui du défunt qu'on met en terre :

FEU MONSIEUR ***

L'esprit dans les nuages,
Il écrivait des vers,
Ne sachant dompter les orages
Ni subir les revers.

Se laissant tromper par le monde,
Sans avoir rien appris,
Et trahi, partout à la ronde,
Par ses meilleurs amis.

Critiqué par le persiflage
Des lettrés envieux,
Il dut laisser son héritage
A des cousins haineux.

Tremblant de froid dans sa masure,
N'ayant rien à manger,
Il vantait la belle nature
Qui produit l'oranger.

Dans ses moments de défaillance;
« Dieu, disait-il, j'ai foi
Dans la divine providence;
Sur terre, sauvez-moi!

« Dois-je donc payer de ma vie
L'amour sacré de l'art?
Périr sous les coups de l'envie,
Comme un chien à l'écart? »

Il finit ses jours de misère,
Pauvre auteur sans le sou,
Et nous devons le mettre en terre
Et lui creuser un trou.

Qui lui fera sa sépulture?
Pas les riches pédants,
Mais la jeunesse, noble et pure,
Sensible à ses accents...

L'année 1860, perclus et paralysé par la maladie, il écrivait à son ami :

« Cloué sur mon lit de douleur, je puis à peine tenir la plume en main, pour vous remercier de votre obligeant souvenir. Des accès de goutte qui me font cruellement

souffrir, l'usurier chez lequel je demeure en gage de ma dette, messieurs les critiques de Varsovie qui m'empoisonnent l'existence, tous ces maux réunis puissent-ils me donner au moins la *sagesse de la douleur.* »

Ni le sol, qui me donne en été de quoi vivre,
Ni mon seuil n'est à moi...
Mais l'azur au-dessus est mon bien : il me livre
Les trésors de la foi !
A l'ombre de mon toit, sous l'aile du nuage,
J'eus épines et fleurs ;
J'irai bientôt offrir au Seigneur, en hommage,
Et ma joie et mes pleurs...
De mon père on a mis, au proche cimetière,
Les vieux os et le cœur...
Seigneur ! Paix à son âme ! Accordez-moi, sur terre,
Les fruits de la douleur !...

Une heure encore avant sa mort, l'année 1862, il dictait une dernière lettre pour son ami Kraszewski, pleine d'amertume et de désespérance ; mais la vue du prêtre qui venait avec le saint viatique, rasséréna son front et lui fit oublier les misères de ce monde.

Ses compatriotes, les Lithuaniens, payent de leur hommage et de leur admiration l'amour inné qu'il avait pour eux ; et son digne émule, le barde de la Masovie, *Théophile Lénartowicz*, a dit, à sa mort, avec éloquence et vérité :

Tes amis graveront sur ta tombe rustique :
« Repose en paix chantre inspiré ! »
Au souffle de la brise, un concert poétique
S'élèvera du sol sacré :
Les fleurs en deuil seront les cordes de la lyre
Agreste, où vibrent tes doux chants,
Empreints de ton génie, étendant son empire
Sur les bois, les prés et les champs...

Noire-Isle, Octobre 1879.

A MES

AMIES DE LA LITHUANIE

Vous joignez à de doux attraits
Le feu sacré de la Vestale,
Brûlant, dans vos cœurs polonais,
D'amour pour la terre natale.

Charles DE NOIRE-ISLE.

MARGHIER[1]

POËME ÉPIQUE EN CINQ CHANTS

(1) Nom d'un chef Lithuanien au XIVe siècle. — Prononcez l'*r* final, comme dans *fer*.

CHANT PREMIER

I

Les siècles glorieux de l'antique patrie
Ont passé, comme un rêve, ou comme une féerie,
Avec ses grands héros et ses divinités,
Aux actes merveilleux, par les bardes chantés.
Leur vestige apparaît dans quelques vieux grimoire,
Ou sur les monuments, construits à leur mémoire,
Dans la cité des morts, où dorment nos aïeux
Qu'évoque de la tombe un souvenir pieux,
Quand penché gravement sur l'urne funéraire,
Le poëte refait l'histoire légendaire.
Il rend vie et lumière aux ombres du vieux temps,
Aux guerriers fabuleux, sauvages et puissants,

Comme est l'âpre nature en ma Lithuanie,
Au milieu des grands bois, purs, comme son génie,
Pareils, dans leur tristesse, à la douce chanson
Que le pauvre ouvrier fredonne à la moisson.

II

Kieystut, régnait alors sur sa terre bénie [1],
Au temps du grand Olghierd, duc de Lithuanie,
Conquérant redouté des Slaves, des Germains,
Qu'il soumit par la force à ses droits souverains,
Des Karpathes au sud, jusqu'à la mer Baltique,
Ravageant le pays de l'ordre teutonique,
Fondant partout des fiefs pour ses sujets loyaux,
Partageant la contrée entre ses grands vassaux.
Il établit ainsi, non loin de la frontière,
Un de ses chefs, Marghier, porteur de sa bannière,
Comme prince et seigneur dans le bourg de Poullen,

(1) La Samogithie.

Dominant la vallée où coule le Niémen,
Un château fort, construit à deux jours de distance
De la ville Troki, lieu de sa résidence.
Marghier et ses guerriers, dans leur position,
Surveillaient des Teutons la moindre incursion,
Prêts à tomber dessus, du haut de la montagne,
S'ils osaient dévaster et piller la campagne.

III

Les champs, le long du fleuve, étalaient leurs beaux blés,
Où pavots et bluets fleurissaient isolés.
Les chevaliers croisés, avec leur bande armée,
Envahirent soudain la contrée alarmée,
Employant à leur aide et la flamme et le fer.
Les habitants en masse, aux ordres de Marghier,
Fondirent sur la troupe avide et meurtrière
Assommant les Teutons de leurs marteaux de pierre.
Après un long combat, l'ennemi dut enfin,
Cédant à leur élan, repasser la frontière,

Décimé par la mort, mais chargé de butin.
Le pays, délivré du terrible adversaire,
Présentait à la vue un spectacle écœurant
Sous la cendre et le sang de chair fraîche, attirant
Les corbeaux et les loups, accourus au carnage,
Pour disputer les corps aux chiens du voisinage.
Les Lithuaniens, en leurs tissus de lin,
Couchés près des Teutons, à l'armure brillante,
Le guerrier à cheval, mort près du fantassin,
Jonchaient le sol, sanglants et la bouche écumante.

IV

Un jeune homme blessé, couché sous un sapin,
Respirait avec peine et demandait à boire,
En allemand. Sa voix douce, au son argentin,
Ne pouvait attendrir le vainqueur dans sa gloire,
Bien qu'en Lithuanie on s'émeuve aisément,
A l'aspect du malheur qui foudroie. Au moment,
Où l'on allait trancher les jours du pauvre page,

Le vaillant chef Marghier, connu pour son courage,
Dont la force est pareille à celle des Titans,
Et la stature égale aux chênes chargés d'ans,
Le maître de Poullen et de la seigneurie,
Ecarte de sa main le glaive meurtrier,
Prêt à donner la mort, et, conservant la vie
A l'ennemi blessé, le garda prisonnier,
Dans le but infernal d'assouvir sa vengeance,
Sacrifiant aux dieux une humaine existence,
Un des maudits Teutons qu'il avait en horreur,
Bien qu'il fût généreux, sans reproche et sans peur.

V

Grand de taille, imposant, de royale origine,
L'aigrette à son bonnet, en martre zibeline,
Servait de point de mire aux Lithuaniens,
Pleins d'amour pour leur chef, sauvages et païens.
« Cessez l'œuvre de mort, soldats! Trêve au carnage!
Le glaive a fait déjà bien assez de ravage »

Cria-t-il d'une voix, pareille, en ses accents,
A celle du lion dans ses rugissements.
« Massacrer des blessés, ce n'est pas votre office ;
Je garde celui-ci pour un saint sacrifice,
Offert au grand Perkoune, au dieu fort et puissant
Qui commande à la foudre et lance le tonnerre,
En hommage d'un peuple au cœur reconnaissant,
Pour sa protection et son aide à la guerre.
Oui, le sang du Teuton coulera sur l'autel,
En souvenir du jour, où l'ennemi cruel,
Accouru pour piller et ravager nos terres,
A dû fuir, laissant morts ses nombreux vils sicaires.
Menez-le prisonnier à la tour du château;
Gardez-le dans les fers pour le sanglant couteau. »

VI

Deux soldats, à son ordre, enlèvent de la terre
Le jeune et beau guerrier, couché dans la poussière,
Arrachent le manteau blanc, orné de la croix

Du chevalier croisé, disant d'un air narquois :
« Le page efféminé, d'élegante tournure,
Pourra-t-il aux liens survivre à sa blessure?
Attendre au pain à l'eau, calme, le jour prochain,
Où le couteau sacré lui percera le sein? ! »
— « Allons donc, dit un autre : un Teuton jeune même
A des muscles d'acier sous son rose épiderme,
Et saura, pour s'enfuir, trouver un bon moyen.
Enlevons-lui du cou cet appareil chrétien
De médailles, de croix et d'autres amulettes
Qui servent à leurs dieux d'asile en leurs cachettes. »
Et sa main sacrilège allait prendre au Teuton
Une image, présent du pape d'Avignon [1],
Quand Marghier le retint de son regard sévère
Qui fit pâlir de peur le bourru militaire :
« Surveillez, dit le chef, mais sans le maltraiter,
L'ennemi désarmé... N'osez pas l'insulter... »

---

(1) Les pontifs romains ont résidé à Avignon, de l'an 1309 à 1376.

VII

De retour au château l'on plaça la victime
Dans une sombre tour, surplombant un abîme,
Construite en madriers, dont la charpente en bois
S'élevait dans l'azur et dominait les toits.
Au dessous, des conduits souterrains, dans la roche,
Se prolongeaient au loin, creusés à coups de pioche,
Mystérieux couloirs, de Marghier seul connus,
Et qui joignaient le fort aux hameaux répandus
Dans les bois, sur le fleuve ; une sûre retraite,
Ménagée avec art, en cas d'une défaite.
Perkoune ! O Dieu vengeur des Lithuaniens !
Qui reçois, comme encens, le sang frais des chrétiens,
Prête à ton peuple aimé ta force et ta rigueur,
Pour qu'il soit moins sensible aux larmes, dans son cœur,
Et ne se laisse pas attendrir à la vue
D'une victime aux fers qui doit être abattue,
En sanglant sacrifice... Ennemi des croisés,

Le vaillant chef Marghier, les ayant écrasés
Et commandé l'offrande humaine expiatoire,
Oubliait sa colère ainsi que sa victoire,
Et sentait à présent son grand cœur oppressé,
En pensant à la mort du prisonnier blessé.

VIII

L'esprit rêveur, il entre ému dans la cellule
Du jeune croisé, pris de fièvre qui le brûle,
Et ne pouvant bouger, rivé dans ses liens :
« Oui, je le plains, dit-il, et ses parents chrétiens,
Surtout sa pauvre mère, en proie à la tristesse
De voir mourir ainsi son fils dans sa jeunesse.
Le ciel est juste et c'est la loi du talion :
On garde aux fers la fleur de notre nation,
Tant de braves guerriers, réduits en esclavage,
A Malborg, à Riga. Leurs enfants en bas âge,
Et leurs femmes en pleurs réclament à grands cris
Les pauvres prisonniers, enlevés au pays.

Et comment définir le désespoir des mères
Dont les fils ont péri, victimes de ces guerres ? »
Bien que Marghier, parlant en lithuanien;
S'adressât à lui-même, avec la certitude
De n'être pas compris du prisonnier prussien,
Proche voisin, le page, en ayant l'habitude,
Lui répondit ainsi, dans son idiome alors :
« Vous devez la victoire à vos vaillants efforts.
En vainqueur généreux de votre adversaire
Désarmé, vous aurez pitié de moi, j'espère,
Sans vouloir m'exposer à de cruels tourments,
M'immolant à vos dieux. Le mien voit mes serments ;
Je le prends à témoin de ma reconnaissance,
Acquise pour toujours, grâce à votre clémence...
Je vous parle en chrétien qui brave le trépas,
Sans phrase, ouvertement, comme il sied aux soldats. »

IX

Marghier, guerrier prudent, savait d'expérience,
Que les Teutons, connus pour leur mauvaise foi,
Ne pouvaient inspirer aucune confiance;
Il écoutait pourtant l'ennemi de sa loi
Et du culte païen, certe avec bienveillance,
Soit que le prisonnier obtînt son indulgence
Par sa grande jeunesse, ou soit que la candeur
D'une vive prière allât droit à son cœur,
En lihuanien, sa langue maternelle,
Ayant à son oreille une grâce nouvelle,
Dite par l'étranger, sûr de plaire en effet
Dans un langage aimé, plein de charme et d'attrait.
Aussitôt, de la cave humide et sans lumière
Il le fit transporter dans une salle claire,
Fit panser sa blessure, offrant de l'hydromel,
Pour lui faire oublier son sort triste et cruel...
Le prisonnier voyait là de saintes images

Prises à Novgorod, des peaux d'élans sauvages,
Des sabres recourbés et des turbans tatars,
Des glaives polonais et de blancs étendards
De l'ordre teutonique, aux armes du grand maître.
A leur vue, il sentit tressaillir tout son être,
Se rappelant alors le logis paternel,
Les flots de la Baltique, écumants sous le ciel,
Et les tours du château de la Commanderie,
Où le doux souvenir d'un objet adoré
Mouillait ses yeux, baignant de pleurs sa rêverie,
A l'amer sentiment d'en être séparé.

X

Elevé dans le culte et dans la foi chrétienne,
Il adorait le Christ dans son âme sereine
Et voyait dans la femme et son divin amour
L'emblème de la Vierge au céleste séjour...
Enfant, il croyait voir son ange, son étoile
Dans la chaste beauté, candide sous son voile;

Plus tard, à dix-huit ans, épris de passion,
Innocent et naïf dans son affection,
Il aima purement, avec la retenue,
D'un amour idéal, sa voisine ingénue,
Sans oser l'avouer, ni lui presser la main,
Sans même la prier d'agréer son dessein,
Content de l'admirer de loin, comme une sainte,
Et de sentir son cœur la vénérer sans crainte;
Trop timide, en effet, pour obtenir l'aveu
De la fière beauté, souriante à la flamme
Du beau page amoureux, en extase, dont l'âme
Montait ravie au ciel et nageait dans le bleu...
L'innocence du cœur, pur duvet du jeune âge,
Se dissipe dans l'air au souffle de l'orage...
Dès qu'il fut assez fort pour lutter glaive en main,
Nommé garde du corps du grand maître hautain,
Il perdit dans les camps la fleur de la jeunesse,
Avec ses compagnons de folie et d'ivresse,
Et, buvant à la coupe ou jaillissait le vin,
La rougeur qu'il produit effaça le carmin
De la pudeur au front et de la foi naïve
Qui parait autrefois sa jeune âme craintive,
Abruti par l'orgie et par la volupté,

Il eut honte à présent de toute pureté,
Oubliant, sur le sein d'une blonde maîtresse,
Son beau rêve adoré, l'objet de sa tendresse.

XI

Les ans s'écoulent vite et les jours lentement
Pour le cœur déchiré par un cruel tourment.
Tout un mois a passé, comme au ciel un nuage,
Et pourtant l'heure semble un siècle au jeune page.
Son esprit se rappelle et sent plus vivement
Les malheurs imposés par le sort inclément,
Unissant à la fois, dans la même souffrance,
Les douleurs qu'il subit par sa funeste chance,
Sans un rayon d'espoir dans le sombre avenir
Qu'il ne peut éviter, devant bientôt mourir,
Condamné par le chef au sanglant sacrifice
En l'honneur des faux dieux. Il attend son supplice
Et ne sait pas le jour désigné pour sa mort.
Mieux vaudrait en finir par un suprême effort,

Que de vivre inquiet dans l'incertitude
Du terrible moment de l'exécution,
Par le couteau sacré, devant la multitude
Avide d'assister au meurtre en action.
Il croit voir le trépas sans cesse, à toute heure,
Et cette anxiété le tourmente et l'écœure,
Car cent fois à la vie il dit par jour adieu,
Et sent ainsi s'user sa valeur mise en jeu.

XII

Il était à présent guéri de sa blessure,
Grâce à son corps robuste, à sa forte nature,
Et surtout au savoir d'un expert, vieux gardien,
Qui soignait nuit et jour le prisonnier chrétien,
Et, traitant le blessé, réussit dans sa cure
Par son expérience et sa main ferme et sûre.
Il s'appelait *Lutas*, en letton, un lion,
Ayant mêmes vigueur et force en action.
Il avait au pays une grande influence,

Traité pour son grand âge, avec la déférence
Que ses concitoyens accordent aux vieillards,
Comme aux prêtres, comblés de respect et d'égards :
Car, si les uns du feu sacré gardent la flamme,
Les autres sont gardiens des vrais trésors de l'âme.
Certes le vieux Lutas haïssait les croisés.
Mais il dut obéir aux ordres, imposés
Par le prince Marghier, et soigner le beau page.
Ses malheurs, sa jeunesse et surtout son courage
Désarmèrent son cœur, bien qu'hostile aux Germains
Le rendant en effet moins dur et plus humain.
Séduit par le charmant jeune homme, il s'intéresse
A son profond chagrin sans pleurs, à sa tristesse,
Et, voulant le distraire, il lui fait des récits
De guerre et de combats, ses sujets favoris.
Tous les autres guerriers lui tiennent compagnie,
Et font à l'étranger un accueil gracieux ;
Même le chef Marghier, dont la Lithuanie
* Admire et craint l'esprit austère et sérieux,
Oublie, en le voyant, l'offrande sanguinaire ;
Il l'admet à sa table, offrant au prisonnier
Du pain fait de froment, du porc frais, de la bière,
Et renonce à remplir son projet meurtrier.

XIII

Rausdorf, — c'était le nom germain du jeune page,
Epargné par Marghier et lui servant d'otage —
Bien qu'il rêvât toujours à son pays aimé,
A sa chère famille, avait le cœur charmé
Par le suave attrait de la Lithuanie
Que le Niémen baignait de sa claire onde unie,
Par les chants de Lutas, la bonté de Marghier
Qui savait allier la douceur au grand air,
Mais surtout par l'aspect ravissant de sa fille,
La gracieuse Eglé, séduisante et gentille.
Il l'avait entrevue, à travers les barreaux
De sa prison, filer le chanvre à la quenouille,
Ou cueillir en courant les fleurs sur les coteaux,
Jeune fille ingénue et pure de la rouille
Que déposent plus tard les ans et les soucis
En formant sur le front, des rides et des plis.
Lui, chrétien, s'étonnait de voir une payenne

Aussi chaste qu'était la Lithuanienne,
Et plus belle d'attraits, dans sa simplicité,
Que les femmes de Prusse, au regard éhonté,
Qui voulaient plaire à tous dans leur coquetterie,
Quand Eglé l'attirait par sa sauvagerie
Par son digne maintien, par sa noble fierté
Et par son cœur naïf, cristal de pureté!...
La rougeur embellit son air doux et timide
Ses grands yeux bleus d'azur ont le regard limpide,
Les nattes retombant de cheveux blonds dorés
Encadrent son visage et son buste nacrés;
Un tissu blanc trahit sa flexible tournure,
Des coraux, à son cou, sont l'unique parure.
Le vieux barde a raison, prêtant le coloris
Des beaux fruits et des fleurs aux femmes du pays;
Car le lis est moins blanc que la vierge indomptée,
Le fruit moins savoureux que sa peau veloutée.

XIV

Un antique et gros chêne étendait ses rameaux,
En dôme de feuillage au-dessus des ormeaux
Qui croissaient en taillis le long de la rivière;
Vieux témoin du passé, quatre fois centenaire,
Patriarche du bois, il était vénéré
Des pieux habitants, comme un arbre sacré.
Au point du jour, Eglé, pour son culte zélée,
Allait faire une offrande au dieu de la vallée;
Ses compagnes portaient des guirlandes de fleurs
Et les jetaient sous l'arbre, en fredonnant des chœurs;
Elles avaient aussi du lait pour les couleuvres,
Serpents divinisés, libres dans leurs manœuvres
Sur la mousse et sur l'herbe. Ils glissaient à l'aspect
De l'essaim juvénile, enlaçaient bras et têtes
Des beautés qui donnaient du lait à boire aux bêtes,
Dans le creux de leurs mains, avec crainte et respect.
Rausdorf, libre à présent d'errer sur la prairie,

Voyait la jeune fille occupée à nourrir
Les serpents familiers et, dans sa rêverie,
Se disait à lui-même, émettant un soupir :
« Ils ne sont pas divins, mais la belle princesse
Qui les tient sous son charme, est certe une déesse,
Se faisant obéir, même par les serpents,
Vils reptiles soumis à ses commandements... »
Le chevalier croisé séduit par la païenne
L'aimait avec transports déjà, comme la reine
De son cœur, fasciné par la jeune beauté,
Sans qu'elle se doutât de l'avoir enchanté.

XV

L'ingénue, au retour de son pèlerinage,
Au chêne, rencontrait souvent le jeune page
Et disait, le voyant, dans sa naïveté :
« C'est l'ennemi du sol, un Teuton redouté!
Et je le plains pourtant d'être loin de sa mère,
Pauvre exilé, blessé, sur la terre étrangère,

Sans plus voir son pays, sa famille et son dieu!
Si j'étais condamnée à quitter ce cher lieu,
Le foyer paternel, le Niémen à l'eau claire,
A vivre dans les pleurs, esclave prisonnière,
J'en mourrais de chagrin. Il doit aussi souffrir!
S'il erre au point du jour, c'est qu'il ne peut dormir.
Si je pouvais, vraiment, par ma douce influence
Faire luire à ses yeux un rayon d'espérance!... »
Ainsi songeait, rêvant, la fille de Marghier,
Revenant au château, vive comme l'éclair.
La belle âme ne croyait sentir que pitié
Pour le noble étranger qu'on avait gracié,
Et n'apercevait pas, dans sa pure innocence,
Que son cœur, trop sensible à l'amère souffrance
Du jeune prisonnier, fortement agité,
N'avait su, subjugué, garder sa liberté.

CHANT DEUXIÈME

I

Au château de Poullen, la nuit calme, étoilée
Montre aux cieux son flambeau : la lune dévoilée
Qui brille, éclairant la nature au repos,
Et reluit sur le fleuve argenté, dont les flots
Scintillent de lumière et vont se perdre à l'ombre
D'une forêt de pins silencieuse et sombre.
Le sommeil a partout remplacé l'action ;
Seuls, veillent les soldats, de garde au bastion,
Et font entendre au loin leurs cris de sentinelle,
Tout autour de la place et de la citadelle.
Le coq vient de chanter victoire... Il est minuit.
D'une lucarne au mur, paraît un feu qui luit,

Laissant voir, par moments, sa lueur vacillante
Sur des êtres humains, réunis dans l'attente
D'un grave événement redouté, curieux
De voir, au feu sacré, des faits mystérieux.

II

Dans un antre profond, sous une voûte obscure,
Un feu brûle éternel, gage de bon augure,
En l'honneur du grand dieu des Lithuaniens,
Le divin créateur du feu chez les païens.
Leur *Znitch*, flamme allumée à la claire étincelle,
Sur l'autel à Vilna, doit brûler immortelle,
Emblème de la vie et de la pureté.
On entretient le feu de la divinité,
Avec du bois, porté sur les fortes épaules
Des prisonniers de guerre, esclaves des idoles,
Voués à leur service, aux ordres absolus
De *Marti*, la prêtresse à l'autel de la flamme.
Elle ordonne aux Germains, aux Sarmates vaincus,

D'apprêter le brasier, l'amour divin dans l'âme;
Mais attise elle-même, avec ses doigts crochus,
Le foyer consacré, l'alimentant sans cesse,
Et depuis soixante ans, par ses soins assidus
Qui l'ont rendue horrible à voir dans sa vieillesse.
Jadis, elle eut aussi son temps d'illusions,
Mais, sans avoir joui des plaisirs de la vie,
Elle renonça, jeune encore, aux passions,
Sacrifiant son cœur à son idolâtrie...
Elle livra jeunesse, charme, attraits à son dieu,
Et perdit sa beauté, soignant toujours le feu.
Son regard devint terne et sa voix glapissante,
Elle-même inflexible, en prêtresse fervente.

III

Les prêtres effrayés et les bardes en chœur
Autour d'elle groupés, chantent en son honneur;
L'archiprêtre à Vilna. *Kriwe Kriweyté* même,
Lui fit hommage, en don, d'un riche diadème,

Professant pour Marti le plus profond respect,
Car elle savait, seule, être calme à l'aspect
Du terrible *Poklus* [1], quand il montrait sa face
Aux Lithuaniens, troublés à sa menace;
Et tâchant d'apaiser le grand dieu de l'enfer
Par du sang de colombe et l'ambre de la mer
Qu'ils brûlaient sur l'autel avec l'encens de myrrhe.
Le peuple, consterné, se lamente et soupire,
Car le cruel *Poklus* dédaigne son encens ;
Et Marti, la prêtresse initiée aux plans,
Aux arcanes secrets de l'infernal empire,
S'adresse alors au peuple, inspirée, en délire :
« Revenez dans trois jours entendre le décret
Du destin immuable et son fatal arrêt.
Noble prince Marghier, amène aussi ta fille,
Car il peut demander le sang de ta famille,
Je vous donne ici même, à minuit, rendez-vous ;
Femmes et guerriers, dans trois jours, venez tous...
Heureuse au ciel sera l'offrande dont les larmes
Calmeront sa colère, apaisant nos alarmes...

---

(1) Pluton, dans la mythologie lithuanienne.

IV

Trois jours après, à l'heure indiquée aux guerriers,
Ils accourent en foule, émus sous leurs lauriers,
Prêts à sacrifier le bonheur et leur vie,
Si le dieu redoutable en témoigne l'envie.
Ils sont, tous, disposés à recevoir la mort,
Ayant mis leurs plus beaux habits pour le supplice ;
Colliers d'or, vêtements de lin, soumis au sort
Qui peut choisir l'un deux pour le dur sacrifice.
Les hommes sont rangés, comme pour le combat,
Les femmes, tout en blanc, brillent d'un pur éclat,
Leurs filles, sur leur front ont des fleurs en diadème,
Les bardes, lyre en main ; et le grand prêtre blême
Attend l'arrêt divin. Près de lui, calme et fier,
Sur son glaive appuyé, se tient le chef Marghier.
Terrible à l'ennemi, son bras est nécessaire
Pour sauver la patrie et vaincre l'adversaire ;
Pourtant, sans murmurer, il irait à sa fin,

Livrant sa fille, Eglé même, au fatal destin...
Celle-ci, dont la grâce attrayante fascine,
Ne démentirait pas son illustre origine;
Elle saurait, s'il faut, affronter le trépas,
Résolûment, sans crainte et sans nul embarras.
Mais si son cœur provient d'une forte lignée,
Sa jeunesse a des droits, même au sort résignée.
Elle est heureuse, ouvrant, au réveil, ses grands yeux,
Admire, en souriant, la nature et les cieux,
Remercie à genoux les dieux bons et, ravie,
Trouve délicieuse et charmante la vie;
Car son cœur se dilate et s'entr'ouvre à l'amour,
Comme le bouton qui s'épanouit le jour,
Et d'où sort au printemps la tendre primevère...
Le destin pourrait-il la ravir à la terre?...

V

Minuit sonne. Le peuple, en masse réuni,
Entoure le bûcher, de bois sec bien garni,
Dont la flamme s'élève au milieu du silence
De la foule inquiète, attendant la sentence.
Marti commence alors son évocation ;
Trompettes et clairons résonnent sous la voûte,
Pour que le dieu se montre, en apparition,
Au public prosterné qui l'implore et l'écoute.
La flamme et la fumée s'échappent avec bruit
Du bûcher allumé qui brûle et se réduit,
Consumé par le feu vorace, en cendre et braise.
Marti verse l'huile encor dans la fournaise,
Pour exciter par là l'infernale action
Qui doit faire surgir l'affreuse vision,
Sous les yeux de la foule ébahie, attentive
A suivre le miracle en jeu qui la captive.
La prêtresse, en extase, au regard inspiré,

Apostrophe, en criant, le dieu du feu sacré :
« Sombre divinité! Poklus! O, dieu terrible!
Exauce ma prière, en te rendant visible,
Et montre ta clémence à ton peuple à genoux
Qui te supplie, en pleurs, de calmer ton courroux.
S'il faut, pour l'apaiser, une victime humaine,
Veuille indiquer celui qui doit subir la peine
De nos péchés commis, en recevant la mort,
Sur l'autel, en l'honneur du dieu puissant et fort. »
Puis se tait et s'incline. O, merveille! O, prodige!
Une apparition, qui donne le vertige
Aux spectateurs émus, sort des flammes alors,
Nue et hideuse à voir, squelette au sale corps,
Un être tout velu dont l'atroce figure,
La barbe et les cheveux, flottant à la ceinture,
Sa face décharnée et l'odieux regard
Prêtent à ce fantôme un air sombre et hagard ;
La fureur sur le front et l'écume à la bouche,
Il semble menacer, sous son aspect farouche ;
Tout le monde effrayé, face à terre et muet
A peur du châtiment et frissonne en secret ;
Seul, le vaillant Marghier ose affronter la vue
Du grand spectre infernal qui se perd dans la nue,

Se dissipe en fumée, au-dessus du brasier,
Sans pouvoir abaisser le front du preux guerrier.

La vision finie et le spectre écarté,
Pâle et grave, Marti se tourne vers le peuple,
Pour lui parler au nom de la divinité
Qui retire la vie au monde et le dépeuple.
Le son clair de sa voix est pareil aux ruisseaux
Qui, dans la *Vilia* (1), s'écoulent des coteaux :
« Tremblez, prince Marghier ! Poklus m'a fait entendre
Qu'il a choisi chez vous l'offrande qu'il veut prendre.
Vous avez accueilli par grâce un étranger
Qui mettra le pays, notre culte en danger,
Dressant sous votre toit, par trahison, un piège
Pour nous exterminer dans son plan sacrilège.
Il est un seul moyen de conjurer le sort:
Celui de condamner le prisonnier à mort.
Poklus a commandé le sanglant sacrifice
De votre hôte ennemi. Sauvons par son supplice
La patrie en péril. A minuit, en ces lieux,
Amenez-le demain, pour l'immoler aux dieux. »

(1) Rivière de la Lithuanie qui se jette dans le Niémen.

VI

Marghier, dont la clémence égalait le courage,
Eût fait don volontiers de la vie au beau page,
Et de la liberté ; mais, zelé dans sa foi,
Il devait respecter les arrêts de la loi.
Il promet de livrer l'innocente victime
Aux prêtres assemblés que la vengeance anime,
Et d'amener demain le jeune prisonnier,
Pour l'exposer d'office au couteau meurtrier.
Mais la sensible Eglé, sa fille, ne peut taire
Son indignation et, d'une voix amère,
Elle reproche aux dieux leur dure volonté :
« Quel besoin avez-vous, dans votre cruauté,
De voir couler le sang du page, d'un jeune être,
De tout crime innocent, qui ne fut jamais traître,
Mais un guerrier loyal devenu notre ami ?...
Oui, je le défendrai de mon bras, affermi
Par une tendre pitié due au blessé... Je jure

De porter dignement le lourd glaive et l'armure
De mon père, en sauvant le noble chevalier...
Que dis-je ? Pardonnez, Poklus, si je blasphème,
Exaucez ma prière, acceptez mon collier,
En offrande d'un cœur, déchiré, qui vous aime
Et qui vous bénira, dieu puissant, généreux,
Si vous laissez la vie au captif malheureux.
Doux zéphyr du matin, splendide et blonde aurore,
Divinités des eaux, des bois ! Je vous implore ;
Obtenez de Poklus, la grâce et le pardon
Du prisonnier, notre hôte et je vous offre, en don,
Mes bijoux, ma jeunesse et mon sang et ma vie... »
Elle s'affaisse en pleurs et tombe évanouie.

VII

Lutas, le vieil ami, la relève en ses bras.
Il avait entendu les regrets de son âme ;
Excusant sa doulenr, bien qu'au fond il la blâme,
Il jure d'empêcher le funeste trépas

Du Teuton prisonnier et lui dit à voix basse:
« Je connais vos secrets et plains votre disgrâce,
Noble fille, au front pur, de notre chef vaillant!
Relevez votre esprit abattu, défaillant...
Mais comment pouvez-vous donner votre tendresse
A l'ennemi qui hait la foi de nos aïeux!
C'est une illusion, propre à votre jeunesse,
De croire à l'union, par l'amour radieux,
De deux peuples rivaux, de deux races hostiles
Qui, renonçant soudain à leur luttes stériles,
Auraient la même foi, croiraient au même dieu.
Puisse l'avenir voir accomplir votre vœu !
Mais pas de mon vivant ; car j'exècre dans l'âme
Les odieux Germains. Leur nation infâme,
De tout temps, fut en guerre, avec nos dieux et nous.
Je voudrais les fouler aux pieds, dans mon courroux ;
Mais voyant vos soupirs pour le page et vos larmes,
Je ne permettrai pas, qu'on lui donne la mort.
Je veux pouvoir le vaincre encore avec ses armes,
En le renvoyant libre, en dépit de l'effort
Et du cruel désir de Marti, la prêtresse... »
Puis, s'approchant tout près de la jeune princesse,
Il lui souffle à l'oreille un mot qui la ravit.

Son front rougit alors d'un doux espoir subit,
Elle saisit la main du vieillard, la baise
Et s'éloigne, en courant, folle de joie et d'aise.

VIII

Le jour passe trop lent pour le monde, au château
Qui présente à la vue un lugubre tableau :
Marghier, silencieux, ouvre à peine la bouche;
Sa fille est inquiète, un souffle l'effarouche;
Regardant le soleil avec anxiété,
Elle attend que la nuit éteigne sa clarté;
Lutas ride son front et se parle à lui-même,
En cherchant le moyen de résoudre un problème;
Femmes et serviteurs, écuyers et soldats
Guettent le condamné, voulant voir son trépas;
Celui-ci, triste objet d'attention malsaine,
Ignore son arrêt et sa mort si prochaine;
Insensible à la peur, il rêve à son amour
Pour Eglé, qu'il n'a pas encore vue en ce jour,

Sous le chêne. Pourquoi n'est-elle pas sortie,
Le matin, évitant ses yeux par modestie,
Pour donner aux serpents leur repas journalier?
Certe ils sont moins friands du laitage princier,
Que lui de contempler son ravissant visage...
Pourquoi donc le fuit-elle, implacable et sauvage?
Un Lithuanien, peut-être plus heureux,
Aurait su déja plaire à son cœur généreux!...
O malédiction! si la chose était sûre,
Que n'est-il mort plutôt de sa grave blessure!...

IX

La nuit étend son voile étoilé sur le ciel;
On aiguise déjà le couteau sur l'autel,
On dresse le bûcher pour la victime, offerte
Au terrible Poklus. Dans sa cellule ouverte,
Rausdorf, éveillé, songe à son ange gardien,
Quand une vision apparaît au chrétien:
Non, il ne rêve pas. C'est un être, une femme

Qui, debout devant lui, l'appelle et le réclame,
La rougeur sur le front et des pleurs dans la voix :
« Fuyez sur l'autre rive, au plus tôt, dans les bois!
Une nacelle au bord vous attend amarrée ;
Tout obstacle est levé, votre fuite assurée;
Pour éviter la mort, le supplice odieux... »
Elle lui prend la main, tout en baissant les yeux,
Et l'emmène, en courant, loin de la forteresse,
A travers les remparts, murmurant : « Hâtez-vous ! »
Le page, ainsi guidé par son enchanteresse,
Ignore son destin ; mais tout lui semble doux.
Il irait avec elle, épris, au bout du monde,
Ayant à ses côtés sa beauté pure et blonde.

X

Ils s'arrêtent aux lieux, où croît un grand bouleau
Solitaire, abritant, sous son dôme en verdure,
L'abord mystérieux d'un sombre et long caveau.
Près de l'arbre, une pierre en masquait l'ouverture.

Le vieux Lutas venait d'écarter le rocher;
Et, descendant au fond du puits, par la poterne,
Il dit : « Rausdorf ! Jurez, avant de vous cacher
Aux yeux de vos vainqueurs, dans l'obscure caverne,
Que vous ne trahirez jamais le grand secret
Du conduit souterrain qui mène à la rivière.
Vous la traverserez en barque. En un bosquet,
Au-delà du Niémen, vous attend, en mystère,
Un cheval sur lequel vous pourrez revenir
Chez vous. Prêtez serment d'abord, qu'à l'avenir,
Vous ne révélerez ce chemin à personne... »
« Je jure sur le Christ et sur notre Madone,
Reprit alors le page, en élevant la voix,
De garder le secret. Eglé, belle princesse!
Daignez, en souvenir, accepter cette croix,
L'image de mon dieu, garant de ma promesse...
Et ne m'oubliez pas ! » Puis, en baissant le front,
Il entre, avec Lutas, dans le gouffre profond.

Adossée au grand arbre, Eglé resta pensive,
Supputant les périls de la marche hâtive
De son beau chevalier, par le conduit secret.
Puis, voyant le bateau glisser dans son trajet,

D'un bord du fleuve à l'autre, elle sentit son âme,
Ivre de volupté, nager dans le ciel bleu...
Tandis qu'on préparait le sacrifice infâme
A l'autel de Poklus, en attisant le feu.

CHANT TROISIÈME

I

Le conseil réuni conférait, dans la salle
Du château de Malborg, d'une œuvre capitale.
Les arceaux en ogive, aux lambris décorés
D'écussons faits de marbre, et les siéges dorés
Prêtaient un vif éclat, aux sévères figures
Des chevaliers croisés, couverts de leurs armures.
La croix noire apparaît sur leurs grands manteaux blancs;
Leurs visages barbus, sous les heaumes brillants
D'acier et de dorure, ont bien la foi chrétienne,
Mais non ses qualités, ni sa vertu sereine;
Car l'ordre teutonique, oubliant le grand but
De sa fondation, à sa noble origine,

D'offrir aux pèlerins des moyens de salut,
De soigner les blessés chrétiens en Palestine,
Et d'établir pour eux des hospices pieux,
Sur la route au désert qui conduit aux saints lieux,
S'arrogea dans le nord, au bord de la Baltique,
Sur la Prusse un pouvoir souverain et laïque,
Et tâcha de l'étendre injustement, aux frais
De la Lithuanie et des braves Polonais,
Serviteurs de la Vierge et meilleurs catholiques,
Qui durent réprimer leurs attentats iniques.

II

Blonds pages et hérauts arrivent sur deux rangs,
Annonçant le Grand Maître, un vieillard chargé d'ans.
Il porte le manteau, le casque et la cuirasse,
Comme un guerrier croisé d'antique et noble race ;
Bannière, glaive et croix, symbole redouté,
Insignes rappelant sa haute dignité,
Sont portés par sa suite. Il salue à la ronde
Et s'asseoit sur le trône, invitant tout le monde

A prendre place autour. Alors les officiers,
Dignitaires anciens et simples chevaliers
Ecoutent à genoux la prière d'usage
Que l'aumônier adresse au Maître souverain,
L'implorant d'accorder son puissant patronage
Au conseil assemblé dans un pieux dessein ;
De la sainte justice odieuse ironie,
Car ils bravent le ciel par leur honteux excès,
Employant sans vergogne astuce et félonie,
Pour sceller par le sang et le feu leur succès.
Chef orgueilleux de l'ordre et comte Théodore !
Vos lauriers cachent mal l'infâme atrocité
Qui souilla votre cœur et qui le déshonore.
Vous avez à *Gnezno*, par votre cruauté,
Fait égorger enfants et femmes sans défense ;
Vous avez à *Kalisz*, homme impie, en démence,
Mis en cendre et pillé l'église du Seigneur ;
Fait d'un vaillant sarmate, un traître, un pourvoyeur
De vos meurtres sanglants, en flétrissant sa vie
Par votre or, pour lequel il vendit sa patrie... (1)

---

(1) Allusion à la trahison de Vincent Szamotulski, qui livra pour de l'or sa province à Théodore d'Altenbourg, grand maître de l'ordre teutonique, l'année 1331.

Oui, malgré vos exploits, de pareils attentats
Sont maudits par l'histoire, et ne se lavent pas.
Vous resterez un vil, indigne gentilhomme
Qu'absoudre ne pourrait même le pape à Rome.

III

La prière achevée, on annonce à la cour
Réunie en conseil, l'arrivée en ce jour
Du sieur Jean de Mielsztyn, le noble envoyé slave,
Chargé par son pays d'une mission grave
Pour le chef des croisés. Ceux-ci sont curieux
D'entendre les débats des griefs sérieux
Que va leur exposer l'ambassadeur sarmate.
Il réclame justice et réparation
Des torts commis, de peur que la guerre n'éclate,
Et ne venge les maux de leur invasion
Sur le sol polonais, aux champs de Mazovie,
Unie aux autres fiefs des Piast de Cracovie,
Sous le sage pouvoir de Casimir le Grand

Qui sut la délivrer du joug de l'Allemand,
Malgré les rois chrétiens de Bohême et d'Hongrie,
Ligués au Saint-Empire, hostile à sa patrie,
Ayant pour seul appui, son épée à la main,
Le bon droit et sa foi dans le secours divin.
On voit Jean de Mielsztyn dans la salle apparaître,
La visière baissée ; il va droit au Grand Maître
Et, relevant son heaume, il dépose en ses mains,
Faisant un froid salut, le précieux message
Du jeune roi qui sert d'exemple aux souverains.
L'air aisé du guerrier et son mâle visage
Son regard imposant et son calme maintien,
Accusent les vertus d'un digne citoyen ;
On reconnaît en lui l'homme plein de courage,
Le conseiller zélé du roi prudent et sage
Qui fut chéri du peuple et, par ses règlements,
Mérita le surnom de roi des paysans.
Son noble ambassadeur, la mine haute et fière,
Attend une réponse : ou la paix, ou la guerre.

IV

L'ayant lu, le grand chef cacha le pli royal,
Et l'envoyé lui tint ce langage loyal :
« Illustre chef de l'ordre ! et vous, ses dignitaires !
Puisse le ciel bénir vos succès militaires
Et vous continuer sa grâce et ses bienfaits,
Maintenant vos traités avec les Polonais.
Certes vous devez leur restituer les terres :
Dobrzyn et *Kouïawy*, prises par vos sicaires ;
Car telle fut la clause et la condition
De la paix obtenue. après votre défaite,
Du temps du roi défunt d'héroïque action [1],
Par un heureux accord, moyennant une traite,
En outre de cent mille écus en bon argent,
Payables dans l'année au vainqueur indulgent.

---

(1) Ladislas *le Nain*, père du roi de Pologne Casimir *le Grand* et qui régna de 1305 et 1333.

Ce traité, confirmé par le nonce du pape,
Ne serait-il vraiment qu'une odieuse attrape?
Car vous n'avez encore ni rendu le pays,
Ni payé votre dette. Oui, mon maître vous somme
De tenir les serments, jurés par vous jadis,
Consacrés par l'église et le saint-père à Rome. »
Au messager royal le Grand Maître répond:
« Veuillez redire au roi notre respect profond.
Nous tenons, soyez sûr, toujours notre promesse,
Sans faire appel de droit au saint-siège sans cesse.
La victoire est en tout l'unique sanction
Qui se fait obéir par l'humaine action;
Mais comment pouvons-nous vous rendre le domaine
Donné par l'Empereur à l'église romaine,
A nos soins confié, comme un dépôt sacré
Qu'on ne peut détourner de son but vénéré?...
Nous en sommes gérants et vraiment, à ce titre,
N'osons aliéner les biens de chapitre.
Nous désirons garder l'amitié du grand roi,
Sans vouloir violer les règles de la foi. »

V

Il se tut. Le dépit, d'une teinte écarlate
Couvrit le noble front de l'envoyé sarmate.
Ses doigts crispés serraient le manche précieux
De son sabre. On voyait à l'éclat de ses yeux,
Qu'il aurait désiré châtier de sa lame
Les propos mensongers qui voilaient une trame,
Ourdie indignement par le chef des croisés,
Dans leurs discours mielleux, perfides et rusés;
Mais il sut maîtriser sa colère secrète,
Sous des dehors polis, s'irritant en cachette,
Comme il convient de faire à l'éminent guerrier,
Venu pour présenter la branche d'olivier;
Aussi d'une voix douce, et qu'il veut rendre aimable,
Répond-il, avec calme, au Teuton insolvable:
« Puissant prince et Grand Maître! Est-ce le fer qui doit
Trancher la question, protéger notre droit?...
Ou l'arrêt de la loi?... Ce n'est pas mon affaire;

Mais pourquoi rendez-vous l'église solidaire
De l'objet malvenu de vos prétentions?
Notre glorieux roi, juste en ses actions,
N'est guère, en son pouvoir, le vassal de l'empire,
Et s'il daigne, en ce cas, pieusement souscrire
Au décret du saint-père, il ne renonce pas
A vaincre vos refus par de nouveaux combats.
Je viens en mission purement pacifique,
Mais dois vous prévenir, que mon maître n'abdique
Nul de ses droits sacrés; et si je plaide en vain,
Nous les réclamerons les armes à la main. »
— « Nous sommes toujours prêts d'agir comme l'ordonne
L'église et la justice. Oui, noble ambassadeur!
Dites à votre roi, si fier de sa couronne,
Que nous rendrons raison à ses griefs, sans peur,
Soit par un bon accord, soit au champ de bataille,
S'il veut voir là, comment notre glaive travaille. »
Reprit le chef croisé. — « Le fer décidera,
Dit alors l'envoyé sarmate, et montrera,
Avec l'aide de Dieu, qu'ayant droit et justice,
Nous savons triompher d'un indigne artifice. »
Et, baissant la visière, il quitte le conseil,
Avec le même aplomb et le même appareil,

Suivi d'une rumeur dans la foule qui crie
Contre le défenseur d'une cause ennemie,
Mais rend hommage au preux et loyal Polonais,
Champion de l'honneur qu'il préfère à la paix.

VI

Avec l'ambassadeur la jeunesse guerrière
Quitte la salle, où seul, le conseil des anciens
Reste pour discuter et débattre l'affaire
Que soumet le Grand Maître aux chevaliers chrétiens :
« C'est à vous de nous dire, en cette circonstance,
Noble prince Rodolphe, avec tact et prudence,
Le moyen de garder la province et l'argent,
Et comment motiver un refus obligeant,
Sans encourir le blâme, à Rome, du saint-père
Qui confirma l'accord, à la fin de la guerre. »
— « Votre Altesse désire avoir mon humble avis,
Dit le prince Rodolphe alors : Tout le pays
En litige, appartient à notre sainte église;

Lui reprendre son bien n'est pas chose permise.
Nous ne le pouvons pas. Libre au roi Casimir
De l'occuper par force et de le conquérir.
S'il s'agit de calmer les scrupules du pape,
Portons à l'est un coup aux païens qui les frappe
Et qui les convertisse à notre sainte foi,
Imposant le baptême au peuple en son effroi.
Attaquons nos voisins de la Lithuanie,
Pour déjouer complots, intrigue et calomnie.
Le pape satisfait, remettra les péchés
Aux fondateurs pieux de nouveaux évêchés,
Et ne voudra pas croire aux plaintes, aux messages
Polonais, les traitant d'importuns bavardages.
Il bénira notre ordre et notre drapeau,
Et la croix, triomphant chez un peuple nouveau. »
Tout le monde applaudit ; puis, à son tour de rôle,
Frédéric, duc d'Elbing, prit ainsi la parole :
« Du noble chef croisé je partage l'avis
De dompter par le fer les païens ennemis,
Et de les convertir à la foi catholique,
Mission agréable au siège apostolique,
Et qui rendra, de fait, illusoires et vains
Les griefs actuels des Sarmates hautains

Dont j'aimerais à voir ébranler la puissance.
Profitons à présent de notre bonne chance.
Un page à moi, Rausdorf, brave milicien,
Prisonnier de Marghier, chef Lithuanien,
Est resté, comme esclave, un mois à son service ;
Il devait être offert, en sanglant sacrifice,
Au culte des faux dieux, monstres inassouvis
De notre chair humaine. Echappé par la fuite
A son fatal destin, il connaît le pays,
Les environs du fort, construit sur la limite
De notre territoire, au-delà du Niémen,
Et des sentiers secrets qui mènent à *Poullen*.
Maîtres de cette clef de la Lithuanie,
Nous l'aurons, à nos pieds, ouverte et désunie... »
Les deux mêmes conseils plaisaient au chef croisé
Qui joignait le courage à l'esprit avisé.
Après s'être un instant recueilli : « C'est la guerre
Sainte alors, dit-il, déclarée aux païens
Par l'ordre teutonique. Elevez la bannière
Et la croix du Sauveur dont nous sommes gardiens ;
Faites sonner la charge aux clairons, aux trompettes;
Envoyez en avant éclaireurs et vedettes ;
Emparons-nous du fort des Lithuaniens,

Faisons-en nos vassaux fidèles et chrétiens ;
Nous aurons l'agrément du très-saint père à Rome,
Et le roi Casimir, encore un tout jeune homme,
Devra se désister de sa prétention...
Avec l'aide de Dieu commençons l'action ! »

VII

Trois robustes guerriers, assis au corps de garde,
Attendent, en buvant la nuit, leur tour de garde.
Casques et boucliers pendus à la paroi
Brillent, luisant au feu des torches de résine ;
Une bonne gaîté, franche et de bon aloi,
Epanouit leurs traits d'étrangère origine.
La corne de bison leur sert de gobelet,
Pour vider l'hydromel et du vin aigrelet,
Selon l'usage ancien de la Lithuanie,
Adopté par les fils de l'âpre Germanie.
« Trêve aux soucis, Rausdorf, dit son gai compagnon :
L'absence de beaux yeux te rend triste et grognon ;

Tu restes là pensif, sans causer et sans boire,
Rêvant au souvenir, aimé dans ta mémoire,
D'une aimable beauté qui t'adoucit l'exil,
Et préserva tes jours d'un imminent péril.
Oui, la Lithuanie est hospitalière,
Riche en vieil hydromel, en grains, en bonne bière,
Surtout en filles d'Eve, au teint frais, aux yeux bleus.
Bien que leurs cœurs adorent les faux dieux,
Elles savent, ma foi, plaire à toute âme sensible,
Fût-elle dans le corps d'un chevalier croisé,
Par leurs divins attraits, leur charme irrésistible,
Qui domine et séduit l'homme le plus blasé. »
— « Vous avez deviné le vrai motif, Guillaume,
Du chagrin que fait voir notre jeune amoureux,
Dit le second soldat, en ajustant son heaume,
Les liens de Vénus le rendirent heureux,
Lui faisant oublier patrie et foi chrétienne,
Sous l'empire d'Eglé, la fille de Marghier,
La dame de son cœur, l'attrayante sirène
Qu'il aima dans l'exil, qu'il suivrait en enfer ;
Mais elle lui rendit vraiment un grand service,
En sauvant notre ami de l'horrible supplice
Auquel le destinaient les prêtres des païens,

Offrant sa vie aux dieux des Lithuaniens.
On allait l'immoler, quand soudain son bel ange
Emmène le guerrier par un couloir secret
Qui les conduit sous terre au Niémen, en échange
De sa discrétion, promise à ce sujet.
Il dut ainsi sa fuite et la vie à sa belle,
Adorant d'un amour si pur la jouvencelle,
Qu'il n'osa l'embrasser et qu'il n'eut même pas
Le courage innocent de baiser ses beaux bras... »
« O le naïf enfant ! reprit Guillaume alors :
Dont l'amour idéal ne trouble pas le corps !
Un pareil sentiment, platonique et candide,
Fort beau dans les romans, produit sur moi l'effet
D'un javelot sans pointe, ou d'une coupe vide !...
On voit bien, que son poil est encor du duvet... »

VIII

« Chers amis, s'écria Rausdorf du fond de l'âme :
De grâce, respectez ma douleur et ma flamme.
Fait prisonnier, je fus traité par les païens,
Comme l'hôte sacré des Lithuaniens.
Leur chef, Marghier m'offrit son toit, sa nourriture ;
Le vieux barde Lutas a soigné ma blessure ;
Et la divine Eglé, pur ange de bonté,
Me sauvant de la mort, ravit ma liberté.
Puis-je, en effet, aller maintenant à la guerre
Contre mes bienfaiteurs, bénis dans ma misère?
Puis-je oublier jamais mon bienheureux séjour?
Ces trésors précieux : Le pain, les chants, l'amour
Qui furent accordés à mon âme séduite?...
Pourrais-je maintenant, profitant de ma fuite,
Connaissant leurs secrets, attaquer mes amis,
Ravager la contrée et piller leur pays?

Le chef peut à son gré me reprendre la vie...
Je ne me battrai plus dans la Lithuanie!... »

Guillaume se leva, tenant le verre en main,
Et dit, l'ayant vidé : « Ne jure pas en vain!
Nous, croisés, nous avons une mission sainte
Que tu sauras remplir, sans lui porter atteinte.
Conduis nos légions au-delà du Niémen ;
Nous planterons la croix sur les murs de Poullen ;
Si tu veux faire encor d'Eglé ta souveraine,
Elle peut t'épouser, en devenant chrétienne.
Prenons le fort d'assaut ; notre chef satisfait
Te nommera baron de la terre conquise,
En prix de ta valeur ; le pape, à ton souhait,
T'affranchira des vœux de notre sainte église,
Et tu pourras t'unir à ta belle, à l'autel,
Lui donnant, dans ta foi, le salut éternel
Aux cieux, et le bonheur, ici-bas, en échange
Du salut de ton corps que tu dois à ton ange... »
Il remplit, de nouveau, de vin le gobelet
En corne de bison qui lui servait de verre,
Le but et s'en alla faire son tour de guet.

Rausdorf, silencieux, comme s'il fût de pierre,
Se tenait immobile, appuyant de sa main
Son crâne dans lequel les passions en lutte
Formaient un tourbillon, s'échappant en essaim,
Et lui montraient, tantôt le ciel, tantôt sa chute
Et de cuisants remords... Puis enfin, dominé
Par le diable, il s'écrie, à l'égal d'un damné :
« Peu m'importe l'enfer et l'action infâme !
Il faut d'abord qu'Eglé soit à moi, soit ma femme !
Nous surprendrons le fort, grâce à ma trahison,
Et je garde Eglé, même... en souillant mon blason. »

CHANT QUATRIÈME

I

Le nuage, chargé des vapeurs de la mer,
Est terrible, chassé par l'aquilon d'hiver,
Semant dans son parcours l'effroi, l'épouvante
Et de noirs tourbillons formés par la tourmente;
Plus terrible est encor la marche des croisés,
Dans leur invasion des pays exposés
Aux excès ruineux de leur cruelle armée
Que précède en tous lieux l'horrible renommée
De viol, d'incendie et de meurtres sanglants
De femmes et d'enfants et des vieillards tremblants,
Tandis que les guerriers, attirés par la ruse,

Sont tués, en pleins champs, à grands coups d'arquebuse [1].
On entend sur les toits l'affreux cri des hibous
Effarouchés, au bruit des pas sur les cailloux
De l'armée ennemie, avançant sur la rive
Du Niémen, à la vague écumante et plaintive.

La troupe des croisés formait vingt bataillons;
Fifres et cors faisaient sonner leurs carillons;
Les étendards flottaient au-dessus des colonnes,
Les armures brillaient; écussons et couronnes
De ducs et de barons ornaient les boucliers,
Prouvant l'antique éclat des nobles chevaliers...
Le Grand Maître, entouré d'une nombreuse suite,
Couvert d'un manteau blanc, en soie et brodé d'or,
Fait porter l'oriflamme. Il commande à l'élite
Des guerriers d'Occident, dans son état-major,
Venus pour obtenir l'indulgence plénière,
Promise à leurs péchés, prenant part à la guerre
Contre un peuple païen qu'ils veulent convertir,
Par la force, à leur foi, pour mieux l'assujettir.

---

(1) Elle venait d'être inventée et introduite chez les croisés.
(*Note de l'auteur*).

Eteindre le feu *Znitch*, abattre leur idole,
Ramener des païens à la sainte parole,
Ou les exterminer, donnait droit aux héros
D'une telle entreprise à la grâce divine
Que briguaient d'obtenir les chevaliers dévots,
Jaloux de propager la chrétienne doctrine.
On vit ainsi servir, dans les rangs des Teutons,
Des burgraves du Rhin, des guerriers de grands noms,
Des princes souverains de Belgique et d'Allemagne,
Agnats du saint-empire, œuvre de Charlemagne.
L'électeur de la Marche et duc de Brandebourg
Accompagnait aussi Théodore Altenbourg,
Le Grand Maître de l'ordre, à cette guerre sainte,
Destinée à répandre au nord, par la contrainte,
L'évangile du Christ et la foi des chrétiens,
Dans le riche pays des Lithuaniens,
Dont les croisés voulaient asservir la patrie,
Imposant le baptême à leur idolâtrie.

II

Rausdorf qui connaissait la langue du pays,
Les coutumes et mœurs de ses anciens amis,
Nommé chef des archers, doit mener la colonne
A l'assaut de Poullen que le fleuve environne ;
Mais il a maintenu son serment à Lutas,
A propos du conduit secret, et ne veut pas,
Grâce à sa trahison, obtenir la victoire
Par un moyen infâme, indigne de sa gloire.
Tout en ayant le zèle et la foi du chrétien
Qui voudrait convertir un peuple encor païen,
Il ressent dans son cœur des remords, des scrupules
De trahir, l'arme au bras, ses hôtes trop crédules.
Il rêve, avec délice, au bonheur de revoir
La jeune et pure Eglé ; mais même cet espoir
Ne peut faire oublier le sentiment coupable
D'arriver auprès d'elle, en vainqueur redoutable
Qui porte à son amante, au lieu de belles fleurs,

La torche incendiaire et du sang et des pleurs.
A cette affreuse idée il pâlit et préfère
Plutôt sa mort subite à l'âpre mission
De troubler le repos de celle qu'il venère.
La main sur le poignard, dans son émotion,
Il pense terminer son amère existence ;
Mais sa foi le retient et la douce croyance,
Qu'il va rendre chrétiens des pécheurs endurcis,
Et convertir à Dieu tout un peuple conquis.
L'enivrante pensée occupe encor le cœur
Du chrétien amoureux, d'obtenir le bonheur
Eternel pour sa belle, à l'aide du baptême
Qui la purifiera par la grâce suprême,
En la plaçant au rang d'une âme élue au ciel,
Et mettra l'auréole à son front immortel.
N'est-elle pas vraiment digne d'être un bel ange,
De nager dans la joie et l'amour sans mélange ?
Le pape dénouera ses vœux de templier ;
Il pourra l'épouser, en loyal chevalier,
Et goûter le bonheur dont la douce espérance
Fait taire ses remords, cris de sa conscience.

III

Le Lithuanien, pareil à la fourmi,
Travaille activement, sans prévoir l'ennemi.
On entend dans les champs la voix des moissonneuses,
Dans les bois, le refrain des fanfares joyeuses,
Les chants religieux qui s'élèvent aux cieux
Et les cris des taureaux qu'on immole aux faux dieux ;
Mais d'où viennent dans l'air, obscurci par leur masse
Qui voile le soleil, ces sinistres corbeaux?
Sentant la chair, guidés par leur instinct vorace,
Ont-ils vu les Teutons gravir les verts coteaux ?
Ces guerriers inhumains, surnommés fils du diable !...
Tant est rouge de sang leur glaive inexorable !...

Les manteaux des croisés blancs, marqués d'une croix,
Font trembler de peur les pauvres villageois ;
Avides de butin, ils pillent leurs chaumières,
Egorgent sans pitié des familles entières ;

Femmes, enfants, vieillards, condamnés par le sort,
Sont par les durs vainqueurs maltraités, mis à mort ;
Le bétail dans l'étable et la modeste abeille,
Active en son rucher, même au toit la corneille
Ne peuvent obtenir grâce auprès des bandits
Qui, gorgés et repus, allument le logis.
Les rares survivants désertent la campagne,
Fuyant la cruauté des guerriers d'Allemagne,
Et cherchent un refuge au château de Marghier ;
Pareils aux roitelets blottis sous le feuillage,
Quand sévit la tourmente, et que brille l'éclair,
Ils y sont à l'abri du meurtre et de l'outrage.

On est prêt à Poullen à repousser l'assaut.
Des pierres, des moellons sont entassés au haut
Des murs, pour écraser par leur chute, la tête
Des soldats qui voudraient escalader le faîte.
Haches, marteaux en pierre, et des sabres en fer
Attendent des bras forts pour déchirer la chair.
Le prince tâche ainsi d'assurer la défense,
Activant les efforts de tous par sa présence,
Et gardant en réserve, à toute extrémité,
Le caveau souterrain, où la divinité

De Poklus, protecteur de la Lithuanie,
A sa flamme sacrée et l'offrande bénie.
Oui, *Perkoune* et *Poklus* (1), au suprême moment,
Viendront à leur secours sur le brasier fumant,
Pour abattre et chasser la cohorte étrangère ;
Marti, grande prêtresse, inflexible et sévère,
Veille près des autels pour conjurer les dieux,
Et tous les habitants, les jeunes et les vieux,
Feront bien leur devoir; les femmes haletantes
Gardent pour l'ennemi résine et poix bouillantes.

IV

Marghier, ayant donné des ordres rigoureux
Pour se défendre à mort et refouler l'attaque,
Sent son cœur accablé par le chagrin affreux
De voir la passion sans frein, démoniaque,
D'Eglé, sa chère enfant, pour l'indigne étranger,

(1) Jupiter et Pluton des Lithuaniens.

Préservé du bûcher, à l'abri du danger
D'être offert sur l'autel, en don expiatoire,
Aux grands dieux infernaux. Dévouée à leur gloire,
Quand Marti fit connaître au chef la volonté
Et le fatal décret de la divinité
D'avoir le sang d'Eglé, pure et chaste victime
De sa tendre pitié pour le prisonnier, crime
Qu'elle devra payer maintenant de sa mort.
Marghier, sans murmurer contre le cruel sort,
Mène à l'autel sa fille et, d'une voix sévère,
Lui dit alors : « Eglé! Moi, ton juge et ton père,
Je ne puis te sauver du digne châtiment
Qu'a mérité du ciel ton fol attachement.
Dérober la victime au sanglant sacrifice,
C'est outrager Poklus qui voulait son supplice.
Il demande vengeance, à présent, de nous tous,
Menaçant le pays entier dans son courroux.
Pour obtenir du ciel un pardon efficace,
Il faut te dévouer et mourir à la place
Du malheureux objet de ton affection.
Oui, je dois me soumettre à la juste action
Des lois et du destin. J'accomplirai ma tâche,
Tenant, s'il faut, en main, soit la torche ou la hache.

Je vous livre mon Eglé, chers Lithuaniens :
Gardez-là sous verrous, rivée à des liens ;
Puisse sa mort calmer les dieux dans leur colère,
Rendre notre patrie et puissante et prospère ! »
Il fronça le sourcil, immobile et hagard,
Sans qu'une larme vînt adoucir son regard.

V

Le grand château princier s'ouvre à la foule en masse
Qui remplit les jardins, cours, portiques et place.
Lutas, le plus âgé de tous les vieux guerriers,
Reçoit les arrivants et parle volontiers,
Les conjurant d'avoir confiance et courage.
Il a, poil en dehors, sa peau de loup sauvage ;
Un bonnet d'ours fourré couvre ses cheveux blancs,
Sa moustache est en crocs, ses yeux sont menaçants ;
Une barbe argentée encadre sa figure
Et luit d'un vif éclat sur la fauve fourrure ;
Sa main, bien que tremblante, à poignet vigoureux,

Fait résonner sa lyre en sons mélodieux,
Et tient la hache encor, sans montrer de faiblesse.
Il songe à la défense et porte avec hardiesse
Une pesante pierre au haut du bastion,
Pour la faire rouler, prestement, sur la tête
Des assaillants croisés, dans leur ascension...
Tel le Niémen glacé, surpris par la tempête,
Dégèle au souffle vif et tiède du printemps,
Brise digue et barrage, enflé par la débâcle,
Inonde le pays de ses flots écumants,
Et devient furieux, surmontant tout obstacle.
On dirait que Perkoune a mis son étincelle
Dans les yeux enflammés du belliqueux vieillard,
Tant il est foudroyant, lorsqu'il crie, interpelle
Et presse les soldats du geste et du regard.
— « Voyez, dit-il, flotter le drapeau du Grand Maître !
Les chevaliers croisés vont sur l'heure apparaître.
A vos arcs compagnons ! Payons-leur le tribut
D'une réception digne de leur courage;
Chaque trait doit porter la mort, comme salut!
Puissent-ils repasser le Niémen, à la nage,
Décimés par nos dards, atteints de nos javelots,
Et, s'enfuyant craintifs, teindre en rouge les flots. »

VI

Les accents de Lutas et sa voix chaleureuse,
Ecoutés de la foule agitée et fiévreuse,
Animent les guerriers d'une brillante ardeur.
On voit, à l'horizon, se dérouler sans peur
Les nombreux escadrons de l'armée ennemie
Qui ravage et s'étend, comme une épidémie.
Ils alignent leur front au sortir du grand bois;
On distingue déjà l'oriflamme et la croix
Du grand chef des croisés qu'a vomis l'Allemagne,
Pour dévaster les champs et piller la campagne.
Sous prétexte pieux de répandre la foi
Des chrétiens, ils font naître et le trouble et l'effroi.
Les Lithuaniens gardent leur assurance,
Luttant pour leurs foyers chéris, à toute outrance.

Condamnée à mourir le lendemain, Eglé
Croit encor, que l'arrêt pourrait être annulé

Par le dieu de Rausdorf, plus grand dans sa puissance,
Que ses divinités avides de vengeance.
Devenue insensible à la foi des ancêtres,
Elle interpelle en pleurs et les dieux et les prêtres :
« Dieux lithuaniens ! Vous manquez de bonté.
Oui, celui des croisés a plus de charité ! »
Dit-elle, en regardant la précieuse image
Offerte, à son départ, par Rausdorf, comme un gage
De son fidèle amour : « Rayonnant sur la croix,
Le Christ m'accordera son secours, à la voix
De mon héros !... Les murs crouleront à son ordre,
Les prêtres, les gardiens s'enfuiront en désordre ;
Les croisés entreront dans leurs grands manteaux blancs,
Et Rausdorf, accourra me ravir aux tourments.
Qu'ai-je dit, misérable ! O dieux forts et sublimes !
Foudroyez-moi sur l'heure et châtiez mes crimes ;
Enlevez de mon cœur un sentiment impur
Pour un guerrier chrétien, un ravisseur obscur !
Ne suis-je plus ta fille, ô Marghier ! ô mon père !
Pour me livrer sans honte à ma folle chimère,
Au lieu de me soumettre à l'arrêt sans sursis,
Quand il s'agit par là de sauver le pays ? »
Ainsi parlait Eglé, par le charme égarée

De son amour coupable et, l'âme déchirée,
Elle baise la croix, puis l'arrache du sein,
Et tombe sur le sol, maudissant le destin.

VII

Le chef, du haut des murs, compte dans les bruyères
Les escadrons croisés, le nombre des bannières
Des ennemis campés au-delà du Niémen,
Occupés à construire un pont flottant solide,
De bois pris en forêt, pour passer l'eau rapide,
Et parvenir ainsi aux remparts de Poullen.
Marghier fait disposer les armes nécessaires,
Pour repousser l'assaut des Teutons téméraires.
L'eau bout dans les chaudrons, pierres, mises en tas,
Rouleront sur les corps des imprudents soldats
Qui tenteraient d'atteindre au sommet des murailles;
Marteaux faits en silex, pour assommer les gens,
Haches, sabres en fer, pour donner des entailles,
Arcs, pour lancer des dards, dru, sur les assaillants,

Tout est prêt. On n'attend que les ordres du prince,
Du vaillant défenseur de toute la province.
Celui-ci, mesurant du fleuve la largeur,
Dit aux siens : « Ils n'ont pas calculé la distance,
Pour établir leur camp. Un châtiment vengeur
Punira les brigands de leur folle assurance.
Lancez-leur un essaim de dards à l'autre bord. »
Il s'apprête lui-même à répandre la mort
Dans les rangs ennemis, quand il entend la cloche
Appeler les chrétiens au service divin
Du vrai Dieu. Leur armée alors quitte la pioche
Et la hache, servant à tracer un chemin,
Et se met à genoux, pour dire une prière.
Le Grand Maître, entouré de sa suite étrangère,
Se rend pieusement, humble en sa gravité,
Dans la tente qui sert au camp de sanctuaire.
Marghier, reconnaissant l'ennemi redouté,
Veut tirer le premier, visant le dignitaire;
Mais pris subitement d'un trouble involontaire,
Il s'écrie : « Attendez ! Laissons, en vérité,
Les croisés achever leur dévotes prières ;
Ne mettons pas leur dieu parmi nos adversaires ;
Suivons leur bon exemple et supplions nos dieux

De venir à notre aide, en chassant de ces lieux
Les Teutons. Tout pervers qu'ils sont même, et coupables,
A genoux, en prière, ils sont inviolables. »
Il dit et se prosterne, invoquant l'éternel
Feu sacré de Poklus, qui brûle sur l'autel...
Le calme règne alors, précédant la tempête,
Sur les deux bords du fleuve, et la nature, en fête,
Paraît faire à la trêve un accueil souriant,
Doré par le soleil qui monte à l'orient.

VIII

Soudain le son perçant des clairons et trompettes
Donne au camp le signal de marche et de conquêtes.
Les échos des tambours, répétés par les bois,
Forment dans la vallée une terrible voix,
Annonçant de l'assaut l'heure proche et sanglante.
Des madriers unis, ajustés avec art,
Forment de grands radeaux, flottant sur l'eau courante,

Où s'embarquent, armés, les croisés sans retard,
Pour traverser le fleuve et commencer l'attaque.
Ils sont, dans le parcours, assaillis et criblés
De pierres et de dards qui rendent l'air opaque,
Noyant plus d'un guerrier au sein des flots troublés;
Ils ripostent aux traits décochés des murailles,
Lançant sur les remparts la mort en représailles;
Ils abordent enfin au rivage escarpé,
Sur lequel est construit le haut mur, occupé
Par le vaillant Lutas, à la tête d'un groupe
De braves défenseurs, luttant contre la troupe
Des assaillants, guidés par le prince saxon,
Rodolphe, chevalier à l'illustre écusson.
Ceux-ci grimpent sans cesse, en dépit des obstacles,
De la mort qui sévit; ils font voir des miracles
D'audace et de bravoure, et leur prince en avant,
Abattu par Lutas, se redresse vivant,
Lui glisse dans la main, leste comme une anguille,
Le frappe de son glaive en fer qui luit et brille,
Et l'enfonce outrément dans le cœur du vieillard
Qui tombe inanimé, percé de part en part.
Les Lithuaniens viennent à la rescousse,
Mais Rodolphe, invincible, au loin les repousse,

Et, s'adressant aux siens : « Enlevez le gaillard;
Portez-le, leur dit-il, dans le camp, sans retard.
Que Rausdorf l'interroge, en le forçant à dire,
A l'aide de tourments, certe avant qu'il n'expire,
Où se trouve caché le conduit souterrain,
Qui joint la forteresse au pays riverain. »

IX

L'ennemi, maître ainsi de la première enceinte,
Se dispose à serrer les murs de son étreinte,
Et place des béliers en fer, pour démolir
Les murailles du fort, et pour bien s'établir
Dans le château, rendant vaine toute défense
Des Lithuaniens qui perdent confiance ;
Mais Marghier les rassure, excitant leur ardeur:
« Pensez à vos enfants, leur dit-il, à vos femmes,
A vos dieux éternels! Montrez-leur un grand cœur,
Et vous repousserez les Allemands infâmes,

Des chevaliers félons, d'injustes agresseurs
Qui seront châtiés, comme de vils voleurs. »
Les habits en lambeaux, et couverts de poussière,
Les braves campagnards font un suprême effort
Et se jettent, en fous, sur la troupe étrangère,
Voulant la culbuter dans les fossés du fort.
Au contact violent des masses furieuses,
On dirait une mer, aux vagues écumeuses,
Qui s'avance et recule en flux rouge et reflux,
Selon que les croisés sont vainqueurs ou vaincus.
Les cors sonnent, le fer grince et mord, le sang coule ;
Dans le fleuve, parfois, un cadavre s'éboule,
Et le combat reprend odieux, acharné,
En affreux tourbillons, sur le sol piétiné.
Le soleil, tout sanglant, décline à la rivière,
Le ciel a la couleur du sang, versé sur terre,
Et qui recouvre fers, armures et soldats
Dont le choc continue en de cruels ébats.

Les croisés décimés, cèdent enfin la place,
Ne pouvant résister aux vaillants défenseurs
Qui sont trop affaiblis pour leur donner la chasse.
Souillé de sang Marghier, acclamé des vainqueurs,

Fait allumer des feux, placer les sentinelles,
Réparer les remparts, enlever les échelles...
Appuyé sur sa lance, impassible et debout,
De son fier regard d'aigle il surveille et voit tout.

X

A son ordre, la foule ensevelit dans l'onde
Les corps, en les jetant dans le Niémen qui gronde,
Sans avoir le loisir de les bien dépouiller...
Maint chef vaillant, venu de loin pour batailler,
Périt ainsi noyé, sans plus voir l'Allemagne,
Comme Elbing dont l'avis décida la campagne ;
Rodolphe, le Saxon, eut le bras mutilé,
Et l'adroit vieil archer, le ferme et grand Guillaume,
Amateur d'hydromel et buveur trop zélé,
Ne portera plus, mort, l'arbalète et le heaume.

« Nous finirons demain, dit Marghier, la moisson.
Le fleuve est assez grand pour fournir la boisson

Aux Teutons altérés de sang et de rapine.
Remercions le ciel de sa grâce divine ;
Le crépuscule, en feu, nous a favorisés,
Dans notre lutte ardente, aveuglant les croisés.
Au travail, à présent, passons la nuit entière,
Pour relever les murs et les remparts en terre ;
Mais reprenons d'abord des forces, au repas
Funéraire, en l'honneur de ceux que le trépas
Arracha de nos cœurs au sein de la victoire,
Et, qu'il se peut, demain, nous suivrons dans leur gloire.
Chantez bardes en chœur, leur valeur, leurs exploits ;
Séchez, femmes en deuil, vos larmes, à leurs voix,
Car vous avez l'amour de la Lithuanie,
Et ma protection, aux soins d'un père unie. »

Il dit, ôte son casque et l'armure en acier ;
Il coupe aux orphelins le pain noir journalier,
Puis, buvant au repos des morts, passe la coupe
Aux veuves et parents des défunts de la troupe.
Le repas terminé, l'on se met au travail,
Sous l'œil du chef à qui n'échappe nul détail.
La nuit calme succède à l'heure de l'épreuve,
Les étoiles du ciel scintillent sur le fleuve,

L'écho des bois répète aux coteaux alentour
Les cris des ouvriers, les chants de troubadour
Et les rumeurs du camps, où croisés, en déroute,
Songent à se venger demain, coûte que coûte.

CHANT CINQUIÈME

I

Rausdorf et ses archers, tenus par le grand chef
En réserve, devaient attaquer derechef
Le fort, au point du jour, et venger la sanglante
Défaite qui saisit les croisés d'épouvante.
Les chefs, pour rassurer les esprits anxieux,
Proclament qu'ils seront, pour sûr, victorieux ;
Ceux-ci tâchent en vain d'oublier dans l'ivresse
L'assaut manqué des murs de l'âpre forteresse,
Tandis que Rausdorf, seul à l'écart, dans un coin,
Rêve à sa chère Eglé qu'il pleure sans témoin.
L'orgie et les chansons ne sauraient le distraire
Du violent amour pour la belle étrangère

Qu'il voudrait enlever, assailli de remords,
D'employer dans ce but de criminels efforts.
Un messager, couvert de sang et de poussière,
Vient l'arracher soudain à sa pensée amère :
« J'amène ici, dit-il, un prisonnier blessé,
Envoyé par le prince, avec l'ordre pressé
D'obtenir du vieillard l'aveu, par la torture,
Du passage secret qui conduit au château.
Nous saurons obliger la sale créature
A nous le révéler, prise dans un étau...
Le guerrier est atteint, gravement, à la hanche ;
Il est couché par terre, attendant son destin ;
Le robuste gaillard, avec sa barbe blanche,
Nous dira tout, serré dans notre brodequin... »
Rausdorf, à cet appel, sent son âme troublée,
Et sort, la conscience émue et bourrelée.

II

Il voit le vieux Lutas, garrotté de liens,
Etendu sur le sol, entouré de gardiens.
Sur un signe du chef, on détache la corde
Qui déchirait la chair du torse et des poignets.
A l'aspect de Rausdorf, sa colère déborde,
Rend l'éclat à ses yeux et la force aux jarrets.
Il se lève soudain, mais aussitôt retombe,
Comme un spectre effrayant qui surgit de la tombe;
Fixant sur le vainqueur un regard furieux,
Où l'on voit le mépris et le fiel de son âme,
Il lui crache au visage, en le toisant des yeux,
Des reproches amers, dits en letton : « Infâme!
Je te retrouve ici, dans les rangs des croisés,
Vil complice des maux qu'ils nous ont causés,
Quand tu me dois ta fuite et ta coupable vie;
Pitié que maudira ma patrie asservie...
Ta noire perfidie et ta basse action

Attirent sur mon nom sa malédiction.
Mères et sœurs des morts, orphelines et veuves,
Eglé qui va périr dans d'affreuses épreuves,
Tout mon peuple a le droit de ternir mon honneur !
Pour compléter encor l'œuvre et notre malheur,
Il te reste à trahir le secret du passage
Qui te sauva jadis, servant à ton usage...
Dieu vengeur des chrétiens, qui brilles sur la croix,
J'accuse, moi païen, invoquant ta justice,
Le guerrier déloyal qui viola les lois
De l'hospitalité !... Punis-le du supplice
Qu'a mérité du ciel sa lâche trahison !... »
Il ne peut achever... Il se tord, il s'agite
Et pousse un dernier cri, roulant sur le gazon...
Un prêtre en hâte accourt l'asperger d'eau bénite.

Rausdorf resta longtemps immobile, incertain,
Près du corps de Lutas, à former un dessein.
Le démon lui soufflait le seul moyen possible
D'arracher son idole à son destin terrible,
A l'odieux bûcher, et, dans son désespoir,
Il désire, avant tout, la sauver et la voir.
« Les assassins, dit-il, lui reprendront la vie,

Si je n'arrive à temps pour ravir ma chérie...
Je souille mon honneur, mais par ma trahison
Je pourrai la trouver encor dans sa prison. »
Sous l'empire infernal de son amour, en lutte
Avec le cri loyal de son esprit en butte
Aux remords, dominé par l'âpre passion,
Il se lève et commande, à l'aube, l'action,
Conduisant ses archers, par le secret passage,
Dans l'enceinte du fort, à l'horrible carnage.

III

Les Lithuaniens, par leur travail de nuit,
Ont réparé les murs, tout le long du circuit,
La brèche au bastion et la tour délabrée,
Ainsi que les remparts qui protégent l'entrée
Et dominent le fleuve. Ils se rendent après,
A l'autel, demander à leurs dieux le succès,
Et consulter Marti, la vieille prophétesse
Qui soigne le feu, veille et l'attise sans cesse.

Elle invoque le ciel et ses divinités,
Jetant sur le brasier le sang frais des victimes,
Pour apprendre et savoir les oracles, dictés
Par le fatal destin en d'obscures maximes.
Après s'être inspirée au feu sacré, Marti
Redit au peuple ému ce qu'elle a ressenti :
« J'ai consulté le ciel pour savoir le mystère
Du prochain avenir qui plane sur la terre ;
Mais le ciel s'est voilé d'un rideau vaporeux ;
L'enfer reste muet, brûlant et ténébreux ;
Le souffle ailé du vent passe au loin trop rapide ;
Le noir corbeau se tait, de chair humaine avide ;
Le feu seul, éternel, le *Znitch* pur et sacré,
Jette une lueuer rouge et paraît altéré...
Le frisson me saisit dans la grotte profonde ;
L'instrument du supplice attend ; une voix gronde...
Nous devons accomplir, les décrets du destin,
Nous soumettant sans crainte à son ordre divin.
Si vous ne voulez pas, que le pays succombe,
Préparez-vous à faire une grande hécatombe !
O ma Lithuanie ! Un brillant avenir
Te dédommagera du sort qu'il faut subir !
Immolons notre vie aux dieux ! Donnons la preuve

D'un courage viril dans la cruelle épreuve. »
« Aux armes ! dit Marghier : repoussons les croisés !
Combattons et mourons de leur sang arrosés ! »

IV

A l'aube, les croisés s'en vont avec hardiesse,
Recommencer l'assaut contre la forteresse.
Ils repassent le fleuve et, de l'autre côté,
Sur trois points différents dirigent leurs colonnes :
Le corps de Rodolphe ouvre au nord, l'hostilité ;
Nemours conduit sa troupe, au gai son des trombones,
Plus à l'est. Le Grand Maître, au-delà du Niémen,
A pris position et lentement s'approche,
Avec son drapeau blanc, pour attaquer Poullen
Par le bord escarpé de l'eau, formé de roche.
De trois côtés, ainsi, se prépare l'assaut.
Au quatrième, le sol, formé de bas en haut,
D'obstacles naturels, sans chemin praticable,

Rendait l'accès du fort, au sud, inabordable.
Là, se trouve l'entrée, à l'ombre d'un bouleau,
Du conduit souterrain, creusé sous le plateau.

Les Lithuaniens font partout bonne face
Et luttent, en lions, contre la grande masse
Des guerriers allemands qui gagnent du terrain,
Et s'approchent toujours plus près, en essaim,
Malgré les dards lancés, et la grêle de pierres,
Qui brise bras et tête à des files entières.
Déjà, les combattants s'empoignent, corps à corps,
Rivalisant entre eux et d'audace et d'efforts ;
Plus d'un est abattu, jeté dans la rivière,
Où finit tristement, sous l'onde, sa carrière ;
Les femmes, sur les murs, dignes de leurs époux,
Affrontent le danger, et s'exposent aux coups.
Marghier a vu pourtant, que ses soldats faiblissent,
Ne pouvant résister aux croisés plus nombreux :
« Que les décrets, dit-il, du destin s'accomplissent !
Nous ne leur rendrons pas notre fort glorieux ! »
Faisant alors sonner aux clairons la retraite,
Il fait rentrer sa troupe à l'abri des remparts.
On aperçoit déjà la croix qui se projette

Sur le ciel, l'oriflamme et les blancs étendards.
Le chef n'a pas encor perdu toute espérance;
Il ordonne : « Allez tous, courez à la défense ;
Repoussons de nos murs les maudits assaillants ! »
Et lui-même, en avant, excite le courage
Des siens, donnant du cœur aux guerriers défaillants.
Vieillards, femmes, enfants de tout sexe, de tout âge,
Forment un mur vivant et sèment le trépas,
Forts de leur désespoir, dans les rangs des soldats
Ennemis, arrêtés soudain dans leur victoire,
Et voyant leur succès devenir illusoire.

V

Marghier observe : au nord, à l'est, à l'occident,
On a pu refouler l'ennemi trop ardent ;
Mais au sud, ô malheur ! Perkoune l'abandonne !
Du point inabordable, il voit une colonne,
Les archers de Rausdorf, se déployer soudain
Dans la place, au sortir du conduit souterrain,
Et répandre partout la flamme incendiaire.

Sans espoir, il s'écrie : « Oui, nous sommes vaincus!
Périssons, sans nous rendre au cruel adversaire,
Maître du sol, mais non de nos cœurs résolus.
Allumons le bûcher ; immolons à la gloire
De Poklus notre vie, offrande expiatoire!...
Mais avant de mourir, faites un grand effort,
Le dernier, pour chasser les assaillants du fort!
Et puis, reprenons-nous, l'un à l'autre la vie,
Au lieu de succomber d'une main ennemie. »
Il dit et lance au loin un quartier de rocher
Dans les rangs des croisés qui tentaient d'approcher.
La pierre rebondit sur les corps des victimes
Qu'elle entraîne avec elle au fond de noirs abîmes,
Le combat continue, éclairé par les feux
Du bourg incendié. « Marti s'adresse aux dieux,
Eteint le *Znitch* sacré, gardant une étincelle,
Pour embraser le bois de l'offrande mortelle,
Et tue avec son fer les Lithuaniens
Qui s'offrent à la mort, par horreur des chrétiens...
Ils s'égorgent entre eux, se jettent dans les flammes
Et poussent de grands cris, croyant sauver leurs âmes.
Marghier et la prêtresse excitent leur ferveur,
Leur promettant le ciel et des dieux la faveur.

VI

Marti, dans son délire, oubliait le supplice
D'Eglé qu'elle a vouée au sanglant sacrifice.
Rausdorf, l'épée en main, cherche, avec ses soldats,
Son bel ange, forçant portes et cadenas.
Il retrouve, à la fin, la pauvre prisonnière,
Rivée à ses liens, dans un cachot sous terre.
Triste, le front penché, dans le sombre caveau,
Elle offrait au regard le saisissant tableau
D'une morne douleur. Pâle, à peine vêtue,
Elle avait l'air, vraiment, d'une blanche statue,
Dans sa pose immobile et rêvant ; seuls, les yeux
Reflétaient son amour, aussi pur que les cieux,
A l'aspect de Rausdorf, surprise, elle recule,
Par le jour éblouie, au fond de sa cellule;
Celui-ci, tout en sang, arrache ses liens
Et l'implore à genoux : « Les Lithuaniens,
Lui dit-il, sont défaits. Le castel est en flammes;

Nous avons abattu les idoles infâmes,
Et j'accours maintenant vous sauver de ce lieu.
Vivez libre et soumise à la foi du vrai Dieu !
Mais fuyez vite, avant que le toit ne s'écroule,
Le fort brûle en entier, et partout le sang coule.
Vos guerriers affolés s'enfoncent dans le cœur
Leurs glaives, préférant la mort au déshonneur. »
Il lui saisit la main qu'il baise avec délice,
Et l'adjure, en tremblant, d'agréer son service.
Mais Eglé le repousse et, d'un air digne et fier,
Lui parle, comme il sied à l'enfant de Marghier,
A la vierge en douleur de la Lithuanie
Dont elle possédait le sauvage génie :
« Laisse-moi. Sors d'ici, jeune présomptueux,
Odieux ravisseur, teint du sang de tes crimes.
Comment oser encor me faire des aveux,
Aux lueurs des brasiers, aux cris de tes victimes?
Lorsque tu fus notre hôte, oui, j'étais trop sensible
A ton mâle courage, à ton charme indicible !
J'ai pu vouloir quitter et mon père et nos dieux,
Pour devenir chrétienne, et te suivre en tous lieux ;
Je ne puis à présent, te voyant à la tête
Des chevaliers teutons, cruels dans leur conquête,

Avides de carnage et gorgés de butin...
Mon pays en ruine, atteint par le destin,
A le droit d'exiger que je livre ma vie,
Comme le fait mon père, à ma pauvre patrie
O, reprends cette croix qui m'a porté malheur,
Je tiens à conserver la foi de mes ancêtres
Et leurs dieux. Oui, je veux mourir en leur honneur,
Pure et libre du joug des tyrans et des traîtres,
Te laissant ignorer mes regrets, mon désir,
A mon heure suprême, à mon dernier soupir. »

VII

Son âme lui dictait ce noble et beau langage,
Oubliant, que la chair a faiblesse en partage.
Les yeux mouillés de pleurs, étourdie à l'aspect
De l'épaisse fumée au tourbillon infect,
De la charpente au toit, qui se brise et s'écroule,
Et du feu qui jaillit, aux clameurs de la foule,
Elle perd connaissance et glisse dans les bras

De Rausdorf qui l'enlève à l'imminent trépas.
Il la fait transporter, par ses archers fidèles,
Ecartant de la main, les vives étincelles,
A travers les débris et les murs embrasés,
Sur le terrain fumant, vers le camp des croisés,
A l'abri du péril, par le secret passage
Dont à l'aube, il avait lâchement fait usage,
Trahissant son serment, la passion au cœur,
Décidant la victoire au prix de son honneur...
Une âpre émotion assombrit son visage;
Il est maître d'Eglé, mais bourré de remords,
Et la mène avec lui, sous le sol, au rivage
Du Niémen, où l'attend une barque au dehors.

La pauvre enfant revient lentement à la vie;
Elle ouvre de grands yeux, respire librement,
Voit son père, en esprit, mourant pour sa patrie,
Et ne peut revenir de son étonnement,
Pourquoi l'enlève-t-on par ces corridors sombres,
Aux lueurs des flambeaux, dans le pays des ombres?
Elle voit les archers, ses porteurs vigoureux,
Et le vaillant Rausdorf, au regard amoureux,
Ne sachant formuler sa pensée, inquiète

Du sort qui la menace, en mystère, en cachette...
Arrivés près du fleuve, en quittant le caveau,
Les gardiens, attentifs, la placent en bateau ;
Elle aperçoit alors le château dans les flammes,
Les remparts au pouvoir des ennemis infâmes,
Les preux guerriers monter sur le bûcher ardent,
Et s'écrie en sanglots, gémissant et fondant
En larmes : « Laissez-moi partager leur supplice,
M'unir à mon cher père et mourir avec lui.
Par les dieux destinée au sanglant sacrifice,
Oui, je veux accomplir mon destin aujourd'hui ! »
Rausdorf, silencieux, à genoux devant elle,
La presse dans ses bras, pour apaiser sa belle...
Les rameurs, à son ordre, éloignent le bateau
Du rivage, en suivant le rapide cours d'eau.

VIII

Sur les murs de la place, une lutte acharnée
Continue à Poullen, toute la matinée.
Les Lithuaniens, par le nombre accablés,
Défendent pied à pied, les remparts écroulés.
Ceux qui sont désarmés, enfants, vieillards et femmes
Accourent au bûcher, pour périr dans les flammes;
Le chef Marghier préside au sacrifice humain...
Quand il vit les croisés surgir du souterrain,
Il perdit tout espoir de sauver les murailles,
Et songe uniquement, dans sa croyance aux dieux,
A préparer aux siens d'ardentes funérailles,
Les tuant, pour sauver leurs âmes dans les cieux;
Il plonge son couteau dans le cœur des victimes,
Exaltant sous le fer les sentiments sublimes
De son peuple vaincu qui, d'un commun accord,
Préfère à l'esclavage, au déshonneur, la mort,
A l'exemple sacré de Marti, la prêtresse,
Dont la voix, dans le feu, résonne encor sans cesse...

Marghier a vu de loin la barque qui fend l'eau ;
Il reconnaît Rausdorf et sa fille en bateau.
Ses yeux, à leur aspect, se remplissent de larmes ;
Il s'écrie en colère, en saisissant ses armes :
« Quand je veille au salut des Lithuaniens,
Ma fille me trahit, en suivant les chrétiens ;
Elle oublie, en fuyant, à notre foi parjure,
Son culte et ses devoirs, dans les bras d'un Teuton !
J'implore ton appui, grand Perkoune ! et je jure
De venger la souillure et l'opprobre à mon nom. »
Furieux, de son arc, il lance un trait rapide
Dans la direction du fleuve, au cours limpide,
Et ressent dans les yeux un éblouissement,
Voyant choir de la barque un long, blanc vêtement.
Il tend son arc encore, et la flèche acérée,
Plus prompte que le vent sur la vague azurée,
Atteint, malgré l'armure, en plein, le ravisseur
D'Eglé, le beau Rausdorf et lui perce le cœur.
On entend un corps lourd tomber dans l'eau profonde,
A la grande frayeur des mariniers, sur l'onde,
Qui regagnent les bords du Niémen opposés
Où s'élève le camp des chevaliers croisés.
On revit, un moment, paraître à la surface

Et surnager deux corps : l'un blanc, l'autre en cuirasse,
Puis plonger de nouveau, pour rester à jamais
Ensevelis au fond de l'eau perfide et claire
Qui se trouble, un instant, et coule ensuite en paix,
Sans dévoiler aux yeux l'humide cimetière.
« Le fatal sacrifice est complet à présent ;
Puisse-t-il apaiser ton courroux malfaisant,
Divin Perkoune, au ciel ! Tu frappas de ta verge
Ma fille, dans sa fleur, mais au moins pure et vierge :
C'est mon tour maintenant, » dit le vaillant Marghier,
En se perçant le sein, droit au cœur, de son fer,
Au-dessus du brasier... Telle fut l'agonie
Du dernier champion de la Lithuanie.

IX

Les avides vainqueurs cherchèrent un trésor,
Longtemps, dans les débris, sous la cendre et la braise;
Aussi de l'hydromel des bijoux et de l'or,
Enfouis sous le sol, fondus dans la fournaise...
Les bocages sacrés furent par eux brûlés,
Le bourg mis au pillage, et ses murs nivelés,
Le bétail enlevé, détruit le culte antique,
Remplacé par la croix et la foi catholique;
Le pays dévasté. Les pauvres habitants,
Réduits en esclavage, oublièrent le temps
De leurs vaillants aïeux, de leur gloire ancienne.
La population, agricole et chrétienne
Ensemence et laboure, à présent, en repos,
Le terrain fécondé par le sang des héros.

On voit surgir parfois de l'onde transparente
Une apparition toute blanche, émouvante,

Au dire des badauds ; bien que les gens d'esprit
Appellent la légende un fabuleux récit,
C'est, croit-on, le linceul d'une belle héroïne,
Par châtiment d'amour noyée au sein des flots,
Pour qu'elle pût garder sa pureté d'hermine.

Un chroniqueur latin le dit en propres mots.
L'imagination peut broder sur ce thème,
Eteindre les bûchers dans les eaux du baptême,
Faire revivre encore, en consultant le cœur,
Le poëme d'Eglé, dans toute sa candeur.

CAUSERIES FAMILIÈRES

I

LE BIENHEUREUX SADOK

(Légende sarmate de l'an 1260)

1

Les rayons du soleil éclairent, à l'aurore,
Le sol de la Pologne, abîmé, ravagé
Par l'ennemi cruel, qui pille et déshonore
Le paisible habitant, sous son toit égorgé...
Les Mongols, s'abattant, comme la sauterelle,
Sur la plaine sarmate, en brûlent les cités,
Et détruisent la croix, qu'ils traitent de rebelle,
Promenant, en tous lieux, leurs exploits éhontés.
Ils répandent partout le meurtre et l'incendie,
Et font couler le sang polonais par torrents,
Bivouaquant sur la terre à peine refroidie,
Au milieu des sanglots et des cris déchirants

Des victimes en pleurs, sur leurs foyers en cendre,
Qu'elles n'avaient pas su protéger ni défendre.
Dans le pays entier, la désolation,
Comme une mer de feu, s'étend et se propage,
Avec des flots de sang, suivant l'invasion
Et laissant des tas d'os, en débris du carnage.
Les Tatars sont déjà sous les murs de Lublin,
Et lui présagent, certe un funeste destin.
Seigneurs et paysans ont pris soudain la fuite,
Des durs envahisseurs évitant la poursuite ;
Ils cherchent un abri plus sûr, à Sandomir,
Place forte à remparts, en état de tenir
Tête, et de résister aux assauts formidables,
Que préparent nombreux les Mongols, redoutables.
Le château fort, en pierre, à tours et bastions,
A, comme défenseurs, de braves bataillons :
Des arbalétriers, recouverts de cuirasse,
Qui vainquirent déjà, grâce à leur ferme audace,
De puissants ennemis, et Lettons et Germains,
Et sauront refouler les Tatars inhumains.

2

Les heures du matin s'écoulaient en silence,
Dans l'antique cité qu'assiégeait l'ennemi.
Implorant, à genoux, la divine assistance,
Le peuple dans l'église, en sa foi raffermi,
Priait avant la lutte avec les infidèles ;
Sur les murs, l'arme au bras, veillaient les sentinelles,
Dans un recueillement muet, pour épier
Les rumeurs au dehors. Seul, le son régulier,
Monotone et vibrant tintait, dans l'atmosphère,
De la cloche au couvent suivant la règle austère
Qui distingue, entre tous, l'ordre dominicain,
Par son zèle pieux et son noble dessein...

Les moines, renommés dans la contrée entière,
Par leur dévotion, leur amour du prochain,
Restaient stoïquement à leur poste impassibles,
Soumis à leur devoir, au péril insensibles,
Et toujours en prière, à la gloire de Dieu.

A l'appel de la cloche annonçant les matines,
Ils quittent aussitôt leurs cellules voisines,
Pour réciter versets et psaumes, en saint lieu.
Chacun tient à la main crucifix et rosaire,
Baissant modestement le regard jusqu'à terre ;
Ils entrent à l'église et, debout dans le chœur,
Attendent leur abbé, le vénéré prieur.
Il s'appelle Sadok. Depuis nombre d'années,
Vêtu de l'habit blanc des bons religieux,
Et symbole vivant des vertus incarnées,
Il a sous son cilice, un cœur vraiment pieux.

Jeune, avec Hyacinthe et Tseslaw, en Bohême,
Il prêcha la foi pure au saint verbe suprême
Du Christ, notre Sauveur, triomphant sur la croix.
Vieilli par les labeurs et par l'âge, à la fois,
Il aurait volontiers enseigné l'Evangile
Aux confins de la terre, à ses sermons docile,
Si le pape ne l'eût créé supérieur
Du couvent en l'honneur du grand saint Dominique,
Construit à Sandomir, par un puissant seigneur,
Pour y faire fleurir la règle apostolique.
Ils sont quarante-neuf moines dominicains,

Dans le cloître, habitant quarante-neuf cellules ;
Ils ignorent le vice et les péchés mondains,
Plongés dans la prière et les saintes formules,
Prescrites par l'Église, et qui sauvent les gens
De la tentation et des égarements.
Maintenus, par le jeûne et par la discipline,
Dans leur règle sévère, aussi purs que l'hermine,
Ils proclament le dogme angélique, en ce lieu,
Et chantent en commun les louanges de Dieu.

3

A l'aspect de leur chef, au maintien calme et digne,
Ils lui font un salut, prenant place, à son signe,
Dans les stalles du chœur, et reprennent leurs chants,
Antiennes du matin, aux sonores accents :
« Dieu puissant, disaient-ils, dans leur prière ardente,
« Daignez nous accorder votre aide bienveillante ! »
Leurs quarante-neuf voix priaient à l'unisson,
Et s'élevaient aux cieux, en un grave et doux son,
Implorant du seigneur la divine assistance,
Pour sauver le pays d'une affreuse souffrance.

Quand cessèrent les chants, un des dominicains,
Prenant le rituel, y lut les noms des saints
Dont l'Église fêtait, en ce jour, la mémoire,
Pour méditer leur vie et proclamer leur gloire.
Mais, ô prodige! Il voit, dans le livre sacré
Qu'il tenait à la main, en des lettres de flamme,
Ecrits les mots suivants, qu'il répète altéré,
Malgré la pureté candide de son âme :
« A Sandomir, bientôt, aura lieu de Sadok
« Et de ses compagnons le vénéré martyre ;
« Ils seront mis à mort, quarante-neuf, en bloc,
« Et leurs âmes luiront au ciel qui les attire. »

« Grand Dieu ! » disent en chœur les moines, étonnés
De voir dans le missel des traits illuminés.
Ils admirent, surpris, le merveilleux spectacle
Et constatent, émus, l'incroyable miracle.
Les mots, tracés en feu, disparaissent alors,
Comme devaient bientôt disparaître les corps
Des futurs saints martyrs, puisant dans la prière
La force pour souffrir et la foi nécessaire.
Puis, Sadok, à genoux, fit sa confession
Publique, humble et touchante au plus jeune des frères,

Donnant ensuite à tous leur absolution,
Et les gratifiant de conseils salutaires :
Comme il faut dominer et vaincre la douleur,
Au service du Christ, en l'aimant de tout cœur.
Il partage avec eux la communion sainte,
Les bénit et leur dit encor : « Soyez sans crainte.
« Pour les âmes prions des pauvres égarés
« Qui bravent du Seigneur les préceptes sacrés. »
Tous implorent des yeux la vénérée image
Du Christ, mort sur la croix. « Dieu dans votre bonté,
« Pardonnez aux pécheurs, affolés de carnage,
« Qui transgressent vos lois, dans leur iniquité ! »

4

Le soir du même jour, après la litanie,
Chantée à l'église et, l'antienne finie,
Le prieur, de sa voix, entonna le doux son
Du bel hymne à Marie, admirable oraison :

« Salut Vierge Marie et mère bienheureuse !
Espoir de nos âmes, salut !...

Malheureux, exilés sur la terre oublieuse,
Nos cœurs vous offrent, en tribut,

« Leur amour chaste et pur, leur intime pensée
Pour avoir votre grâce aux cieux,
Et mériter la palme immortelle, placée
Dans la main d'anges radieux...

« Nous soupirons vers vous, gémissant dans les larmes,
Abattus, froissés et meurtris ;
Daignez nous secourir dans nos rudes alarmes ;
Ecoutez nos vœux et nos cris!... »

5

Soudain avec fracas, la porte de l'église
Cède aux coups des Tatars qui, vainqueurs par surprise
De la ville et du fort, fondent sur le saint lieu,
Pour piller et tuer dans la maison de Dieu.
Pleins de fureur, souillés du sang de leurs victimes,
Ils accourent ici continuer leurs crimes,

S'emparent du trésor, infâmes ravisseurs,
Et foulent, sous leurs pieds, les bons frères prêcheurs.
En face de l'autel, le sang de leurs blessures
Rejaillit en fontaine et teint leurs habits blancs ;
Les martyrs, avec calme, affrontent les tortures ;
Inspirés, dans leur zèle, ils achèvent leurs chants!

« Quand nous serons admis à la vie éternelle,
Loin de cette terre d'exil,
Nous jouirons enfin d'une gloire immortelle,
Etant ici-bas, sur le gril,

« Désireux d'approcher de Jésus, sur son trône,
Votre fils, le divin Sauveur !
Obtenez-nous la grâce, ô céleste Madone!...
Puissions-nous avoir sa faveur !

« Intercédez pour nous, notre reine et patronne!
Ouvrez les cieux à notre mort !
Laissez-nous des martyrs réclamer la couronne,
Et nous bénirons notre sort!... »

La froide mort, bientôt, mit fin à leur souffrance ;
Leur dés r était exaucé.
Aux prières du soir succéda le silence.
Le dernier chant avait cessé... (1)

II

LE POSTILLON

« Tout le monde est en train de causer et de boire,
Que fais-tu, seul, triste et rêveur?
Prends la pipe et le verre, et conte-nous l'histoire
Du chagrin qui remplit ton cœur...

« Les filles, au doux chant, le son de la trompette
Laissent ton esprit soucieux :
Tu fais claquer ton fouet, au bruit de la sonnette,
Depuis deux ans, sans cris joyeux... »

(1) L'Église romaine a béatifié les martyrs de Sandomir ; et le pape Boniface VIII accorda à leurs tombes diverses indulgences, à la requête du roi de Pologne, Boleslas le *Pudique*, et de Prandota, évêque de Cracovie. (*Note de l'auteur*).

— « Je sens mon cœur brisé, bien que souffrant sans plainte;
Rien sur terre ne me sourit;
Verse-moi, mon ami, le verre plein d'absinthe,
Ecoute, à présent mon récit;

« Quand je pris à la poste, au début, du service,
Plein de zèle pour mon métier,
J'étais dur au travail, jeune et le cœur novice,
Le pied toujours dans l'étrier.

« Je menais, nuit et jour, sans repos sur la route,
Et la malle et les voyageurs,
Recevant quelquefois un florin pour la goutte,
Quand c'était de riches seigneurs.

« Bien traité par mes chefs, courtisant les fillettes,
Trinquant avec de bons amis,
Je cinglais de mon fouet, rêvant aux amourettes,
Mes chevaux ardents, au poil gris.

« Qu'il est doux de sonner gaîment de la trompette,
Vêtu de neuf, en postillon,
Lorsqu'on mène, au galop, un couple amoureux... Fouette,
Cocher, sûr d'un bon aiguillon...

« J'étais l'heureux amant d'une fille jolie
Qui demeurait près du chemin,
Et m'arrêtais, toujours, ma tournée accomplie,
Pour causer avec elle un brin.

« Par une nuit d'hiver, une affreuse tourmente
Sévissait sur le sol gelé,
Et recouvrait le champ d'une neige éclatante
Qui masquait l'horizon voilé.

« Allons ! sur pied... Il faut partir en estafette. »
Me dit-on, en me réveillant,
Au milieu de la nuit. Je quittai ma cachette,
Et me mis en route, en bâillant

« Et jurant, à cheval... Une brise effroyable
Chassait la neige, à gros flocons,
Et fouettait mon visage, exposé, pauvre diable,
Au souffle de tous les démons...

« J'entendis, tout à coup, une voix en détresse
Crier, implorant du secours ;
Je voulus aussitôt faire acte de prouesse,
Et du prochain sauver les jours.

« Je tournai mon cheval, quand un lâche égoïsme
Me souffla l'idée : « A quoi bon
« Perdre un temps précieux, par un sot héroïsme,
« L'heure due à la passion. »

Tremblant d'émotion, dominé par ma flamme,
J'oubliai mon noble dessein,
Et j'allai devant moi, chantant la peur dans l'âme,
Pour me distraire, un gai refrain.

« Repassant au lieu même, à mon retour à l'aube,
Je fus glacé par la terreur,
En voyant s'agiter, sur la neige, une robe
Dont l'aspect me serra le cœur.

« Mon cheval fit un bond, hérissant sa crinière,
Devant un cadavre étalé ;
Je frémis d'épouvante et je sautai par terre,
Pour découvrir le corps gelé...

« Son visage roidi, blanc comme de l'ivoire,
Est gravé dans mon souvenir...
Je devins fou de rage... Oui, c'était... Verse à boire,
Mon ami, je ne puis finir. »

III

LA POUPÉE

(Causerie enfantine)

Chère poupée, au frais visage,
Soyez aimable, bonne et sage ;
Accueillez-moi d'un doux souris ;
Et je vous dirai bien des choses
Curieuses... effets et causes
Que m'apprit ma mère au logis.

Les dimanches et jours de fête,
De beaux rubans neufs, sur ma tête,
Dans ma belle robe en satin,
Je vais à l'église voisine,
M'étalant dans notre berline,
Mon paroissien français, en main.

Mon livre à la foule illettrée,
Aux campagnards de la contrée,
Paraît peut-être inopportun...
Je ne puis, ne leur en déplaise,
Prier en langue polonaise,
Comme une femme du commun.

Une fois, dans le sanctuaire,
Je me baisse alors jusqu'à terre,
Suppliant bas, en polonais,
Dieu, qu'il donne de l'or en masse
A notre maison, par sa grâce,
Et qu'il augmente mes attraits...

Mes parents font dire des messes,
Pour avoir de grandes richesses,
Et leur trésor rempli d'écus,
Aimant l'argent avec tendresse,
Et jaloux d'accroître sans cesse
Leur fortune et leurs revenus...

Le bon Dieu paye avec usure
Toute offrande, à ce qu'on assure;
Il fera don à mes parents,

En prix de leurs œuvres pieuses,
De sommes d'argent fabuleuses,
Comme prix de leurs beaux présents.

N'ayez pas peur, chère poupée,
Ne soyez pas préoccupée,
Craignant de trembler à l'aspect
D'un ange apparu dans la nue,
Annonçant la grâce, obtenue
Par mon père ému de respect...

Un vieux juif, simplement, un homme
Apportera la forte somme
Qu'il faut pour acheter, m'a dit
Ma bonne mère, un gros village,
Dont les habitants, en servage,
Travailleront à son profit.

Vous ignorez encor, ma chère,
Que Dieu, pour cultiver la terre,
A fait exprès des paysans
Qui nous doivent obéissance.
Les seigneurs ont toute-puissance
Et tout pouvoir sur les manants.

Ceux-ci, crasseux, puants, ivrognes
Grouillent dans d'infects logis borgnes ;
Leur sort est fort dur en effet,
Mais la cause de leur misère
Est la paresse, dit mon père,
Car ils n'obéissent qu'au fouet,

Pour travailler à la corvée,
Et la laissent inachevée,
Pour aller boire au cabaret.
Maman aime bien sa levrette,
Papa sa jument, et soufflette
Pourtant ses serfs, à tout sujet.

L'autre jour, ils vinrent en masse,
Chez nous, se plaindre avec audace,
Qu'ils mouraient de froid et de faim...
Pareils à des bêtes sauvages,
Ils montraient leurs sales visages,
Et criaient : « Donnez-nous du pain ! »

Papa leur fit donner la verge,
En leur disant : « Est-ce une auberge,

« Pour faire ainsi vacarme et bruit ? »
Je veillerai, dans mon ménage,
Que tout pauvre, dans le village,
Puisse souper avant la nuit.

Comment ne pas venir en aide
A son prochain, quand on possède,
Pour soi-même, le superflu ?
J'aurai peur, rien qu'à cette idée,
Dormant, d'être en rêve obsédée
Par quelque vampire goulu !

Que dirait Jésus, sur l'image,
Accordant au peuple, en partage,
Poisson et pain, à volonté !...
Disons ensemble une prière
Pour les pauvres manants, ma chère,
Pour qu'on les traite avec bonté !

IV

DEUX SONNETS

Souvenirs de jeunesse à Nieswierz (1)

I

LE PALAIS

Humble gratte-papier, j'ai foulé les tapis
Du château magnifique, ancienne résidence
Des princes Radziwill. Je prenais ma pitance
Dans les plats en vermeil des seigneurs du logis.

Dans des casques rouillés, je jetais les débris
Des cigares fumés, sans vergogne, en présence
Des illustres aïeux, fameux par leur vaillance,
Dont les portraits pendaient, tout autour, aux lambris.

(1) Où l'auteur fut secrétaire du prince Radziwill.

Le passé merveilleux, gravé dans ma mémoire,
Les siècles écoulés dans le faste et la gloire,
Ont laissé, s'envolant, leurs traces sur ces murs.

Un rayon éclairait les horizons obscurs
Et brumeux du présent qui se plaît dans l'histoire
Des brillants souvenirs des temps anciens, moins durs.

2

LE SANCTUAIRE

Sous le dôme, à l'église, est une voûte sombre,
Où reposent, en paix, les vieux restes mortels
Des anciens châtelains, protecteurs des autels,
Embaumés, avec soin, dans des tombeaux sans nombre.

Ils sont pourtant réduits en poussière, dans l'ombre,
Ces nobles chevaliers, vaillants et sensuels,
Squelettes décharnés, en habits solennels,
Qui survivent des ans à l'être humain qui sombre.

Arrivés au pouvoir par le sang et par l'or,
Ils ont pris, tout-puissants, vers les cieux leur essor,
Ayant, simples mortels, et vertus et faiblesses.

Qu'ils seraient étonnés, en voyant leurs richesses
Et leur pouvoir perdus, s'ils revenaient encor
A la vie, au milieu des présentes tristesses.

V

MUSIQUE

Souvenir du passé

Avez-vous, mes amis, présente à la mémoire,
Cette bonne soirée, au printemps, l'an dernier?
Les sons mélodieux captivaient l'auditoire
Et les joyeux accords ruisselaient du clavier...
Je m'en souviens toujours, entendant l'harmonie
Des sonores accents vibrer dans mon esprit,
Ils calment les chagrins de mon triste génie,
Et dilatent mon cœur rongé par le dépit,

Vous paraissez surpris, dans votre indifférence,
De voir mon être ému, rien qu'au seul souvenir
D'une allègre musique, invitant à la danse
Dont l'écho me poursuit et me fait tressaillir ;
Et vous me demandez de votre air ironique :
« Ai-je entendu jamais de la bonne musique? »

L'être n'ordonne pas à son émotion,
Dirais-je, pour répondre à votre question :
Il s'assoupit parfois aux belles symphonies,
Tout en appréciant leur rhythme compliqué...
Et se laisse toucher aux douces euphonies
Du chant national, d'un charme inexpliqué,
Qui séduit, électrise et domine mon âme,
En la faisant pleurer, comme une faible femme.

Froide raison! Etends sur l'esprit ton pouvoir !
Force-le d'obéir, aux règles du devoir ;
Coupe l'aile à l'essor des folles fantaisies
Qui le font dévier des lois du goût dans l'art,
Au gré des passions, créant ses poésies,
Sous l'empire amoureux d'un aimable regard.

O qu'il est doux, pourtant, le souvenir magique
De cette heure d'extase, au chant de la musique !
Quand mes yeux s'humectaient de pleurs délicieux,
Larmes d'un cœur novice; O moments précieux !

Les ondes d'harmonie et de blonde lumière
Arrivaient à l'oreille, attentive aux doux sons,
Pareils au bruit confus de l'eau, dans la rivière,
Qui coule et qui murmure à l'ombre des buissons.

Le violon dirige et chante une romance ;
La flûte et le hautbois l'accompagnent de tons
Vifs et perlés ; la basse indique la cadence,
Et marque la mesure aux archets, aux clairons.

Le bruit se fond en un accord... La lutte
D'harmonieux accents cesse soudain ;
Les violons restent muets... La flûte
Seule résonne et souffle le refrain :

Certe, au monde, il n'est guère une contrée égale,
Pour son attrait sauvage, à ma terre natale.

Ma patrie a le sol sablonneux, le ciel gris,
Des forêts de sapins, les maisons en torchis,
Le terrain peu fertile et d'humides prairies ;
Incultes sont les champs, rares les métairies,
La flore misérable et les oiseaux, muets,
N'osent de leurs amours fredonner les secrets,
Frissonnant sous la neige, où saisis par la bise
Qui souffle avec fureur sur l'homme qui se grise,
Pour réchauffer son corps glacé par l'aquilon...
Mais mon pays m'est cher, comme l'aigle à l'aiglon,
Car au monde il n'est guère une contrée égale,
Pour son attrait sauvage, à ma terre natale!..

J'ai souvent visité le pays des Germains.
Son peuple industrieux y construit, de ses mains,
De bons logis en pierre et de vastes fabriques,
D'unis chemins de fer et des temples gothiques.
Là, règne le travail, le commerce y fleurit,
L'ouvrier, bien vêtu, de pain blanc se nourrit;
Sage et laborieux, il sait gagner sa vie,
Quand nous luttons, chez nous, avec l'ours et le loup,
Les hôtes de nos bois..... Mais j'ai l'âme ravie,
Dans mon pays désert, l'aimant par-dessus tout ;

Car, au monde, il n'est guère une contrée égale,
Pour son attrait sauvage, à ma terre natale !..

J'ai vu, certe autrefois, sous un ciel éclatant,
La nature sourire à la belle Italie.
L'oranger y mûrit pour l'heureux habitant,
Et la gloire passée illumine sa vie ;
Des lauriers toujours verts encadrent l'horizon,
La violette en fleur embaume le gazon,
Des rayons d'un bel or répandent la lumière
De l'astre éblouissant, dans la chaude atmosphère.
Notre ciel est brumeux, le climat triste et froid ;
Et pourtant je languis ailleurs, que sous mon toit ;
Car, au monde, il n'est guère une contrée égale,
Pour son attrait sauvage, à ma terre natale !

Eloigné de mon seuil, je pleure sans raison,
Je soupire après lui, quelle que soit la saison,
Préférant à l'azur d'un ciel bleu, sans nuages,
Le tonnerre chez nous, la foudre et les orages.....
Je me sens plus à l'aise, au milieu de nos pins,
Qu'à l'ombre des bosquets et d'odorants jardins,
Où le gai rossignol chante à son amoureuse

Les suaves refrains d'une chanson joyeuse;
Et je préfère au charme enchanteur des beautés
Du Midi, mes amours du Nord, aux courts étés ;
Car, au monde, il n'est guère une contrée égale,
Pour son attrait sauvage, à ma terre natale !

Jeunes et vieux, à la fois,
Interrompent la romance ;
Ils assourdissent ma voix,
Pour se livrer à la danse.

Le chant s'éteint tout à coup,
Dans le fracas de l'orchestre ;
Il se perd et se dissout
Dans une rumeur terrestre. .

On entend les sons joyeux
De la polka dans la salle,
Et les couples, deux par deux,
Tourbillonnent en spirale,
Oubliant peine et soucis,
Déceptions et tristesse,
Formant une chaîne, aux plis

Qui roulent, dans leur vitesse,
Et font vibrer seins et cœurs
Dans une tendre harmonie,
Mêlant le parfum des fleurs
Au doux espoir de la vie.

La musique se tait, puis recommence encor
Une valse, entraînant, dans son rapide essor,
Les cœurs épris, bercés d'illusions chéries
Qui prêtent leur éclat aux folles rêveries.....
Je me sens emporté par le gai tourbillon,
Au rhythme etourdissant, du fiévreux cotillon,
Et mon esprit, noyé dans une douce ivresse,
Rêve aux nobles élans de ma pure jeunesse.

Mais tout pâlit au coup d'archet
Du Mazourek... Quand il résonne,
Le cœur bondit d'aise et frissonne,
Livrant à l'amour son secret...

Echo fidèle du vieil âge !
Tradition de nos aïeux !
A tes sons vifs et gracieux,
La joie empourpre le visage...

Mon sein palpite de plaisir,
Au doux contact de ma danseuse...
Je la tiens, et mon âme, heureuse,
S'exhale au ciel, dans un soupir.

Mais que vois-je? Malgré son charme,
Le chant finit en ton mineur,
Comme un obstacle à mon bonheur,
Et je sens couler une larme ;

Elle voile le ciel d'azur,
Effleure ma paupière humide
Et mouille, dans mon œil avide,
Le rayon d'amour clair et pur.....

Goutte d'eau de source divine
Qui prouve, en jaillissant du cœur,
Que mon âme, dans le malheur,
N'est pas, en ce monde, orpheline.

Elle monte et va se fondre au ciel,
Dans une céleste rosée,
Reflétant la teinte irisée
De mon sentiment immortel...

Au bruit succède paix et calme ;
Mon extase dure toujours...
Je vois venir, à mon secours,
Un ange qui m'offre sa palme....

Touchante mélodie ! O doux ravissement
Dont la félicité n'a duré qu'un moment !...
Tu laissas, t'envolant, dans mon cœur, la racine
D'un fruit mystérieux de céleste origine.....
Mon âme le savoure, isolée, en secret,
A l'écart de la foule et du monde indiscret ;
Puis, ayant retrempé de mes pleurs ma pensée,
Je la montre au public, tout en fer cuirassée.

VI

LE BONHEUR

Les hommes affolés recherchent le bonheur
La gloire et la fortune, avec ou sans honneur ;
Tous veulent l'attirer à leur seul avantage,

Envieux du prochain, sans l'admettre au partage.
Le bonheur est pourtant pour tous un don du ciel
Que le divin Sauveur accorde à tout mortel !
Si l'on court après lui, sur la terre et sur l'onde,
N'ai-je pas aussi droit à ma part en ce monde ?

Modeste dans mes goûts, je ne demande pas
Beaucoup, pour vivre heureux : un rayon de lumière,
Du repos pour rêver, en me croisant les bras,
La tendre affection de celle qui m'est chère,
Un public bienveillant, quelques amis de cœur
Suffisent amplement pour faire mon bonheur.
Et quand je vois les gens l'obtenir à la ronde,
J'ai droit aussi, comme eux, à ma part en ce monde !

Je scrute ma pensée et n'y découvre rien
Qui puisse effaroucher la plus pure innocence.
Je pardonne aux jaloux et je leur veux du bien
Pour le mal, sans rancune, en âme et conscience ;
Cependant, en dépit de stériles efforts,
Sans raison, on m'accuse et me trouve des torts.
Une foule haineuse et m'envie et me gronde,
Quand j'ose aussi prétendre au bonheur, en ce monde.

Mes critiques pédants se posent en censeurs,
Blâment mes actions de leurs propos railleurs ;
Si j'observe en silence, ils me jettent la pierre,
Lorsque je veux chanter, ils étouffent ma voix ;
Sans pitié pour ma peine, et sourds à ma prière,
Ils voudraient écraser mes succès de leur poids.
Qu'ils vivent à leur goût ! Que leur bonheur abonde !
Mais j'ai le même droit à ma part, en ce monde.

Mon âme se complaît dans son bel idéal
Qui l'inspire et la guide au but de l'existence,
Fait vibrer les accords du chant national,
Et l'aide à supporter la vie et la souffrance.
Laissez-moi, sans secousse, arriver à la mort,
M'épargnant le venin... Condamné par le sort,
Je veux encore aimer ma muse pure et blonde,
Avoir d'elle ma part de bonheur, en ce monde !

VII

EPITRE A UN AMI — JOSEPH KRASZEWSKI

Vous m'engagez, poëte, à poursuivre mes chants,
A parler à la foule, en de nobles accents.
Vous voulez bien promettre et lauriers et couronne
Au rêveur inspiré par la Muse, patronne
Des chevaliers, errant sur leurs Pégases ailés,
Pour ravir la lumière aux beaux cieux étoilés...
Le public s'assoupit à ma pièce louée,
Sans égard, ni pitié pour ma voix enrouée..
Votre douce indulgence, à l'endroit de mes vers,
Me fait rougir de honte, en pensant aux revers
Que j'ai peur d'affronter, comme une jeune fille,
Aux propos de l'amour qui rit et qui babille.

A la foire, aujourd'hui, fêtant saint Nicolas,
J'ai bu de l'hydromel qui me monte à la tête ;
Surexcité par lui, je vous dirai le cas

Que je fais du diplôme obtenu d'interprète,
Comme Goethe ou Biron, du langage des dieux,
Même à l'égal d'Homère, en vers harmonieux ;
Que c'est un art ingrat d'être barde ou rapsode ;
Il fatigue à la longue et n'est plus à la mode.
L'enfantement des vers, rude et laborieux,
Est un travail d'esprit pénible et sérieux ;
Il énerve l'auteur, déchire ses entrailles,
Et retient son cerveau captif dans des tenailles,
Pour unir nombre et rime à de beaux sentiments,
Et trouver le mot propre et dicté par le sens ;
Tension prolongée, effort souvent stérile,
Pour accoucher en vain de quelque œuvre inutile.
Le poëme achevé, même s'il réussit,
Ne rapporte à l'auteur nul argent, nul profit ;
Le cadre gracieux et la rime facile,
Venant juste à sa place, à la raison docile,
Le récit entraînant et le style onctueux
N'obtiennent pas toujours grâce auprès du libraire.
Il trouve tout poëme en vers fastidieux
Pour le public payant, seul juge dans l'affaire,
Qui veut rire ou s'instruire au moins, pour son argent.
L'éditeur vous dira donc, d'un air obligeant,

Qu'il vous faut publier votre belle poésie
A vos frais, donnant cours à votre fantaisie,
Et briller au Parnasse, pour vos deniers comptants,
Au nombre des élus aux succès éclatants....
Vous aurez droit alors, en croupe sur Pégase,
De nager dans l'azur, dans une douce extase,
Et de croire aux honneurs de la postérité,
Qu'à présent vous refuse un public dégoûté....
Cités dans les journaux par de graves critiques,
Juges routiniers d'art et de beautés classiques,
Vos mérites seront prônés ou démentis
Par la censure amère et borgne des partis.
Les uns voudront voiler votre muse trop nue,
Et d'autres vanteront son charme et sa tenue...
C'est le sort du poëte, ouvrant avec candeur
Au public curieux les replis de son cœur,
Au lieu de savourer, en secret, sa pensée
Et sa naïve foi, dans l'ombre caressée...
Il a ce qu'il mérite, indiscret et bavard,
S'il récolte l'envie et l'injure sans fard.

Je chanterai pour moi la divine nature,
Sans plus livrer mon âme aux badauds, en pâture,

Et si je crée encor d'innocents pauvres vers,
Je le ferai, tout seul, sans montrer mes travers.
Si j'étais inspiré par le Sauveur sublime,
Pour prêcher aux humains la pure vérité,
Sans peur de la satire et du blâme, ma rime
Publîrait, avec foi, la sainte autorité,
Me laissant lapider, à l'instar du martyre
Que subit saint Etienne, aux accords de ma lyre.
Mais placé, sans mérite, au rang des rimailleurs,
A quoi bon affronter la verve des railleurs!
Occuper, sottement, les gens de mes poëmes !
Ils n'ont pour s'endormir, nul besoin de mes thèmes.
A quoi bon réveiller leurs esprits assoupis!...
Ils préfèrent jouer aux cartes, bien assis,
Tenir les rois en main, avoir dame de pique
Et valet de carreau, union sympathique
Qui transporte et séduit le trop heureux joueur,
Faisant palpiter d'aise et tressaillir son cœur.
Puisse-t-il embrasser sa dame, en son délire,
Et suspendre, en sautoir, à son valet ma lyre!

Poésie! hymne pur, doux chant mystérieux
Du génie en extase et ravi, monte aux cieux,

Mais à l'ombre, en secret, loin du public profane ;
Répands ton auréole en fleurs sur ma cabane ;
Prends comme compagnons, dans ton sublime essor,
Amour, espoir et foi, tout le divin trésor
Des célestes vertus qui font vibrer mon âme ;
Et bénis, dans ton vol, mon esprit qui s'enflamme
Pour Dieu, pour ma patrie et pour le beau dans l'art.
J'accorderai ma lyre et peut-être, plus tard,
Pourrai-je encor chanter, pour révéler au monde
Les accents de mon cœur, si le sort me seconde.

VIII

PARODIE D'UNE ODE D'HORACE

. . . . . .
Quem tu Melpomene semel
Nascentem placido lumine videris.

Je plains le pauvre barde, assailli par sa muse
Qui se cramponne à son cerveau.
Il ne hantera plus la foire, où l'on s'amuse
A voir un spectacle nouveau.

Insensible au butin que l'on prend à la chasse,
Aux lauriers cueillis, sabre en main,
Il ne fera plus voir au théâtre sa face
A son amie, à l'air hautain...

Mais il ira, rêveur, se coucher sous le saule
Qui croît moussu près du chemin,
Pour chercher une rime épique à son idole,
Oubliant la soif et la faim...

Muse, qui sais tirer des accents purs et graves
De mon modeste chalumeau !
Et prêter, à ton gré, les sons doux et suaves
Du rossignol à l'étourneau !

Je te dois mes tourments et mes heures d'ivresse,
Ma gloire et l'appétit trompé,
Mes succès, les bravos accordés à ma pièce,
Et mon vieil habit, tout râpé...

IX

CONSEIL

Rien qu'un regard, être charmant,
Un doux sourire, un seul moment ;
Puis endormez-vous, fille d'Eve,
Evoquant votre ange gardien,
L'idéal de votre beau rêve...
Pressez-le bien !

Est-ce votre carlin chéri,
Le chat noir ou le colibri,
Ou le danseur qui vous enlève,
Seigneur illustre et nom ancien,
L'idéal de votre beau rêve?...
Pressez-le bien !

Est ce or ou fleurs, bonbons, bijoux,
Peut-être, un jeune homme à genoux,
Pour qui bat votre cœur sans trêve ?
Rêvant à l'aimable vaurien,
A l'idéal de votre rêve...
Pressez-le bien !

Si quelque vieux et laid richard
A captivé votre regard,
Et si votre sein se soulève
Pour l'opulent patricien,
L'idéal de votre beau rêve...
Pressez-le bien !

Prenez plutôt pour amoureux
Un homme jeune et vigoureux,

Bien que pauvre... La vie est brève !
Aimez l'honnête plébéien,
L'idéal de votre beau rêve...
Pressez-le bien !

Rêvez-vous au prochain revoir?...
A la beauté, dans le miroir,
De votre image que relève
La grâce de votre maintien?...
L'idéal de votre beau rêve ..
Pressez-le bien !

Gardez-en, chère, ouvrant les yeux,
Un souvenir délicieux...
Et qu'au réveil, la nuit s'achève,
Vous présageant un doux lien
Avec l'idéal du beau rêve...
Pressez-le bien !

VARIANTE

Accordez un sourire, un regard, fille d'Eve,
A votre serviteur féal;
Endormez-vous ensuite et, dans votre doux rêve,
Pressez-le bien, votre idéal!

Est-ce votre chat noir, la levrette chérie,
Ou quelque chevalier loyal,
Adorant Dieu, servant sa dame et sa patrie?...
Pressez-le bien, votre idéal!...

Sont-ce perles ou fleurs, bijoux à rendre folle,
Ou l'élégant valseur au bal
Dont votre jeune tête est éprise et raffole?
Pressez-le bien, votre idéal!

Préférez-vous vraiment un époux vieux et riche
A l'amour pauvre et cordial?...
Vous parlant de ses feux, l'âpre vieillard vous triche...
Pressez-le bien, votre idéal!

Ou vous rappelez-vous votre grâce ingénue,
Devant la glace au pur cristal,
Vos cheveux déroulés, vous couvrant demi nue...
Pressez-le bien, votre idéal!

Au doux contact, la nuit, vous réveillant craintive,
Avant que l'astre matinal
Ne fonde, à ses rayons, l'image fugitive,
Pressez-le bien, votre idéal!

X

LA LOCOMOTIVE

Savants ingénieurs, les hommes d'Occident
Viennent d'imaginer, de leur esprit s'aidant,
Le voyage rapide, en vagon, sur la voie
Longue, unie et construite en fer, qui se déploie
D'un bout du monde à l'autre, usant de la vapeur,
Pour faire aller le train et les mortels sans peur.
Les humains satisfaits et fiers de leur hardiesse,
Songent encor comment augmenter la vitesse?...

Dans nos vastes forêts, nous, Lithuaniens,
Avons depuis longtemps résolu le problème
De voyager très vite et sans tous ces moyens :
Flamme, vapeur, charbon ; sans la machine même;
De franchir en une heure, un espace infini
Dans un pays bourbeux, l'automne, dégarni
De chemins, dans les bois, ou sur la plaine ouverte.
Je m'en vais vous conter la grande découverte:

Il s'agit seulement, pour aller vite et bien,
De faire route, avec une aimable compagne,
Au visage avenant, au doux et gai maintien...
Près d'elle vous verrez fuir au loin la campagne,
Oublîrez, en causant, et soucis et chagrin,
Pour jouir de sa grâce et bénir le destin...
A son air angélique, à sa parole aimée,
Votre âme subjuguée, en extase et charmée,
Se croira transportée au ciel, en paradis...
Admirant ses attraits de vos yeux éblouis,
Ravi, vous goûterez un plaisir indicible ;
Sous l'empire entraînant d'un être irrésistible,
L'horizon nébuleux semblera pur et clair,
Et le temps passera plus vite que l'éclair...

XI

LE PAUVRE VICAIRE

Feu mon bisaïeul, de sainte mémoire,
Nous contait souvent, sa joyeuse histoire.
Il avait jadis été le témoin
D'incidents nombreux qui dataient de loin,
Et savait encor beaucoup d'anecdotes,
Par tradition, d'aïeux patriotes,
Qu'il nous redisait, lardant de latin,
— Jargon du vieux temps — son récit malin :
Et citait sans cesse un proverbe, en homme
Versé dans la langue employée à Rome.

Je préfère au livre écrit avec art,
Le libre abandon de la causerie
Qui transmet de père à fils, et sans fard,
L'amour de nos mœurs et de la patrie.

Quand on l'a servie avec dévouement,
Au bout de sa vie, on a bien des choses
A dire, étant vieux, familièrement,
Aux blonds enfants, fleurs fraîchement écloses,
Aux jeunes rameaux du tronc ranimé...
Nous parlait ainsi l'aïeul bien-aimé :

« Quand après la mort du roi de Pologne,
Du brillant héros Jean trois, Sobieski,
Charles douze, au nord, actif en besogne,
Elevait au trône un Piast, Leszczynski,
Malgré ses efforts, le parti contraire
Offrit la couronne à son adversaire,
L'électeur de Saxe, Auguste le Fort,
L'allié du Tsar et l'élu du sort.
Saxons, Suédois firent leur entrée
Dans notre pays, pillant la contrée.

« Mon aïeul servait dans la légion
Que Paç opposait à l'invasion
Des gueux suédois qui souillaient nos femmes,
Brûlant et volant de leurs mains infâmes.
La vedette au loin les signale, un jour,

Que nous parcourions la plaine alentour ;
Ignorant encor leur force et leur nombre,
Nous serrons nos rangs, près d'un bois, à l'ombre,
Et, le sabre au poing, la lance en arrêt,
Chacun des hussards à l'attaque est prêt.

« L'un raffermit mieux l'arçon de la selle,
Sur son fier coursier dont l'œil étincelle ;
L'autre de son sabre, aiguise le fil,
Pour qu'il coupe et taille, en plein, le visage
Du rude assaillant, par un coup viril ;
Un troisième baise une sainte image,
Dit une prière, en peur de la mort,
Et calmé par elle, il attend son sort,
Puisant dans sa foi zèle et confiance
Dans l'arrêt divin de la providence.

« Formés sur deux rangs, et sans dire un mot,
Bravant le danger, nous allions au trot,
Quand au carrefour, près de la figure
Du Christ sur la croix, au bord du chemin,
Nous voyons un prêtre, à l'humble tournure,
Et blême de peur, s'efforçant en vain

D'arrêter tout court une haridelle
Qui voyant la troupe, aux sons du clairon,
Prise d'ardeur folle, à la main rebelle,
Se rue au galop dans notre escadron.

« Faible cavalier, l'homme à la soutane
Tirait le bridon, élevait sa canne
Et tenait en main une cage à poulets
Qui piaillaient là, de peur, les pauvrets.
Il ne put dompter la rosse emportée.
Elle dirigeait sa course vers nous,
Et s'arrêta juste à notre portée,
En désarçonnant son maître, à genoux
Par terre, implorant secours et la grâce
D'épargner ses jours, sans faire main basse.

« Je suis, messeigneurs, dans le bourg voisin,
Vicaire à l'église à Saint-Augustin.
Je viens de quêter notre nourriture
Chez les paroissiens, car la vie est dure,
Le froid rigoureux et le toit sans feu
Pour les desservants zélés du saint lieu.
Ma jument, rebut de cavalerie,

Voyant des amis, sentant l'écurie,
Où furent passés de joyeux printemps,
De force a voulu rejoindre vos rangs. »

« Pendant qu'il parlait, sa vieille monture
Piaffait de plaisir, foulait la verdure,
Ravie à l'aspect d'anciens compagnons
De jeux et d'amour dans les garnisons..
Les hussards riaient du pauvre vicaire,
Frissonnant de peur, tremblant dans sa peau.
Il avait laissé choir son bréviaire,
Courait tête nue après son chapeau,
Invoquait l'appui de la sainte Vierge,
Et lui promettait, à l'église, un cierge...

« Des balles dans l'air, au même moment,
Retentit soudain l'aigre sifflement.
Un corps suédois débouchait, à droite
D'un vallon caché par la brume moite,
Voilant d'un rideau ciel et cavaliers,
Où brillaient des coups de feu meurtriers.
Plus d'un des hussards en tombe victime,
Sans voir l'ennemi qui de loin s'escrime ;

Brûlant du désir de bien les venger
Nous courons au feu sabrer l'étranger.

« Rude fut le choc dans l'âpre mêlée ;
La troupe ennemie, enfin refoulée,
Après des efforts d'audace inouïs,
Résista d'abord à nos hussards gris,
Faisant dans nos rangs un affreux ravage.
Je cherchai le prêtre, apparu tantôt,
Pour l'emmener loin du lieu de carnage.
Impassible et ferme au terrible assaut,
Il donnait ses soins, l'esprit en prière,
Aux pauvres blessés, abattus à terre.

« Ma place est ici, me dit-il alors :
Je dois, au départ, bénir âme et corps ! »
Et transfiguré, le pieux vicaire
Offrait aux mourants son saint ministère,
Confessant les uns, réveillant leur foi,
Consolant les cœurs, dans leur sombre effroi,
Sans songer à lui, vraiment héroïque,
Dans sa mission toute évangélique,
Au milieu du bruit et du cliquetis
Des armes semant massacre et débris.

« Sa figure était calme, rayonnante,
Sans trahir au feu la moindre épouvante ;
Et pourtant la mort sévissait en plein,
Couchant les soldats qui luttaient en vain.
Apôtre zélé, faisant son office,
Il se dévouait au saint sacrifice,
Heureux, satisfait du devoir rempli,
Doux et souriant, en prêtre accompli,
Sauvé du péril, par la providence
Qui le protégeait de son assistance.

« Le jour au déclin, finit à la fois
Avec le combat de la brave troupe,
Par un grand succès sur les Suédois
S'enfuyant battus, la mort blême en croupe.
Le digne vicaire à l'œuvre, à genoux,
Ne cessait d'offrir ses soins les plus doux
Aux soldats blessés, bénissant les âmes,
Posant sur les corps beaumes et dictames,
Pendant qu'affamé, son maigre cheval
S'accordait sur l'herbe un repas frugal.

« Le camp est dressé... La voûte étoilée,
Recouvre au bivouac la troupe installée ;
On chante et l'on boit au feu des brasiers ;
Les hussards vainqueurs, fiers de leurs lauriers,
Racontent, chacun ses hauts faits de gloire...
Le prêtre confesse, enterre et bénit
Ceux dont la mort nous valut la victoire,
Refuse à nos chefs leur table et le lit,
Puis humble, il s'esquive, après la bataille,
Sur sa haridelle, avec sa volaille... »

XII

TROIS CHANSONS

1

Sur l'air : *Wlazl kotek na plotek*

Une chatte
Tend sa patte
De velours...

L'ariette
Dit, follette,
Ses amours...

De la chatte imitons l'exemple ;
Permettez que je vous contemple
Et vous dise, en une chanson,
Le désir brûlant d'un garçon
De baiser votre main charmante,
D'y poser ma pure âme aimante,
Abritant l'amoureux dessein,
Sous les sons du joyeux refrain :

Une chatte
Tend sa patte
De velours...
L'ariette
Dit, follette,
Ses amours...

Vous avez la beauté câline,
La grâce gentille et féline...
Les ongles rosés de vos doigts
Griffent-ils au contact, parfois,

Imitant la chatte perfide,
Sous l'air innocent et candide ?...
J'aime votre éclat souverain,
Et chante gaîment le refrain :

Une chatte
Tend sa patte
De velours...
L'ariette
Dit, follette,
Ses amours...

Si vous trahissez vos promesses,
Devenant froide à mes tendresses,
Je me vengerai, comme un chat,
En griffant votre cœur ingrat...
Sans plus faire ainsi la coquette,
Soyez-moi fidèle, Minette,
Pour que le visage serein,
Je répète encore le refrain :

Une chatte
Tend sa patte
De velours...

L'ariette
Dit, follette,
Ses amours...

2

CHANSON COSAQUE

Avec mes frères de l'Ukraine,
Quand j'allais aux combats
Contre les Turcs, Ania, ma reine,
Me dit, m'ouvrant ses bras :
« Mes pleurs touchants et ma prière
Sauveront de tous maux
Ta belle âme... Apporte à ta chère,
En présent, des coraux. »

Dieu bénit les piques cosaques.
Nous battons l'Ottoman,
Et prenons remparts et baraques,
A l'assaut, d'un élan ;

Les maisons que le feu ravage,
Paraissent des flambeaux...
Je cherche, au milieu du pillage,
Au lieu d'or, des coraux...

Trouvant, au cou d'une odalisque,
Le butin désiré,
Je m'en empare, et le confisque,
Pour mon ange adoré...
J'abandonne la citadelle,
Et, par monts et par vaux,
Je cours présenter à ma belle
Le collier de coraux.

Je vois mon clocher, ma chaumière,
Mes amis chagrinés ;
Ils reviennent du cimetière,
Et disent consternés :
« Ania, ta belle fiancée,
Habite les tombeaux,
Et n'a plus besoin, trépassée,
De parure en coraux.. »

Je pleure et maudis, fou de rage,
Mon sort triste et cruel
Qui me voue au fatal veuvage
De mon amante au ciel...
Puis, j'allume, à l'église un cierge,
Etouffant mes sanglots ;
Je fais don à la sainte Vierge
Des trois fils de coraux...

3

LE CORBEAU

Chanson lithuanienne

Un sombre oiseau rapporte, en hâte,
D'un combat meurtrier,
La pâture aux petits qu'il gâte ;
Son bec est un charnier...

Produit odieux de sa chasse,
Le sinistre corbeau
Tient un doigt, tout sanglant, qu'embrasse
Encore un bel anneau...

— « Quel vent t'amène, oiseau funeste,
Dans ton lugubre essor ?...
A quel corps pris-tu l'affreux reste,
Orné d'un anneau d'or ?... »

— « Je viens des grands bois, curieuse,
Où meurent des héros
Pour une cause malheureuse...
Où le sang coule à flots...

« On enterre dans la campagne
Des centaines de corps.
En larmes, plus d'une compagne
Cherche, parmi les morts,

« Son époux chéri... Bien des mères
Pleurent leurs fils aimés...
De tous lieux, des loups sanguinaires
Accourent affamés... »

Soudain, la pauvre jeune fille
Pousse un cri déchirant,
Et fixe, sur l'anneau qui brille,
Son regard pénétrant...

— « O ciel! C'est la bague, dit-elle,
Donnée à mon promis !...
J'ai perdu mon amant fidèle,
Mort pour notre pays ! »

XIII

OVIDE EN LITHUANIE

Les muses à l'appel de l'empereur Auguste,
Devenu sur le trône, humain, clément et juste,
Vinrent en foule à Rome, en quittant l'Hélicon,
Pour goûter, chez César, aux fruits du Rubicon,
Et vanter les vertus du souverain habile,
Le protecteur d'Horace et l'ami de Virgile.

Ovide prit sa part, la meilleure au banquet,
Ayant séduit le cœur de Julie, en secret,
De la fille d'Auguste, une ardente romaine,
Laissant couler l'amour, comme l'eau la fontaine.

Pour chasser du palais le petit dieu malin,
Avant qu'il ne cueillît son précieux butin,
Agrippa, grand ministre et conseiller du maître,
Voulut punir Ovide, introduit comme un traître
Au sein du gynécée auguste, impérial,
En reléguant fort loin le poëte immoral...
Ce fut aussi l'avis du sage et vieux Mécène;
— On n'avait pas encore imaginé Cayenne —
César, pour châtier le barde libertin,
L'exila durement au nord du Pont-Euxin,
Dans les marais de Pinsk, une horrible contrée,
Servant de sombre asile à sa muse éplorée...

L'ordre fut aussitôt rempli dans sa rigueur ;
Et le pauvre amoureux, le désespoir au cœur,
Interné dans les bois de la Lithuanie,
Eut les seuls champignons, pour toute compagnie.
Il s'adresse à César, à ses amis, en vain,
Pour voir encor le ciel, respirer l'air romain ;
Ceux-ci, comme toujours, parfaits de courtoisie,
Laissèrent l'exilé, mourir en Polésie ;
Et sa belle Julie, un être olympien,
L'oublia dans les bras d'un beau prétorien.

Ovide, abandonné, finit sa triste vie
Loin des siens, de la cour, de l'ingrate patrie,
Dans un pauvre hameau qui porte encor son nom.
Tel fut le sort cruel d'un poëte en renom.

Médiocre écrivain, sans talent, ni Julie,
N'ayant fait de ma vie une seule folie,
Comme Ovide pourtant, je suis dans les marais,
Condamné par le sort à vivre désormais.
Je dois respirer l'air des hautes forêts vierges,
A l'ombre des bouleaux qui fournissent des verges;
Au lieu de champs fleuris, à splendides moissons,
Je ne vois que chardons, mauvaise herbe et buissons!
Perdu dans la campagne, exilé de la ville,
Je n'ai pas, dans mon coin, pour qui faire une idylle.
Les beautés du village, aux plantureux appas,
Ne lavent que deux fois l'an, leurs corps et leurs bras,
Peignent, plus rarement, leurs blondes chevelures
Qui retombent en masse, encadrant leurs figures.
Aldona! Poïata! (1) poétiques beautés!
Laviez-vous plus souvent vos attraits si vantés?

---

(1) Héroïnes lithuaniennes chantées par les poëtes.

Ou les héros, épris de vos charmes visibles,
Aux soins de propreté n'étaient guère sensibles !
Les bardes inspirés chantèrent vos doux yeux
Et vos traits non lavés, en vers harmonieux.

Mon verger est aux mains d'un sale israélite,
— Lisez, par euphémisme, un Polonais, du rite
Antique de Moïse, — ayant, pour trente écus,
Le droit à tous les fruits de mes arbres touffus.
Dans ces conditions, puis-je avoir l'esprit libre,
Pour scruter les hauts faits sur la Seine ou le Tibre,
En voyant récolter les pommes du jardin
Par un juif qui n'a pas la lampe d'Aladin ?

XIV

LE VÉTÉRAN DE LA GRANDE ARMÉE

La croix, obtenue au service,
Décore son habit ;
Prix d'une mâle cicatrice,
Sur le front. Son esprit,

Fidèle au malheur et farouche,
A le culte d'un nom
Qui monte du cœur à la bouche:
Le grand Napoléon!

Il a l'air sans vie et sans âme!
Mais citez : Ulm, Moscou,
Ou Marengo, son œil s'enflamme,
Comme de l'amadou.

Et lui qui, triste à l'ordinaire,
Pareil au noir cercueil,
Reste muet, comme une pierre,
Morne et toujours en deuil,

Se redresse alors, et s'anime,
Au joyeux souvenir
Des exploits du héros sublime
Que l'exil vit mourir.

Près de la croix pour le mérite,
Brille l'image encor
De la sainte Vierge, bénite,
Sur une chaîne en or.

Les deux lui servirent d'armure,
Dans les jours de combat;
Elles ornent la sépulture
Du belliqueux soldat.

Il sera, grâce à sa médaille,
Bien reçu dans le ciel,
Portant la croix pour la bataille
Du chef, à son appel.

XV

UNE JEUNE FILLE RAISONNABLE

« Faut-il croire le monde ? Il me trouve jolie,
Vante ma taille fine, et ma grâce et mes traits...
Dis-moi, sans me flatter, cher miroir, je te prie,
Si j'ai quelques attraits...

« Mes yeux, vifs et brillants, lancent des étincelles;
Mon teint frais est pareil aux roses du printemps;
J'impose mes désirs aux cœurs les plus rebelles;
J'ai fini dix-sept ans...

« Je gouverne à mon gré, mes parents père et mère;
Celle-ci m'idolâtre, et dit d'un air dévot:
« Tu prendras pour mari, qui tu voudras, ma chère,
« Avec ta riche dot. »

« Pour l'esprit et le cœur, le choix est difficile,
Parmis les empressés à me faire la cour...
Mais autre est l'union d'argent, dit-on, en ville;
Autre chose est l'amour »

XVI

L'ÉCOLE DE VILLAGE

Une maison s'élève à la fin du village.
Bavardant sur son but, les hommes de grand âge
Ne savent pas, s'il faut en être aise, ou pleurer...

On n'eut guère le temps encore de murer
En briques, au milieu, la haute cheminée,
De plâtrer les cloisons, que déjà sont placés
Des bancs, comme à l'église. Elle a pour destinée
De contenir l'école, aux yeux des gens sensés,
Œuvre utile ; et nuisible, au dire des commères.

Le seigneur, le curé, voire même les maires
De trois hameaux y font envoyer les garçons
Pour apprendre à bien lire et suivre les leçons.
Grâce à leurs soins, un maître, attiré de la ville,
A lunettes, à barbe, et correct dans son style,
Est arrivé tantôt surveiller les travaux.
Il porte un chapeau rond qu'admirent les badauds,
Fume une cigarette en bouche, au lieu de pipe,
Et soigne, en son jardin, la rose et la tulipe;
Moins fier que le seigneur, doux avec les manants,
Bien que lettré ; modeste avec les jeunes filles,
Il ne les poursuit pas, comme font nos gérants;
Mais prêche l'union et la paix aux familles.
Il visite la cure et parfois le manoir;
Mais il aime à causer avec les serfs, le soir,

Et loge sous le toit d'une pauvre chaumière,
Pressant l'achèvement de l'école primaire.

L'école est terminée, et le prêtre, en surplis,
L'asperge d'eau bénite, et cloisons et châssis;
Il fait un beau sermon, parsemé de morale,
Aux parents, à leurs fils, réunis dans la salle,
Sur les divins effets de l'éducation
Qui mène à la vertu par la religion.
Les braves campagnards soupiraient sans comprendre,
Et les femmes pleuraient, heureuses de l'entendre,
Surtout, quand il finit par la péroraison :
« Apprenez à louer Dieu dans cette maison! »

L'école du village est proprette et luisante,
Avec une clochette, au haut du toit vibrante.
On mit en main de chaque élève, un gros cahier,
Contenant l'alphabet, livres, encre et papier;
Le bon curé leur lit la Bible et l'Evangile,
Et son aide, le maître arrivé de la ville,
Les fait laver, peigner et brosser leurs cheveux,
Au grand étonnement des gens jeunes et vieux.
Il leur apprend à lire, à chanter des cantiques,

Grave dans leurs esprits les exploits héroïques
Des nobles citoyens qu'honore le pays,
Et faisant résonner les parois du logis
De chants religieux et de vers à la gloire
De la chère patrie. — On dirait une foire. —
L'inauguration de l'école eut bien lieu
L'an dix-huit cent soixante et quatre du bon Dieu,
Ouvrant, à l'horizon, une ère claire et belle
A notre grand pays, dans sa phase nouvelle.

Un gai bambin revient de l'école, en courant.
Il a bien récité sa leçon dans sa classe,
Fait, sans faute, son thème et, d'un air conquérant,
Il se parle à lui-même, en traversant la place.
« Le révérend curé nous disait, l'autre jour :
Vos parents sont des serfs qui vivent du labour
Des champs seigneuriaux, asservis à la glèbe.
Livrez-vous à l'étude et, forts de son appui,
Vous vous élèverez au-dessus de la plèbe...
S'il dit la vérité je veux, dès aujourd'hui,
Faire tous mes efforts, m'appliquer sans relâche,
Apprendre à lire, écrire, accomplissant ma tâche

Au gré du professeur, pour être indépendant,
Et vivre en liberté, comme notre intendant.

« Quelle condition choisir, grâce à l'étude
Qui m'aura délivré de l'âpre servitude ?
Certes je ne veux plus rester un paysan,
Paître au pré le bétail, en butte à l'ouragan,
Ou creuser des sillons, dans les champs de mon maître,
Dépendre d'un caprice et sentir mon pauvre être
Tressaillir, sous le fouet, l'injure et le mépris,
N'ayant pour me nourrir, qu'un morceau de pain bis.
Si j'étais le gérant d'un vaste et grand domaine,
Je ne battrais jamais les serfs, hommes de peine,
Condamnés au travail ; mais je les traiterais
Avec douceur, ainsi que veut le catéchisme,
En frères malheureux, chrétiens et Polonais,
Qu'il est beau d'affranchir du joug du despotisme ;
Je leur donnerais bière et miel, comme boisson,
Au son de la musique, au temps de la moisson ..
J'aurais quatre chevaux, une bonne voiture,
Longue et blonde moustache, un haut bonnet carré,
Avec aigrette et gland, un justaucorps fourré,
Tabatière en argent et pipe à la ceinture.

Ma femme aura grand air, des yeux vifs et brillants,
Robe rouge et bonnet, à dentelle et rubans,
Et devra me donner un garçon, dans l'année,
Tout en grondant le soir et toute la journée.
Mais si le maître aussi se met à l'imiter...
Dame, il serait alors pénible d'exister !
Je renonce au pouvoir de gérant d'une terre,
Et ferai mon chemin dans une autre carrière.

« Je préfère être peintre, à l'instar de celui
Qui peignit des soldats sur les murs de l'église.
Terrible est leur aspect, même encore aujourd'hui,
Avec leurs glaives nus et leur armure grise ;
Ils ont l'air féroce, armés, entourant le saint lieu,
Des plumes aux cimiers, de couleur rouge et blanche,
Les jambes de travers, mal jointes à la hanche ;
Le peintre leur a fait exprès les pieds fourchus,
Pour avoir mis à mort Notre-Seigneur, Jésus,
En lui faisant subir angoisses et tortures
Dont l'affreux souvenir se peint sur leurs figures...
Si j'ai quelque talent, je ferai des tableaux
Retraçant des sujets rien que nationaux ;
Je peindrai l'humble toit de mon père au village,

La digue sur l'étang et le vert pâturage,
La maison du curé, l'église et son clocher,
Et la croix du Sauveur qui surmonte un rocher;
On verra voltiger les oiseaux, dans la nue,
Sur les arbres touffus de la grande avenue
Qui conduit au couvent des pères capucins,
Le long de la rivière et du bois de sapins.
On entendra mugir les taureaux, sur ma toile,
Et les chiens aboyer contre une barque à voile
Qui descend à la mer, toute pleine de blés,
Le chant des mariniers et les cris désolés
D'un pauvre mendiant, ou de vieilles commères
Qui se plaignent du sort et des chances contraires.
La Vierge apparaîtra, dans le ciel, au-dessus
D'un nuage éclatant, avec l'enfant Jésus,
Et daignera bénir notre terre natale,
L'église en bois, l'école et la ferme rurale,
Avec ses champs de seigle, et la prairie en fleurs,
Les pieux villageois, leurs soupirs et leurs cœurs.

« Que vois-je à l'horizon? Du haut de la colline
Descendent des ulhans dont l'aspect me fascine,
Avec leurs fers de lance, à banderolle au vent,

Leurs casques éclatants, les clairons en avant ;
Les chevaux, pleins d'ardeur, lancent de leurs prunelles,
Dilatant les naseaux, de vives étincelles...
Je ne veux plus rester peintre, mais un lancier,
Avoir moustache en croc, le pied dans l'étrier.
J'aurai le casque au front, un superbe costume;
Mon coursier bondira, tout ruisselant d'écume,
Et, frisant ma barbiche, admirant les beaux yeux,
Je dompterai les cœurs, d'un air victorieux.
Décoré de la croix, je reviens au village;
Les voisins, empressés, viennent me rendre hommage;
Ma mère pleure, émue, et mon père est tout fier
D'un tel héros, sorti de son sang, de sa chair;
Il redit mes exploits, publiés par l'histoire,
Qu'au péril de mes jours, j'obtins honneur et gloire.

« Mais j'y pense ; il est dur, l'exercice à cheval!
Il faut longtemps servir, pour être caporal.
Et l'on peut perdre bras et jambes, à la guerre,
Etre atteint d'une balle et mordre la poussière!
Ou, ce qui serait pire encor, manquer de cœur,
Au moment du combat, être saisi de peur,
Et prendre tout à coup, honteusement la fuite.

Mes parents, indignés de ma lâche conduite,
Ne voudraient plus revoir leur fils, déshonoré
Pour la vie, et devant se cacher effaré...
Oh! non! merci. Malgré son splendide uniforme,
Le métier de soldat n'est pas, je vois, conforme
A mon timide esprit qui préfère aux palais
Qu'il faut prendre d'assaut, une cabane en paix.

« Certe il faut du talent, pour être un bon artiste;
L'audace est de rigueur, même au soldat papiste;
Mais pour être l'égal des seigneurs, un intrus
N'a besoin seulement que d'avoir des écus.
Si donc, par le travail, j'arrive à la fortune,
J'achète, à beaux deniers, un bien dans la commune,
Et je ferai construire un superbe château,
Avec fossés, remparts, tourelles et drapeau,
Employant au travail tous les gens de corvée,
Donnant de l'eau-de-vie, à la tâche achevée.
Mon castel remplira d'effroi les bonnes gens,
Comme un épouvantail les oiseaux, dans les champs.

« Quand mon père battait le grain chez notre maître,
Je lui portais la soupe ; un jour je vis paraître
Le seigneur dans la grange. Il venait inspecter

Les ouvriers, lui-même, et daignant me traiter
Gentiment, il me prit chez lui, dans sa demeure,
Où je me divertis, comme un roi, tout une heure,
A voir les beaux tapis, les meubles précieux,
Les miroirs, reflétant les objets à mes yeux,
Les parquets marquetés, les lambris, les peintures
Qui vous montrent, au bain, de belles créatures;
Un spectacle féerique, un coup d'œil ravissant
Que peut seul s'accorder un grand seigneur puissant.
J'aurai le même luxe et la même existence;
Chevaux à l'écurie et train de vie immense,
Vins, repas somptueux, voitures et laquais,
Prompts à faire sauter les bouchons du champagne;
Je parlerai d'amour aux dames en français,
Consacrant aux plaisirs ma vie à la campagne;
Et si ma mère vient, en habits villageois,
Réclamer un baiser, me parlant en patois;
Ou mon frère, resté pauvre dans sa chaumière,
S'il vient me demander d'alléger sa misère,
Pleurnichant, gémissant et tombant à mes pieds,
J'aurai honte, en voyant leurs gros traits avinés,
Trop vulgaires vraiment, reflétés dans la glace;
Et, donnant un peu d'or, je dirai qu'on les chasse...

« Tenté par le démon, je blasphème, ô mon Dieu !
Eloignez de mon cœur l'opprobre d'un tel vœu !
Comment? Que je repousse et mon frère et ma mère !
Suis-je donc un infâme, un monstre sur la terre ?
Oh ! j'implore, à genoux, votre divin pardon,
D'avoir un instant pu vivre dans l'abandon
De vos commandements, de votre sainte règle,
Bouffi d'orgueil, au lieu d'ensemencer le seigle,
De labourer le sol, ou de battre le blé...
Je fus, par un sot rêve, à ce point aveuglé,
D'oublier les regrets du mauvais riche, avare,
Enviant, aux enfers, le sort du bon Lazare...
Je m'en confesse à vous, avec humilité.
La science, au contraire, apprend la charité,
L'amour de l'être humain, le mépris des richesses,
Et montre le néant d'attrayantes ivresses...
Je ne quitterai pas mon champ, ni mon fléau,
Fidèle au sage avis du curé du hameau
Qui m'a dit : « Vous serez, je vois, un honnête homme ;
L'ouvrier l'est parfois plus que le gentilhomme ;
Cultivez avec soin le terrain paternel,
Livrez-vous, sans vous plaindre, au travail manuel
Et souvenez-vous bien, en maniant la bêche,

Que le Seigneur fut mis, enfant, dans une crèche
D'où Jésus rayonna sur l'univers entier.
Il n'est certes au monde, un plus digne métier,
Que celui de semer le bon grain dans la terre,
Et la sainte parole aux cœurs, par la prière. »

« Je suivrai les conseils de notre bon curé,
Faisant fructifier le saint verbe adoré
Par le travail actif et par le bon exemple
Que le prochain imite, apprécie et contemple,
Répandant, d'une main, le blé dans les sillons,
Encourageant de l'autre aux bonnes actions.
Les épis germeront et croîtront sur nos terres ;
Les hommes s'aimeront entre eux, comme des frères,
Et Dieu nous donnera, dans sa grande bonté,
Pour l'âme et pour le corps, du pain en abondance.
Mes vieux parents, voyant fleurir l'humanité,
Me béniront en pleurs, céleste récompense,
Salaire précieux de mes humbles efforts !...

« Je voulais dans mon âme, épris de vains transports,
Devenir soldat, peintre, ou seigneur d'un domaine...
Je reste paysan, mais libre de la chaîne. »

XVII

AU COIN DU FEU

Une dévote, tout en Dieu,
Habitant auprès de l'église,
Priait, tous les jours, en saint lieu.
Au coin du feu, le soir, assise
Entre sa chatte et son carlin,
Deux vieilles bêtes favorites,
Et, causant avec son voisin,
Le confident de ses mérites,
Elle caressait chatte et chien
Qui dormaient en paix, d'un bon somme,
Et ronflaient pendant l'entretien
De leur maîtresse et du brave homme.
Pris de sommeil, il souriait,
Hochait la tête, à chaque phrase
De la voisine, et murmurait,

Se réveillant de son extase,
Au plaisant babil féminin,
Débité d'une voix câline:
« N'est-ce pas ainsi, cher cousin ? »
— « Vous avez raison, ma cousine... »

— « Avez-vous, pendant le sermon,
Observé le pâle visage
Du procureur, maître Simon ?
Le bruit en ville se propage,
Qu'accusé de concussion,
Il va perdre bientôt sa place.
Chacun a la prétention
De scruter la moindre grimace,
De prévoir la cause et l'effet
Des complots tramés en cachette.
Je dis, sans en faire un secret,
Que Marie est une coquette,
Son époux un affreux tyran,
Et l'intendant un sale ivrogne,
Cruel bourreau du paysan,
A la honte de la Pologne.
Mais je hais les méchants discours.

C'est un grand péché de médire,
De conter tout haut les amours
Coupables, rien que pour en rire,
Et de lancer un trait malin,
En déguisant son origine.
N'est-ce pas vrai, mon cher cousin? »
— « Vous avez raison ma cousine. »

— « Oui, c'est un scandale inouï,
Le tas d'immondes commérages
Qu'on livre au public, réjoui
D'écouter d'impurs caquetages
Sur les actions du prochain,
Dits tout bas, au creux de l'oreille :
Que Rose au bal montre son sein
Découvert et sa peau vermeille,
Avec plaisir à son valseur
Qui presse tendrement sa taille,
Et lui débite une douceur :
« Comme d'amour son cœur tressaille... »
On les vit à l'écart, le soir,
Profiter de la solitude,
Et s'embrasser dans le boudoir...

Témoin de cette turpitude,
Un indiscret l'a raconté...
C'est pour sûr une calomnie,
Un mensonge, une fausseté
Qu'on ne peut laisser impunie...
Pourrait-on croire un libertin,
Et lui faire une aimable mine?
Qu'en dites-vous mon cher cousin? »
— « Vous avez raison ma cousine. »

— « Le monde m'accorde un esprit
Assez juste pour reconnaître
La réalité des : on dit.
Je dirais, sans rougir, au prêtre
A confesse, mes actions
Et mes plus intimes pensées ;
Mais n'ayons pas d'illusions
Sur les femmes qu'on croit sensées.
Telle, en gage de sa vertu,
Mise toujours en robe blanche,
A l'œil fripon, le nez pointu ;
Elle s'agite sur sa hanche,
Souriant aux jolis garçons,

Les attire de sa prunelle,
Débite de lestes chansons,
Et voudrait passer pour pucelle...
Je fus jeune aussi, dans le temps,
D'une beauté rare et modeste ;
Il fallait me voir à seize ans !
J'en aurais pu céder de reste...
Mon regard était assassin,
L'air charmant, la grâce divine...
N'est-ce pas vrai, mon cher cousin ?... »
— « C'est la vérité, ma cousine ! »

— « Je ne veux pas trop me vanter ;
Mais j'eus des succès dans la vie.
Les hommes venaient me flatter,
Les femmes me portaient envie.
Jeunes et vieux, à mes genoux,
Obéissaient à mes caprices,
Et, se toisant d'un air jaloux,
M'offraient leurs cœurs et leurs services.
Ainsi passèrent les beaux ans
De mon attrayante jeunesse,
Comme les jours du gai printemps,

Dans les plaisirs et dans l'ivresse.
Où sont-ils, mes amis d'alors?...
Mon esprit mûrit avec l'âge,
Et, sous d'agréables dehors,
Je sus rester fidèle et sage,
Ne donnant à mes amoureux
Que mon amitié platonique,
Et sachant faire des heureux,
Rien que par mon charme angélique.
O les hommes ! ! Le ton badin
Des jeunes folles les fascine.
N'est-ce pas ainsi, cher cousin?...
— « Vous avez raison, ma cousine. »

— « Puissent-ils revenir, un jour,
A de sérieuses idées,
Et ne plus donner leur amour
Aux jeunes filles possédées
Du désir de plaire, en cédant,
Tout de suite, à leur fantaisie,
Sans avoir peur d'un accident,
Avec ardeur et frénésie...
Je possède encor des attraits,

Malgré ma blanche chevelure,
Et, sans trop d'efforts, je saurais
Plaire aux gens avec ma figure.
Messes à cette intention,
Jeûnes, prières et neuvaines
Obtiendront la conversion
Des mortels, à passions vaines.
Plus sages, ils rendront honneur
Aux beautés parfaites, mais mûres,
Toujours fidèles au malheur,
Ames de choix, compagnes sûres...
Je reprendrai l'empire en main,
Bien que vieille, ayant bonne mine...
N'es-ce pas vrai, mon cher cousin? »
— « C'est la vérité, ma cousine. »

XVIII

LE MARÉCHAL DE CAMP

Au-delà des coteaux, en un village, aux toits
De chaume, aux beaux vergers qui semblent être un bois,
La troupe polonaise a pris la nuit son gîte;
Elle attend les Tatars qui sont à l'opposite,
Et doivent attaquer, disent les espions,
Au point du jour, le bourg ceint de gros bastions.
« Repousser l'infidèle et le tailler en pièces,
Sans merci ni pardon, en pillant ses richesses : »
Tel est l'ordre précis du noble commandant,
Hetman de la couronne[1], et maréchal de camp.

Mais les preux cavaliers, bardés de leurs armures,
N'ont guère de respect pour l'avoir du prochain,

(1) Dignité militaire en Pologne qui correspondait à celle des maréchaux de camp de l'ancienne France.

Et montrent aux manants un suprême dédain.
Ils pillent les maisons des viles créatures
Qui sont du même sang et leurs concitoyens,
Assomment le bétail, s'emparent de leurs biens,
Battent encor les gens et violent les filles,
Revêches aux désirs, et qu'ils trouvent gentilles.
Les pleurs de désespoir font rire seulement,
Dans sa barbe, le chef et maréchal de camp.

Les Tatars, arrivant, crurent, aux cris de plainte
Des pauvres villageois, à leurs gémissements,
Que déjà l'un des leurs, et chef des mécréants,
Le vaillant *Souleiman*, se trouvait dans l'enceinte,
Se livrant au pillage en pays ennemi.
« Par Allah ! disent-ils, son bras bien affermi
N'a pas besoin, vraiment, de lui venir en aide,
Pour prendre le butin que le sort lui concède.
Allons plutôt piller et brûler, sur-le-champ,
Le château du hetman et maréchal de camp. »

Les nobles cavaliers, souillés de joie infâme,
S'amusent, quand on voit une lueur au ciel :
« Ma demeure est en feu, » dit le chef. A l'appel

Du hetman, les guerriers courent tous à la flamme;
Inutiles efforts !... Tout a déjà brûlé,
Les gardiens gisent morts... Les Tatars ont filé,
Enlevant les bijoux, l'or et la châtelaine
Qui gémit, dans les fers, loin, hélas! du domaine.
Sur les débris fumants, debout, ivre de sang,
Il maudit son destin, le maréchal de camp.

XIX

INSPIRATION

Il est au cerveau des secrets,
Et des désirs dans la poitrine;
Le monde contient des objets
Dont l'action émeut, fascine
La pensée et l'esprit humains,
Fait jouer les ressorts de l'âme,
Réveillant de nobles desseins,
La met en extase et l'enflamme...
Cet état dure un court moment.

L'âme, sous un souffle propice,
Aspire alors joie et délice...
Elle est dans le ravissement.

Et l'esprit remonte à la source
De suave inspiration;
Il s'élève au ciel, dans sa course;
L'œil brille d'animation,
La voix jaillit, le front rayonne,
Le cœur bondit, le sang bouillonne;
Tout l'être nage dans l'azur,
Voit la nature épanouie,
Aspire en haut l'air doux et pur,
Et sent l'âme tout éblouie,
Dans un baiser, voulant s'unir
Aux âmes sœurs et les bénir...

Ineffable et divine extase,
Enchantement prestigieux,
Feu céleste qui vous embrase,
Accents du cœur harmonieux!...
L'homme voudrait, sous votre égide,
Oui, vivre un siècle et puis mourir...

Vous durez un instant rapide,
Chassés bientôt par le zéphyr...
L'esprit retombe, moins agile,
Le feu du cœur se refroidit,
Le corps s'use, l'âme faiblit,
L'homme redevient de l'argile...

XX

LE CHANTEUR DE VILLAGE

Ma compagne chérie, ô lyre enchanteresse,
Faite en bois merveilleux !
Prise en main, tes accords retentissent sans cesse,
Et résonnent joyeux.
Mon cœur, ému, ressent une joie inconnue,
Une molle langueur ;
Partout, dans le village, on s'égaye à la vue
Du rustique chanteur.
Je m'inspire à ta voix, faisant sans fin ni trêve
Vibrer cordes et sons ;

Du bonheur je poursuis l'image, dans mon rêve,
A tes douces chansons.
Ma main n'est jamais lasse ; un feu divin m'embrase ;
Je me grise, en louant
Et chantant mes amours, et je mourai d'extase
Sur ma lyre, en jouant...

Le monde vain ignore, en vivant à sa guise,
L'ivresse de ton jeu,
De ta belle musique et des chants à l'église,
A la gloire de Dieu ;
De la tendre harmonie en l'honneur de ma belle,
Aux cheveux blonds dorés,
Quand elle me sourit, m'encourage et m'appelle
De ses yeux adorés.
De nombreux aspirants elle est environnée,
Epris de sa beauté ;
L'un, tordant sa moustache, à la mine avinée,
Lui plaît par sa gaîté ;
Un autre a des écus, et croit, dans son délire,
Par son or l'éblouir...
Je me tiens à l'écart, et, jouant sur ma lyre,
Je l'aime et veux mourir...

Elle semble écouter, mais son âme est fermée
A mon brûlant désir,
Et, jetant quelques sous, ma froide bien-aimée
Croit payer son plaisir.
Lyre, ma confidente et compagne chérie !
Ton espoir est trompeur,
Et tu chantes en vain gloire, amour et patrie,
Lorsque je souffre au cœur.
Le public applaudit; la foule qui m'entoure
S'anime et bat des mains ;
Elle demande au barde un grand air de bravoure
Et de plaisants refrains...
Triste sort du chanteur qui fait rire à la ronde,
De larmes s'humectant !...
Tel est donc mon destin, mon devoir en ce monde,
De mourir, en chantant !!!

Quand je ne serai plus, au-dessus de ma bière,
Croîtra seul le chardon...
Fidèle au souvenir, la nation entière,
Du bleu Danube au Don,
Viendra s'agenouiller, priant pour la pauvre âme
Du barde villageois

Dont le chant glorieux, national, l'enflamme ;
Echo des champs, des bois!...
Au grand étonnement des gens de mon village,
Surpris de voir, un jour,
Tout un peuple s'unir, dans un pieux hommage
Au chantre de l'amour;
Ils lui désigneront la place au cimetière
De mes os ; reste humain
D'un esprit poétique, admiré sur la terre,
Mort, la lyre à la main.

JULIEN NIEMCÉWICZ

AVANT-PROPOS

Julien Ursyn-Niemcéwicz vint au monde en Lithuanie, l'année 1757. Par la date de sa naissance et par sa longue vie, achevée à Paris, en 1841, il sert de trait d'union entre le XVIIIe et le XIXe siècle, et devrait figurer à ce titre, au début de mon ouvrage; je l'ai fait attendre, pour le placer parmi ses confrères en poésie lithuaniens, qui lui sont supérieurs par l'inspiration, mais qui, venus plus tard, l'eurent sous les yeux, pareil à un jalon lumineux, sur le chemin du progrès et de la régénération littéraire au XIXe siècle. Niemcéwicz, en effet, ne fut pas un homme d'ima-

gination, mais d'action et de bons sens, guidé toujours par le plus pur patriotisme. Nonce de Livonie, à la diète mémorable de l'année 1788 qui dura quatre ans et s'efforça de régénérer le pays par de sages réformes, il prit une part considérable à la rédaction de la fameuse constitution de 1791, dite du Trois Mai, admirée par les juges compétents, et qui pourrait servir, encore à présent, de modèle aux institutions d'un pays bien réglé sachant respecter l'ordre et la liberté, ces deux pivots essentiels d'une bonne organisation politique. Sa difficulté, certes, fut grande de lutter contre le fanatisme, la routine et les préjugés des partisans de l'ancien régime, pour en abolir les abus invétérés.

Il fit représenter, en ce temps agité de réformes [1], sur le théâtre de Varsovie, en présence du roi et de la cour, son drame, *Casimir le Grand*,

---

(1) Mal vues de beaucoup de grands seigneurs qui, par haine et par dépit, se jetèrent dans les bras de la Russie, en formant la criminelle confédération de Targowitza, l'année 1793.

surnommé *le Roi des Paysans*, et une comédie : *le Retour d'un Nonce à la Diète*, dans laquelle il critiquait avec une fine et spirituelle ironie les abus du temps, mettant dans la bouche d'un gentilhomme d'ancienne roche, élève des jésuites, les paroles suivantes :

Du temps des rois saxons, Auguste deux et trois,
Nos ancêtres vivaient heureux, ayant au choix,
Une cour par l'amour et l'ivresse charmée,
Diète, tribunaux sans appel, belle armée,
Beaucoup d'or dans la poche, hydromel et vin vieux ;
Passant le temps à boire à des repas joyeux...
Tout change maintenant et va de mal en pire ;
Les zélés novateurs, désireux d'interdire
Nos droits, nous ont repris le *liberum veto*,
Cette arche de salut, à l'égal du crédo.
Un seul nonce, autrefois, sans ruse et sans intrigue,
Aux innovations élevant une digue,
Pouvait, à la diète, arrêter les débats
Les plus graves, d'un mot : « Non ! Je ne permets pas ! »
Et s'enfuyant après, bien vite, de la salle,
Des partis évitant la vengeance illégale,
Il recevait, pour prix de sa brave action,
Un fief en don, ou bien une promotion...
Que peut-il obtenir, à présent, à son siège,
Quand on vient d'abolir coutume et privilège ?...
. . . . . .

Les écrits politiques de Niemcéwicz eurent aussi une grande influence sur l'opinion publique qu'il guida dans la voie de salutaires réformes. Publiciste, orateur, historien et homme d'Etat, il fut estimé et considéré de ses concitoyens et dignement apprécié par la postérité.

Il émigra en Allemagne, après le second partage de la Pologne, et revint sous les ordres de Kosciuszko, en qualité d'aide de camp ; blessé et fait prisonnier avec lui à Maciejowice, il obtint la liberté du Tsar Paul, à son avénement au trône, et accompagna son chef dans ses voyages en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique, où ce dernier avait acquis une grande popularité, ayant combattu sous les ordres de Washington, lors de la guerre de l'Indépendance. Rentré au service de l'Etat, au temps du grand-duché de Varsovie, il dut de nouveau l'abandonner, lors de la retraite de la grande armée de Napoléon, en 1812 ; il fut enfin définitivement rappelé, après l'organisation du nouveau petit royaume de Po-

logne, et nommé secrétaire du Sénat et membre du Conseil d'éducation, hautes fonctions qu'il occupa jusqu'à la révolution de 1830. Admiré par la grande majorité de la nation pour ses lumières et pour son mérite, il se faisait craindre de ses adversaires qu'il fustigeait de sa verve maligne et satirique. Emigré en 1831, il habita d'abord Londres, et puis Paris, où il fonda le Comité historique polonais.

Sa principale œuvre poétique, sont ses *Chants historiques* qui, bien qu'ils manquent d'inspiration, forment une chronique rimée de la Pologne, et offrent de nobles exemples à suivre, en inculquant à la jeune génération, qui les apprit tous par cœur, l'amour de la patrie et de son glorieux passé. La haute position politique de l'auteur et son influence littéraire, comme un des membres les plus appréciés de la Société des Amis des Sciences et des Lettres, avaient le grand mérite de retremper le sentiment national des classes élevées de la société qui, habituées au jargon

français et à la servile imitation des habitudes et des mœurs gauloises, avaient oublié la langue et l'histoire de leur pays. Des trente-trois chants qui forment le recueil populaire des gloires de la Pologne, j'en offre quinze à mes lecteurs, en les priant d'être indulgents pour la forme, par égard pour le fond, qui contient de nobles sentiments extraits de la vie réelle.

Niemcéwicz composa plusieurs ouvrages en prose, lus et estimés de ses contemporains, mais ses *Mémoires* surtout sont d'un haut intérêt ; ils nous retracent un tableau fidèle et piquant de la meilleure société, dont il fit toujours partie, pendant plus de trois quarts de siècle, et racontent, par leur côté intime, les événements merveilleux de son époque, dont il put dire avec l'illustre historien latin :

« *Quorum pars magna fui.* »

J'ai l'idée, après avoir terminé mes divers cycles poétiques, si le bon Dieu me prête vie,

force et santé, d'initier le public français aux curieux détails, finement observés dans ses mémoires par un homme remarquable qui joua un rôle important dans son pays, et jouit d'une considération universelle en Allemagne, en France et aux Etats-Unis, pendant sa longue et mémorable carrière.

Je dédie cet essai de traduction à la belle comtesse Hélène Starzynska, dont le mari est le petit-fils, par sa mère, de Thadée Mostowski qui, de même que Niemcéwicz, fut membre du Comité de rédaction de la Constitution du 3 mai, comme lui, aide de camp de Kosciuszko et prisonnier de la Tsarine Catherine II, à Pétersbourg ; plus tard, aussi ministre du nouveau royaume constitionnel de Pologne, et homme d'Etat éminent. Il mourut, également retiré en France, près de Paris, à Billancourt, octogénaire, l'année 1842. Sa mort suivit de quelques mois seulement celle de son compatriote, collègue et ami

Niemcéwicz, avec qui il garda, jusqu'à la fin, d'intimes relations.

Tous les deux, grands acteurs, retirés de la scène du monde, surent mettre, dans leur retraite, un intervalle entre la vie et la mort et regardaient passer les événements du jour avec une froide et sceptique ironie.

Noire-Isle, Octobre 1879.

CHANTS HISTORIQUES

DE LA POLOGNE

A LA COMTESSE

HÉLÈNE STARZYNSKA

Vous avez deux charmants garçons
Qui sont au début de la vie.
Puissent-ils voir dans ces chansons,
Comment servirent la patrie,
Par des exploits prodigieux,
Leurs nobles et vaillants aïeux.

I

BOLESLAS III, ROI DE POLOGNE

(Né en 1084, mort en 1139)

Boleslas III, connu dans l'histoire de Pologne sous le surnom de Boleslas *Bouche de travers* (Kvzywousty), vaillant et puissant prince, toujours victorieux, étendit, durant son glorieux règne de 1102 à 1139, les frontières du royaume du Dniepr, à l'Elbe, établissant son pouvoir en Silésie, en Moravie, en Lusace et en Poméranie, jusqu'à la mer Baltique. Il eut le grand tort de diviser, à sa mort, ses États entre quatre de ses fils; partage qui amena des troubles, des discordes et des guerres civiles; elles ensanglantèrent la Pologne pendant près de deux siècles et ne finirent que sous le règne de Casimir III, le fils de Ladislas *le Nain* (Lokietek). Celui-ci recommença l'œuvre de reconstitution de la Pologne achevée par Casimir *le Grand*, son fils, qui réunit les tronçons épars de la monarchie sous sa sage et paisible administration.

Le grand roi Boleslas, dès sa plus tendre enfance,
Aima la gloire et ses lauriers ;
A douze ans, il priait son père, avec instance,
De suivre les vaillants guerriers,

Sous l'ordre de Sieciech, envoyés en Lusace,
Pour arrêter l'invasion
Des Bohêmes : « Je veux, dit-il, les voir en face.
Oui ! Telle est mon ambition. »

Le royal père ému de l'ardeur juvénile
Du glorieux et cher enfant,
Lui donne arme et cuirasse, à ses désirs docile,
Et, d'un heaume en or le coiffant,

Il lui dit, attendri : « Faites-en noble usage,
« Pour la défense du pays.
« Puisse-t-il vous bénir ! Montrez-vous brave et sage,
« Après moi, sur le trône assis ! »

Le jeune Boleslas, plein de reconnaissance,
De son père baisa la main.
Au camp, il sut unir et valeur et prudence,
Fidèle à son noble dessein

De montrer à ses chefs sa stricte obéissance,
Pour savoir un jour commander,
Et d'acquérir ainsi, par son expérience,
L'art de conduire et de guider.

Il combattit en Prusse, en Russie, avec gloire,
Imposant le joug du vainqueur,
Et sut par ses exploits enchaîner la victoire,
Toujours ardent et plein de cœur.

Quand, plus tard, Henri cinq, empereur d'Allemagne,
Fier de son lustre sans égal,
Comme le successeur direct de Charlemagne,
Voulut le traiter en vassal :

« Lui payer un tribut, dit le prince en colère :
Subir un tel affront? Jamais!...
Oui! j'aime mieux braver les périls de la guerre,
Que de courber mes Polonais

« Sous le joug étranger... Je risquerai ma vie,
Plutôt, et ma couronne d'or,
Que de voir la Pologne, à genoux, asservie,
Offrir au maître son trésor. »

Le terrible combat, la sanglante mêlée
Eut lieu près des murs de Breslau ;
La horde des Germains fut défaite, accablée,
Et leur sang jaillit en ruisseau,

Où vinrent s'abreuver les dogues, les molosses,
Des troupeaux les zélés gardiens,
De chair fraîche gorgés, comme des loups féroces,
Aux champs nommés : *charnier à chiens* (1).

(1) Nom resté dans l'histoire, pour désigner le lieu de la bataille, près de Breslau, désastreuse pour l'empereur Henri V et pour son armée, taillée en pièces.

II

CASIMIR LE GRAND, SURNOMMÉ ROI DES PAYSANS

(Né en 1310, mort en 1370)

Casimir III, grand législateur et bienfaiteur de ses sujets, auxquels il assura l'ordre et la liberté de croyance, confirma, à Léopol, aux Ruthéniens qui venaient de reconnaître, de plein gré, son autorité dans le pays, et aux Arméniens, le libre exercice de leurs cultes. Il convoqua, l'année 1347, une diète générale des Etats, à Wislitza, où, par son ordre, le garde des sceaux, Jean de Mielsztyn publia le code des lois et organisa la magistrature avec un tribunal suprême, à Cracovie. Il améliora aussi le bien-être et la vie matérielle en Pologne, qu'il laissa paisible, puissante et prospère, après l'avoir trouvée, à son avénement au trône, l'année 1333, partagée, désunie, en proie à la discorde et à la guerre civile. Le chroniqueur Dlugosz, raconte naïvement, qu'il trouva la Pologne construite en bois et la laissa murée. Il n'eut pas d'héritier mâle. Une de ses petites-filles, Elisabeth, princesse de Poméranie, épousa l'empereur d'Alle-

magne, Charles IV. Il y eut, à l'occasion de ce mariage, une imposante réunion de rois et de princes souverains, à Cracovie, où ils furent splendidement accueillis et où ils assistèrent à un banquet magnifique, donné par un bourgeois notable de la capitale, *Nicolas Wierzynek* qui dépensa (toujours d'après Dlugosz) plus de cent mille ducats, en cadeaux offerts aux royaux convives.

Une autre de ses descendantes, la belle Hedvige, fille de Louis, roi de Hongrie (devenu roi de Pologne après la mort de son oncle, Casimir III), monta plus tard sur le trône de Pologne et fonda l'université de Cracovie, réalisant ainsi le vœu de Casimir III qui avait obtenu, en 1364, à cet effet, une bulle d'investiture du pape Urbain V, mais qui n'avait pas eu le temps d'accomplir cette importante création.

Depuis trois siècles, les Sarmates,
Devant défendre leurs pénates
Contre leurs voisins oppresseurs,
Laissaient, sans bras, la terre inculte,
Pour courir aux envahisseurs
Et se venger de leur insulte.

Casimir, un jour, appela
Tous ses guerriers, à Wisliça.
Ils se réunirent en masse,

A l'ordre du grand souverain,
Glaive au poing, en casque et cuirasse,
Prêts à poursuivre son dessein.

Le bon roi dit à l'assemblée:
« Amis, rendons l'ordre et la paix
A notre Pologne, troublée
Par la guerre et par ses méfaits;
Suivez des lois la règle utile,
Et cultivez le sol fertile... »

Le chancelier, Mielsztyn offrit
A l'approbation royale
Le nouveau statut et l'édit
Réglant la loi nationale,
Source de la prospérité
Future et de la liberté.

Le roi posa sa signature
Sur le code assurant le droit
De toute humaine créature,
De vivre libre sous son toit,
Sous la protection loyale
De l'Etat et de la morale.

Grâce à cette institution,
On vit fleurir la nation,
Comme la terre, fécondée
Au printemps par la tiède ondée,
Tombant sur les champs labourés,
Se recouvre d'épis dorés.

La Pologne, dans sa sagesse,
Attire et fixe des colons
Qui travaillent à sa richesse,
Jetant le blé dans les sillons.
Des villes s'élèvent sur terre,
Et des forts bordent la frontière.

Le roi favorise l'essor
Du commerce et de l'industrie,
Prêtant l'aide de son trésor
Aux travailleurs de la patrie,
Fier d'être béni par les gens,
Et nommé : roi des paysans.

Tous les peuples du voisinage,
Voyant le bonheur sans nuage
Répandre sur nous ses bienfaits,

Veulent s'unir aux Polonais;
L'exemple de la Volhynie
Est suivi par la Ruthénie.

Librement elle unit son sort,
A nous pour la vie et la mort,
Sous le règne paisible et juste
De notre grand monarque auguste,
Dont le retour à Cracovie
Couronna dignement la vie.

Mariant, avec l'empereur
Allemand, sa petite-fille,
Il l'étonna par la splendeur
De belles fêtes de famille,
Auxquelles furent conviés
Quatre souverains alliés.

La réception magnifique,
Les festins, joutes et tournois,
Où le joyeux vainqueur épique
Recevait flèches et carquois
D'une jeune beauté candide
Que l'amour rendait plus timide,

Durèrent la moitié d'un mois.
En ville, un opulent bourgeois
Reçut l'illustre compagnie
A sa table, ayant grand renom
Et laissa, la fête finie,
A chaque hôte un brillant, en don.

L'action civilisatrice
De Casimir et sa justice
Firent régner l'ordre et la loi...
Il laissa la Pologne entière
Grande, riche, heureuse et prospère...
Tel fut des Piast (1) le dernier roi.

---

(1) Nom de famille de la première dynastie royale en Pologne, qui s'éteignit avec Casimir III.

III

LADISLAS JAGELLON

(Né en 1348, mort en 1434)

Ladislas II, grand-duc de Lithuanie, et prince encore païen, reçut le baptême, lors de son mariage avec la reine Hedvige, et la couronne de Pologne. Il fut le chef de la dynastie des Jagellons qui dura un siècle et demi et finit avec Sigismond Auguste, l'an 1531, époque la plus brillante de la Pologne. L'Etat et la nation étaient alors au premier rang parmi ceux de l'Europe, par leur civilisation et par l'esprit de tolérance religieuse. — Ladislas II extermina à *Grunvald* les croisés de l'ordre Teutonique, établis en Prusse, et tua son grand maître. Il réunit à la diète de Horodlo (1413), d'une manière plus intime, les deux nations sœurs, la Pologne et la Lithuanie, assurant aux deux pays les mêmes libertés et, hélas! aussi, les mêmes privilèges à la caste nobiliaire qui furent plus tard la source de grands abus. Ce furent les deux événements les plus glorieux de son règne.

Les Lithuaniens adoraient les faux dieux ;
Ils en peuplaient la terre, en remplissaient les cieux,
Quand le roi Jagellon, éclairé par la grâce
Divine, convertit son peuple, encore païen,
A la foi catholique, au salut efficace,
Enseignant aux humains leurs devoirs et leur bien.

Le prince répandait l'eau pure du baptême
Sur les nouveaux croyants, près de la Wilia,
Fortifiant leur foi par les dons du saint chrême,
Et leur offrant la grâce au ciel de Jéhovah,
Lorsque arriva soudain le pénible message,
Que les croisés, au loin, étendaient leur ravage.

Ladislas, pour punir la perfide action
Des chevaliers teutons et leur invasion
Des Etats polonais, sevrés de sa présence,
Réunit sur-le-champ les Lithuaniens,
Sous l'ordre de *Wilold* (1), connu par sa vaillance,
Et ses nouveaux sujets, les braves masoviens ;

---

(1) Cousin de Ladislas Jagellon et fils du prince Kieystut. Il fut un chef Lithuanien illustre, refoula la horde des Tatars de Tamerlan et réunit au pays les provinces de Volhynie, de Kiow et de Podolie.

Et, dirigeant lui-même en chef toute l'armée,
Il la mène à Grünvald, au-devant des Teutons.
Leur Grand Maître, narguant sa belle renommée,
Lui fit remettre alors deux glaives grands et longs,
En acier bien trempé, coupant le fer qu'il taille,
Pour s'en servir, Wilold et lui, dans la bataille.

« Le fer ne manque pas aux miens, » dit le grand roi
Au messager teuton : « Mais j'accepte l'envoi
De votre chef, pour mieux le frapper et le vaincre ;
Si Dieu nous favorise, il pourra s'en convaincre.
J'implore ton secours, Dieu puissant, généreux !
Contre l'agression d'un ennemi nombreux ! »

S'élançant à cheval, il brandit son épée,
Abaisse la visière à son heaume, en acier,
Et fait sonner la charge à la troupe groupée,
Prête pour l'action et qu'on entend crier
L'hymne national à la vierge Marie,
Patronne dans les cieux de leur chère patrie.

Comme dans la nuée, au souffle des autans,
Se croisent les éclairs, déchirant la nature,
Tel le choc des Teutons contre nos braves rangs

Fut terrible en effet. Le roi, dans son armure
Qui reluit, en avant, conduit les citoyens
De Pologne, et Witold ses Lithuaniens.

Un chef croisé, Dipold, guerrier plein de courage,
Enfonce et brise tout sur son mortel passage ;
Il porte l'habit noir, la croix blanche au côté,
Le *casque* sur les yeux. La menace à la bouche,
Il fond d'un seul élan, par l'ardeur emporté,
Sur le roi Ladislas qu'il approche et qu'il touche.

*

Celui-ci, de sa lance, a su parer le coup
Et se défendre contre une nouvelle attaque ;
Il voit *Olesnięki* (1) survenir tout à coup
A son aide, et couper de son sabre la plaque
En argent, sur le cœur du brillant cavalier
Qui tombe et laisse choir son glaive meurtrier.

L'ennemi fut battu, mis en pleine déroute ;
Des milliers d'Allemands périrent en ce jour ;
Le reste, en s'enfuyant, fut traqué sur la route,

---

(1) Grand homme de guerre, évêque de Cracovie. Il sauva la vie du roi Ladislas Jagellon à la bataille de Grünvald.

Dans les marais ; bien peu purent voir le retour
Au pays, sans leur chef, dont l'âme fut ravie,
Qui perdit la bataille et la gloire et la vie.

On vint jeter aux pieds du roi victorieux
Cinquante-deux drapeaux, étendards et bannières
Conquis sur les Teutons ; résultat précieux,
Lauriers sanglants, offerts aux vainqueurs dans les guerres ;
Et les restes mortels du grand chef des croisés
Furent, couverts de sang, aux regards exposés.

A cet aspect, le roi fut ému jusqu'aux larmes ;
Payant un juste hommage au défunt malheureux,
Il le fit enterrer devant la troupe en armes,
Pardonnant ses griefs au guerrier valeureux,
Dont l'insigne bravoure et la mort glorieuse
Rachetaient tous les torts de sa vie orgueilleuse.

Le roi dit fièrement à ses nombreux vassaux :
« Vaillants chefs et soldats ! Portez tous ces drapeaux,
En triomphe, chez nous, dans notre capitale ;
Suspendez-les aux murs saints de la cathédrale,
Où, ternis par le temps, il feront tressaillir
Nos futurs descendants, à leur grand souvenir... »

IV

ZAWISZA LE NOIR

(Mort l'an 1420)

Il fut appelé ainsi à cause de son armure noire. La grande renommée de celle-ci passa à la postérité, égalant celle du vaillant gentilhomme polonais dont le nom illustra une des plus anciennes familles du pays. Il fut cité, de son temps, comme un modèle de chevalerie, réunissant bravoure, loyauté, galanterie et générosité, vertus essentielles du parfait chevalier ; type réalisé, un siècle plus tard, par Bayard dont le nom est resté proverbial en France, comme celui de Zawisza en Pologne, pour définir un héros accompli. Très recherché à la cour de l'empereur Sigismond, il reçut du roi Ladislas Jagellon différentes missions près des rois de France et d'Angleterre, et au concile de Constance. Les faits décrits dans ce chant sont tous historiques, et sa glorieuse mort peut servir d'exemple d'une conviction inébranlable dans l'accomplissement des devoirs imposés par un point d'honneur, même exagéré.

Dans un castel antique aux pieds des monts Karpathes,
Résidait un vieux chevalier,
Jadis fort et vaillant, comme tous les Sarmates,
Que l'âge seul pouvait plier.
Il avait amassé des trésors de sagesse,
Ressource précieuse, aux jours de sa vieillesse.

Le guerrier eut alors la consolation
De se voir dans son fils renaître,
Formant par ses conseils, son cœur à l'action,
Aux combats. Il en fit un maître
A la guerre, un habile et brillant cavalier
Qu'il proclama plus tard son féal chevalier,

Il lui met en public le heaume et la cuirasse
Sur la cotte de mailles d'or;
Et, le touchant du glaive, il l'étreint et l'embrasse
Sur le front, puis lui dit encor:
« Puisse-t-il, à ton bras, durant toute la vie,
Combattre pour ta foi, ta dame, et ta patrie! »

Zawisza, dit le Noir, surnom qu'il illustra
Par des exploits pleins de vaillance,

Malgré sa rude armure, en un bond, s'élança
Sur son coursier, avec aisance,
Et le fit parader, glaive et lance à la main,
Sous les yeux de son père à qui plut cet entrain.

Sa gloire fut bientôt dans le monde établie,
Et son renom partout si grand,
Qu'en pays éloignés, dans la belle Italie,
Chez le Turc et chez l'Allemand,
On avait pour dicton : « Si Zawisza l'assure,
Vous pouvez regarder la chose comme sûre. »

L'empereur Sigismond le prisait à sa cour,
L'honorant d'une grande estime,
Mais ne put résister à son ardent amour
Pour la Pologne, élan sublime
Qui l'appelait en aide au pays en danger,
Assailli tout à coup par l'avide étranger.

Comblé de riches dons, il quitta l'Allemagne,
Rejoignit, avec ses soldats,
Jagellon à Grünvald, prit part à la campagne,
Assistant à tous les combats,

Et chassa les croisés au-delà des frontières,
Répandant la vengeance et la mort sur leurs terres.

Ami de l'empereur et du roi Ladislas,
Il les reçut dans son domaine,
Ayant, en leur honneur, admis à ses repas,
Pour convives, une douzaine
De princes, descendants de l'illustre maison
Des Piast, nos anciens rois, à l'antique blason.

L'empereur, se fiant à son rare génie,
Ainsi qu'à la grâce de Dieu,
Pour expulser les Turcs de la terre bénie
Qu'arrose le Danube bleu,
Réclama son concours, quand avec son armée,
Il alla délivrer la contrée alarmée.

Ayant franchi le fleuve, il se voit entouré
D'Ottomans, réunis en masse,
La victoire impossible et le chemin barré
Par l'ennemi qui le menace...
Il repasse les flots du Danube irisé,
Pour chercher un abri sur le bord opposé

Et demande, inquiet, son compagnon fidèle,
Resté ferme au-delà de l'eau ;
Il envoie, à son ordre, une prompte nacelle ;
Mais Zawisza, sur le coteau,
Refuse d'obéir à l'empressé message :
« Plutôt périr, dit-il, que de fuir ce rivage !

« Qu'on me donne et mon glaive et casque et bouclier ;
Je laisse aux peureux la retraite ;
Je préfère affronter la mort sur mon coursier,
Que de survivre à ma défaite... »
La crinière, flottant noire et drue au cimier,
Donnait un air lugubre au hardi cavalier.

Levant le bouclier de sa main vigoureuse,
« Adieu ma femme et mon pays ! »
Reprit-il : « Accordez une larme pieuse
Au père et veillez sur son fils ! »
Il baisse la visière, excite sa monture,
Et court à l'ennemi, tout seul à l'aventure.

L'aigle blanc sur l'écu, l'armure au noir reflet,
Le bel étalon, plein d'audace,

Sous le noble guerrier, font un terrible effet.
Les Turcs, étonnés, lui font place,
Voyant dans le héros l'ange exterminateur,
Le fatal instrument du divin Créateur...

Partout où, flamboyant, son glaive frappe et taille,
Les hommes, comme des épis
Coupés, jonchent le sol, sur le champ de bataille
Qui disparaît sous les débris...
Tel le superbe Ajax, combattant dans l'arène,
Envoyait à la mort les vaincus par centaine.

Son bras, inexorable et pareil au destin,
De cadavres couvrait la terre,
Quand un fier Ottoman lui plongea dans le sein,
Jusqu'à la garde, un cimeterre.
Sa dernière pensée, à son dernier soupir,
Fut la patrie absente et chère au souvenir.

V

LE PRINCE GLINSKI

Michel Glinski, prince de Siéwersk, de race illustre en Lithuanie, dernier du nom, protégé par Alexandre, roi de Pologne, remporta une brillante victoire sur les Tatars, à Kleçk, en Volhynie, l'an 1506. Disgracié par son successeur Sigismond I, et accusé de haute trahison, il se réfugia à la cour du Tsar de Moscou, refoula, à la tête des Russes, une incursion des Tatars et, hélas ! envahit aussi la Lithuanie pour se venger de ses ennemis personnels qu'il mit à mort. Touché plus tard de repentir pour ce crime infâme, il voulut obtenir sa grâce du roi Sigismond et lui adressa, à cet effet, un secret message qui fut livré au Tsar. Celui-ci, dans sa colère, lui fit crever les yeux et le tint prisonnier dans un cachot, où il mourut, après dix ans de tourments, adoucis par la présence de sa fille.

Prisonnier, enchaîné dans un sombre caveau,
Privé de liberté, d'air pur et de lumière,
Michel Glinski semblait habiter un tombeau,

Enseveli vivant dans ce cachot sous terre,
Traînant péniblement son misérable corps,
Et l'esprit affaissé, rongé par les remords.

Ses cheveux, longs et blancs, retombaient en désordre
Sur le front que ridaient l'âge et l'âpre malheur ;
Dans l'orbite des yeux absents, crevés par l'ordre
Du Tsar, le sang figé laissait voir sa rougeur.
Pensif, sur ses genoux, il inclinait la tête,
Comprimant, sous le crâne, une horrible tempête.

Sa fille, à ses côtés, un ange au cœur divin,
Entoure le vieillard d'une chaste tendresse;
Du monde dédaignant l'attrait futile et vain,
Elle soigne son père et le veille sans cesse,
Lui consacrant les jours dorés de son printemps,
Pour tâcher d'adoucir le sort de ses vieux ans.

« Faites trêve à vos pleurs, oubliez votre peine
Et vos tourments, dit-elle, et songez au pays.
Votre main, si longtemps rivée à cette chaîne,
Pourra peut-être un jour écarter les soucis
Du front chauve, appuyant son bâton de vieillesse
Sur la terre natale, en tardive allégresse... »

« Moi! Revoir ma patrie! O grand Dieu! Non, jamais!
A cette seule idée, augmente ma souffrance...
Ne connais-tu donc pas mes crimes, mes forfaits
Qui me rongent le cœur, m'ôtent toute espérance?
Et, m'agitant l'esprit souillé par mes péchés,
Arrachent le sommeil de mes yeux desséchés?

« Ayant honneurs et biens, un beau nom qu'on envie,
Certes je possédais, tout ce que peut désirer
Un jeune ambitieux, comme but dans la vie.
Enivré de plaisirs, je pouvais aspirer
A tout : distinctions, pouvoir, même à la gloire
D'avoir pu remporter une grande victoire.

« La horde des Tatars fit une invasion
Sur les fertiles champs de la Lithuanie,
Répandant deuil, ruine et désolation,
Dans la contrée en proie à leur mauvais génie;
Ils pillaient les maisons, ils brûlaient les cités,
Et promenaient partout leurs forfaits détestés.

« J'engageai le combat contre les infidèles,
Attaquant les Tatars, retranchés dans leurs camps,
Et, vainqueur, je punis leurs actions cruelles,

Exterminant la horde en masse, sur-le-champ;
Leur sang impur rougit l'onde claire des fleuves,
Et vengea les sanglots des enfants et des veuves.

« Le monarque Alexandre, apprenant, à sa mort,
Mes exploits qui sauvaient la patrie envahie :
« Je meurs content, » dit-il. « Remercions le sort
Qui me permet de voir, à la fin de ma vie,
Mon pays délivré, les agresseurs punis.
Je rends grâce au sauveur du peuple, et le bénis ! »

« L'orgueil démesuré me fit perdre la tête,
Me rendit intraitable et vain de mes succès,
Abrutit en moi l'âme et réveilla la bête...
Je commis même un meurtre et de honteux excès,
Puis, afin d'éviter la vindicte publique,
Je trahis mon pays par une lutte inique.

« Ce souvenir m'accable, et l'incessant remords
Me condamne à l'opprobre, à la honte éternelle !
L'aspect de nos drapeaux me rappelait mes torts,
Et ne désarma point mon bras traître et rebelle;
J'osai faire une guerre infâme à mon pays,
Au service du Tsar, dans les rangs ennemis.

« Le soir d'un chaud combat, en soignant les victimes,
Je vis, dans son horreur, ma lâche trahison ;
Je maudis, à la fois, mon parjure et mes crimes,
Causés par la folie aveuglant ma raison...
J'implorai mon pardon, par un secret message,
De Sigismond premier, notre roi ferme et sage.

« Le Tsar russe, apprenant, par un vil espion,
Mon tardif repentir et ma pensée intime,
Punit cruellement ma résolution,
Me fit crever les yeux et me jeta victime
De mon superbe orgueil, dans ce triste caveau,
Où tu viens partager, avec moi, mon fardeau.

« Depuis dix ans, je mène une vie odieuse,
Dans cet affreux réduit, devenu mon tombeau.
Tu n'as pour tout soleil, qu'une pauvre veilleuse,
Pour dormir qu'un grabat, du pain sec et de l'eau...
Mais le moment approche, où finiront tes peines ;
Je sens déjà le sang se glacer dans mes veines,

« Et quand viendra la mort sur le sol étranger,
Ayant enseveli ma dépouille mortelle,
Tu pourras revenir, sans crainte du danger,

Vers la terre natale, à ton pays fidèle.
Il ne poursuivra pas, dans un ange incarné,
La noire trahison du père infortuné.

« Tu joindras au bonheur de revoir ta patrie
Le plaisir d'habiter notre antique manoir,
De fouler, dans nos champs, l'herbe de la prairie,
Et de rendre aux aïeux un filial devoir,
Priant, sur leurs tombeaux, dans la sainte chapelle,
Que le Seigneur clément dans son sein me rappelle.

« Puissent mon châtiment et mes cruels remords
Servir à tous d'exemple et de leçon terribles ;
Que chacun, en son cœur, médite sur mes torts,
Fruits de l'ambition, de haines inflexibles.
Puisse périr ainsi tout traître, dont l'orgueil
Déchire sa patrie et la couvre de deuil. »

Le vieillard, accablé, pris de grande faiblesse,
Laissa tomber sa tête, à son dernier soupir,
Dans les bras de sa fille, entouré de tendresse,
Rendant son âme à Dieu pleine de repentir.
Ainsi finit Glinski, héros qui vit sa gloire
Par un crime ternie, entachant sa mémoire.

IV

CONSTANTIN PRINCE D'OSTROG

(Mort l'année 1533)

Prince de maison souveraine, il reconnut l'autorité du roi de Pologne qui lui donna le bâton de grand hetman de la Lithuanie et le fit palatin de Vilna. Homme de guerre éminent, il remporta un grand nombre de victoires dont les principales furent à Orsza, où il battit quatre-vingt mille Russes et leur en tua la moitié ; à Wisniowiec, à Sluçk et à Kamieniec sur les Tatars. Très attaché à son culte grec-schismatique, il fut néanmoins un loyal et dévoué serviteur du roi de Pologne et de Lithuanie, Sigismond I, qui l'appréciait beaucoup et lui décerna l'honneur de faire une entrée triomphale, après sa victoire d'Orsza, à Vilna et à Cracovie. Cette famille illustre s'est éteinte au XVIIe siècle.

Révéra Potoçki [1], vers la fin de sa vie,
Ne pouvant dormir et malade au lit,
Pour adoucir ses maux et sa mélancolie,
Un soir, appela son page et lui dit,

Brisé par la douleur, d'une voix affaiblie:
« Fais vibrer ton luth et raconte-moi
Les exploits d'un héros, illustrant sa patrie,
Aimant son pays, mourant pour sa foi! »

La page obéissant chanta cette romance:
« Il fut un guerrier, plein d'audace, au temps
Du vieux roi Sigismond, et de grande vaillance,
Le prince d'Ostrog, chef des vieux croyants [2].

« Jeune encore, combattant le rusé Moscovite,
Au loin emporté par son noir coursier,
Ne pouvant le dompter dans sa fougue insolite,
Il fut pris un jour, comme prisonnier.

---

(1) Palatin de Cracovie et grand hetman de la couronne au XVII siècle.
(2) On appelait ainsi les chrétiens schismatiques du rite grec oriental.

« Enfermé par le Tsar, au cachot, à la chaîne,
Il passait ses jours dans l'obscurité,
Ne pouvant confier à nul mortel sa peine
Souffrant sans se plaindre avec dignité.

« Les Tatars cependant envahissaient, sauvages,
Tout le pays russe, en pillaient les champs,
Et, vainqueurs de la troupe, étendaient leurs ravages
Impunis. Battu par les mécréants,

« Le Tsar vint alors voir le captif dans sa cage
Et lui dit confus : « D'un bras redouté
Ecrasez les brigands dans un sanglant carnage,
Et je vous rendrai votre liberté. »

« Le noble Polonais, nommé chef de l'armée,
Défait les Tatars en plusieurs combats,
Mais, voyant violer la parole affirmée
Par le Tsar ingrat, il fuit ses Etats...

« En chemin il entra dans une pauvre église,
A l'ombre d'un chêne, au tronc colossal,
Et pria le Seigneur de bénir l'entreprise
D'un heureux retour au pays natal.

« Les boïards envoyés par ordre, à sa poursuite,
Dépassant l'église, allèrent plus loin,
Et laissèrent ainsi le champ libre à sa fuite,
Quand après l'office il quitta son coin...

« Il revint sain et sauf dans sa chère patrie.
Le roi, l'ayant fait du coup maréchal [1],
Le chargea, comme chef de la cavalerie,
De chasser le Russe, ennemi brutal,

« De la ville d'*Orsza*, place forte, munie
De gros bastions. En hâte accouru,
Le nouveau grand hetman de la Lithuanie,
Parlant aux soldats, dit d'un ton bourru :

« Voyez-vous mon bâton, du pouvoir les insignes?...
Toujours en avant, suivez-le des yeux,
Au sein de la mêlée, et montrez-vous-en dignes,
Egalant l'ardeur des vaillants aïeux. »

« Les guerriers, enflammés par sa mâle éloquence,
Firent des exploits vraiment merveilleux,

(1) En polonais, grand hetman.

A la suite du chef dont la haute prestance
Les guide aux moments les plus périlleux.

« Les Russes, par milliers, mordirent la poussière,
Sabrés et fauchés par les Polonais;
Leur sang, coulant à flots, rougit au loin la terre ;
Et le Tsar revint, morne, à son palais.

« Le héros, dans Ostrog, jouit de sa victoire,
Auprès de sa femme et de ses enfants,
Couronné de lauriers, rassasié de gloire,
Courbé sous le poids d'actes éclatants;

« Mais il ne peut rester longtemps dans son domaine,
Filant d'heureux jours dorés, au logis;
Les Tatars, ayant mis en feu la verte Ukraine,
Campaient sur le *Boug* (1), pillant le pays.

« Le prince Constantin, délaissant sa retraite,
Réunit chez lui ses braves soldats,
En passe la revue, et se met à leur tête,
Pour voler encore à d'autres combats.

---

(1) Rivière de la Volhynie, tributaire de la Vistule.

« Vengeons-nous, leur dit-il, de toutes les insultes
Que nous fait subir le maudit Tatar;
Il enlève vos fils et vos filles adultes
Et, les flétrissant, les vend au bazar.

« Il brûle les cités et sème la ruine
Et le déshonneur. Spectacle affligeant!
Reprenons bravement les fruits de sa rapine:
Nos enfants volés, et l'or et l'argent. »

« Il fond sur les brigands, avec toute sa troupe,
Extermine et taille, en plein, les Tatars,
Au premier rang, toujours en avant de son groupe,
Malgré leur audace et malgré leurs dards.

« Partout victorieux, dans sa longue carrière,
Il obtint deux fois la gloire et l'honneur
Du vieux roi qui prisait son génie à la guerre,
De rentrer en ville, en triomphateur. »

Le barde fredonnait, inspiré sur sa lyre,
Aux accords plaintifs de son instrument,
Quand, pris par le sommeil, il s'interrompt, soupire,
Penche la tête... et rêve en s'endormant.

VII

JEAN TARNOWSKI

(Né en 1488, m. en 1561)

PLEURÉ PAR UN DE SES GUERRIERS A SES FUNÉRAILLES

Se conformant au principe d'égalité nobiliaire, utopie longtemps caressée en Pologne, les gentilshommes ne portaient pas d'autres titres que ceux de leurs charges et de leurs emplois. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle, qu'on commenca à y ajouter les titres de comtes et de princes dont l'emploi devint bientôt abusif, et s'est propagé de notre temps, mis à la mode par des parvenus enrichis. Les princes en Pologne, jadis souverains, sont d'origine lithuanienne où ruthénienne ; quelques-uns seulement doivent leur création au saint-empire (d'Allemagne), comme aussi plusieurs familles de comtes, entre autres les Tarnowski qui, durant des siècles brillèrent d'un vif éclat dans la république de Pologne. Leur nom fut illustré par le grand hetman Jean Tarnowski, au temps du roi Sigismond I, dans la première moitié du XVIe

siècle. Il fit de longs voyages dans sa jeunesse, visita Jérusalem, la Syrie, l'Egypte, fit la guerre, avec les Portugais, aux Maures d'Afrique, et se présenta aux cours du pape Léon X et de l'empereur Charles-Quint. Ses glorieux faits d'armes et ses sages conseils au Sénat appartiennent à l'histoire. Je citerai seulement la magnifique hospitalité qu'il offrit au roi de Hongrie, chassé de ses Etats par l'empereur Ferdinand et qui, dans son exil, fut pendant deux ans l'hôte et l'ami du hetman à Tarnow, avant de remonter sur le trône de Hongrie. Les curieux détails des funérailles de Jean Tarnowski sont empruntés à un chroniqueur contemporain, *Orzechowski* : « A sa mort, dit-il, le pays entier prit le deuil, et les jeunes filles ne voulurent plus danser, regrettant le défenseur héroïque de leur patrie. »

« Sort à jamais cruel ! Fatale destinée!
Il n'est plus, le chef bien-aimé!...
Le glas funèbre émeut la foule consternée,
Près de son corps inanimé...
Oh ! que ne puis-je au moins le suivre dans la tombe !
Pourquoi dois-je rester vivant, quand il succombe !

« Je fus le compagnon de ses plus jeunes ans,
Partout, en voyage, à la guerre,
De ses jeux, de sa gloire et d'exploits éclatants,
Le suivant sur l'onde et la terre ;

En Egypte, en Syrie, aux lieux saints d'Orient,
Je fus son serviteur docile et patient.

« Une âpre ambition et la soif de la gloire
Guident les vaillants Polonais.
Chasser Russe ou Tatar hors de leur territoire,
Et puis au logis vivre en paix :
Cela ne suffit pas à leur âme inquiète,
Cherchant dans tout le monde et victoire et conquête.

« Tu ne lèveras plus ton bras fort et puissant,
Au service de la patrie ;
Tu ne souriras plus au cœur reconnaissant
Qui t'aime avec idolâtrie...
Dors paisible au tombeau, mon héros glorieux
Qui ne fus onc vaincu, toujours victorieux ! »

Le guerrier méditait ainsi, parmi la foule,
Voyant le cortège de deuil,
— Tristement salué par les flots qu'il refoule, —
De l'église franchir le seuil,
Et mener le défunt à la sombre demeure,
Au milieu d'un public qui soupire et qui pleure.

Un soldat en avant, portait un étendard,
Avec les noms de ses victoires:
Obertyn, *Starodoub*, *Homel* sur le brocart;
Puis venaient des bannières noires
Et le grand char funèbre avec l'illustre mort,
A sa chère patrie arraché par le sort.

Un célèbre orateur fit, du haut de la chaire,
L'éloge de l'homme éminent,
Dont l'avis au sénat, le coup d'œil à la guerre
Etaient d'un génie étonnant;
Qui sut, en même temps, rester aux lois fidèle,
Et dompter au dehors le Valaque rebelle.

Aux cierges allumés, selon l'usage ancien
De la noble chevalerie,
Pour montrer le néant de ce monde au chrétien,
On brisa la lame chérie
Contre le noir cercueil, ainsi que les drapeaux
Du vainqueur, dans la nef, aux gothiques arceaux.

Un hussard à cheval, masqué par sa visière,
Et tenant sa lance en arrêt,

Fondit, au grand galop, sur l'estrade et la bière...
Et tout, par un magique effet:
Cavalier et cercueil, le corps, l'estrade entière
Disparurent soudain, s'effondrant dans la terre.

Ces emblèmes divers, symboles de grandeur,
S'effaçant si vite à la vue,
Offraient bien le tableau de l'humaine splendeur
Qui passe et fuit comme la nue ;
Mais si le corps repose au tombeau, sous les fleurs,
La gloire du héros vit toujours dans les cœurs.

Le pays s'en souvient, citant, comme modèle
Parfait de justice et d'honneur,
Le glorieux hetman, Jean Tarnowski, fidèle
Gardien des lois et grand seigneur,
Sage, honnête et pieux, digne de la patrie,
Qui vénère toujours sa mémoire chérie.

VIII

SIGISMOND AUGUSTE, ROI DE POLOGNE

(Régna de 1548 à 1572)

L'auteur des *Chants historiques* a choisi pour sujet de celui-ci l'époque mémorable, où le roi Sigismond Auguste convoqua à Lublin, l'an 1569, la diète générale de Pologne et de Lithuanie, pour resserrer entre les deux pays les liens qui devaient rendre leur union définitive. Il reçut, à cette occasion, l'hommage du prince Albert de Prusse, vassal de la couronne de Pologne.

Les Etats souverains des deux pays unis
Formèrent à Lublin l'imposante assemblée
De sénateurs prudents, de nonces aguerris,
Réglant à la diète une paix non troublée
Dans le royaume entier, présidés par le roi,
Par Sigismond Auguste, esclave de la loi.

Chodkiewicz, canne en main [1], aux formes athlétiques;
Kmita porte un brillant, en guise de bouton;
L'illustre Radziwill garde les sceaux antiques,
Zborowski, Siéniawski, le glaive et le bâton,
Insignes du pouvoir. Et Sigismond déroule
Ses plans du haut du trône, acclamé par la foule :

« Je vous ai réunis, mes fidèles soutiens,
Auprès de votre roi, le dernier de sa race,
Voulant vous consulter... Les bons Livoniens
Des bords de la Baltique, ont imploré la grâce
De se joindre au royaume, appréciant nos lois,
Jaloux de posséder même ordre et mêmes droits.

« Les guerriers polonais se sont couverts de gloire,
Les Russes sont défaits par Roman Sanguszko,
Radziwill les battit d'une façon notoire.
A ces exploits fameux répond, comme un écho,
De Laski dans le sud, la brillante campagne,
Où non loin d'Oczakow, le succès l'accompagne.

---

(1) Signe distinctif de la présidence.

« Pour devenir encor plus forts et plus puissants,
Les peuples de Pologne et de Lithuanie,
Unis par des liens solides et constants.
Doivent s'aimer et vivre en parfaite harmonie.
Je mourrai trop heureux, si je vois l'union
Des deux peuples former la même nation.

« Resserrons nos liens! » dit la diète entière :
Et, joignant l'aigle blanc de l'antique blason,
Avec le cavalier armé de la bannière
Des Lithuaniens, on forme un écusson
Qui porte pour devise : « Amis dans l'infortune,
Dans le bonheur, ayons part et chance commune! »

Ce fut un jour béni, celui qui vit l'accord
Du peuple et de son roi. Le chancelier amène
Le prince Albert de Prusse, établi dans le nord,
Qui vient prêter hommage et foi de son domaine
A Sigismond son maître, au prince suzerain,
Embrasser ses genoux et lui baiser la main.

Le monarque lui donne une blanche bannière
Et dit : « Je vous confie un bel et grand duché,

La Prusse orientale, et place cette terre
Sous votre ordre direct. Restez, prince, attaché
A votre souverain, en toute circonstance,
Par les liens sacrés de la reconnaissance.

Acceptez, en présent, ce beau collier en or,
Mes vœux et mes souhaits d'heureuse bienvenue
Parmi nous, à la cour; prenez ce glaive encor,
Et sachez mériter la faveur obtenue,
En jurant de rester fidèle à mon pouvoir...
Dieu punit, tôt ou tard, les traîtres au devoir. »

IX

ETIENNE BATORY

(Régna après Sigismond-Auguste, et Henri de Valois)

Ce grand roi de Pologne aurait su concilier les libres institutions du pays avec l'ordre et l'union, si une mort prématurée ne l'avait pas empêché d'accomplir son projet d'établir l'hérédité

du trône, en la faisant confirmer par la nation, grâce à son influence légitime sur le Sénat et sur la Diète remplis d'admiration et de respect pour son génie.

L'illustre Batory, d'immortelle mémoire,
Nous a montré, par ses succès,
La grandeur du pays, son rôle dans l'histoire,
Ses grands exploits et ses progrès...

Lorsqu'à l'élection, il obtint la couronne,
Le Tsar envahissait le nord,
Assiégeait Riga même et Revel, en personne,
Voulant sur mer avoir un port.

A Wenden, attaqué par les Russes en masse,
On livrait déjà les remparts,
Quand une femme, jeune et superbe d'audace,
Retient, suppliant les fuyards:

« Est-ce à moi mes amis, pauvre et chétive femme,
D'exciter à braver le sort?
Vous résignerez-vous à l'esclavage infâme,
Préférant la honte à la mort?...

« Non ! je ne saurai voir votre lâche conduite ;
Je ne courberai pas mon front,
Et j'aime mieux mourir libre au moins, tout de suite,
Que de souffrir un tel affront. »

Elle dit et soudain court à la poudrière,
Avec une mèche à la main ;
Et fait sauter en l'air la garnison entière,
D'un glaive se perçant le sein.

Le nouveau souverain, transporté de colère,
Réunit ses braves guerriers
Qui, comme l'ouragan chasse au loin la poussière,
Dispersent les Russes altiers.

Békiesz amène au roi la légion hongroise,
Zamoyski ses noirs régiments [1] ;
Ils luttent de valeur, d'une façon courtoise,
Dans leurs assauts les plus brillants.

Rien ne put résister au vaillantes cohortes
Du glorieux vainqueur, à qui

(1) Voir la notice sur Zamoyski.

Se rendent, implorant leur grâce, ouvrant leurs portes,
Poloçk, *Revel*, *Wielkolouki*,

La troupe en Livonie, au secours survenue
A temps, a débloqué Riga;
Radziwill envahit la contrée inconnue,
Bien loin au-delà du Volga.

Le Tsar de Moscovie, Jwan, dit le Terrible,
Voit se rendre bourgs et cités
Au grand roi de Pologne, au héros invincible,
Les Russes pris, ou culbutés.

Abandonné des siens, trahi dans sa défaite,
Il implore les Polonais...
Etienne Batory, clément dans la conquête,
Accorde au Tsar vaincu la paix.

Le roi donna ses soins, ayant fini la guerre,
Aux lettres, réforma les lois,
Surveilla leur maintien rigoureux et sévère,
Créant le bien-être à la fois.

Au gracieux appel d'Etienne sur le trône,
On vit les Muses accourir,

Se fixer à Vilna, chasser Mars et Bellone,
Et le Parnasse refleurir.

Le monarque éclairé, sous leur douce influence,
Forma l'esprit de ses sujets,
En adoucit les mœurs, protégea la science
Qui dévoile à tous ses secrets.

Il eût sauvé son peuple et dompté l'anarchie,
Accomplissant sa mission,
Et laissé la Pologne affermie, enrichie
Et puissante par l'union,

Si, par un sort fatal, sa fin prématurée
N'avait trop tôt terni l'éclat
D'un règne glorieux, d'une vie inspirée
Par l'amour constant de l'Etat.

X

JEAN ZAMOYSKI

(Né en 1542 — Mort en 1605)

Grand chancelier et grand hetman du royaume de Pologne, il la servit sous quatre rois, mais fut surtout l'ami et le collaborateur d'Etienne Batory, plus complet et plus universel, que ne le fut Sully, en France, pour Henry IV. Il eut dans sa jeunesse un grand succès à la cour de Henri II, en France, et fut nommé recteur honoraire, à l'Université de Padoue où il avait fait ses études. Au retour de ses voyages, il mit en ordre, sur le désir de Sigismond Auguste, les archives du royaume, à Cracovie. Pendant les trois interrègnes, à la mort de Sigismond; après la fuite de Henri de Valois (Henri III, roi de France), et à la mort de Batory, il s'opposa activement, même les armes à la main, à la candidature de l'archiduc Maximilien au trône de Pologne, redoutant pour son pays le sort de la Bohême médiatisée. Il le fit prisonnier, avec toute l'armée du prétendant, à Byczyna (en 1586), et lui offrit géné-

reusement une splendide hospitalité dans son château de *Krasny-Staw*. — Uni déjà deux fois aux illustres maisons des Ossolinski et des Radziwill, à la mort de sa seconde femme, les nouveaux régiments d'infanterie régulière, qu'il avait formés à ses frais, prirent spontanément le deuil et furent appelés dans la campagne de Russie où il se distinguèrent, particulièrement les fameux régiments noirs de Zamoyski.— Le roi Batory, voulant dignement récompenser les services du grand hetman, lui donna sa nièce Griselda en mariage, en 1583. — Jean Zamoyski est aussi connu dans l'histoire de Pologne par l'inflexible fermeté qu'il mit à châtier la rébellion de la puissante famille des Zborowski, faisant trancher la tête à l'un des frères, Samuel et bannir le second Christophe.

Il est beau de servir au sénat sa patrie,
Comme ministre, ou président;
Soit, brillant cavalier dans l'armée aguerrie,
De montrer son courage ardent;
Mais plus grand est celui qui, vainqueur à la guerre,
Donne encore au conseil son avis salutaire.

Tel fut Jean Zamoyski. Distingué par le roi
De France, à sa cour si polie,
Fait recteur à Padoue, étudiant la loi
Et les lettres en Italie,

De retour, près du trône, aussi grand au Sénat
Par ses sages avis, que vaillant au combat.

Etienne en lui trouva l'ami le plus sincère,
Strict et fidèle à son devoir ;
Un chef intelligent pour conduire la guerre
Et pour occuper le pouvoir.
Avec un tel ministre, et ce monarque sage,
La Pologne eut la force et la gloire en partage.

Le roi réunissait souvent ses compagnons
D'armes, sous sa tente royale,
Pour causer avec eux du sort des bataillons ;
A sa table simple et frugale
Venaient s'asseoir alors : Farensbach, Mieleçki,
Bekiesz, Urowiecki, Weyer et Zolkiewski.

De Zamoyski surtout les vertus, la sagesse
Et la valeur plaisaient au roi ;
Sous son charme, il voulut, que Grizelda, sa nièce
Lui donnât son cœur et sa foi.
« Je vous offre sa main, dit-il, en récompense
De votre grand mérite et de votre vaillance. »

Il présida lui-même à la noce, à la cour,
Donna tournois, festins et fêtes,
Décernant les honneurs du triomphe, en ce jour,
Au héros, après ses conquêtes.
Prisonniers et butin, cortège en apparat,
Villes prises, sur toile, en rehaussaient l'éclat.

Notre illustre hetman quitta sa belle épouse,
Bientôt après son union,
Pour revenir, fidèle à la gloire, jalouse
De sa nouvelle passion,
Lutter pour Sigismond après la mort d'Etienne,
Contre Maximilien, le candidat de Vienne.

Il fond à *Byczyna* sur le prince autrichien,
Défait sa troupe, prend la ville,
Remporte la victoire et fait Maximilien
Prisonnier. Lui donnant asile
Sous sa tente, il lui dit, en généreux vainqueur
Qui sait de la défaite adoucir le malheur:

« Prince, ma nation, fidèle à l'observance
De ses devoirs, ne peut souffrir,

Q'on viole ses droits et sa toute-puissance,
Pour régner contre son désir.
Ne vous alarmez pas. La Pologne, sévère
Pour les envahisseurs, les plaint, tombés à terre.

« Vaincu, fait prisonnier, malgré votre valeur,
Supportez votre sort sans crainte.
Je saurai préserver vos jours du déshonneur,
Votre gloire de toute atteinte.
Ne tramant, dans le cœur, nul perfide dessein,
Nous savons compatir aux larmes du prochain. »

Le chef victorieux, le vaillant capitaine
Emerveillait tout le sénat
Par sa mâle éloquence, habile et souveraine
Qui fascinait par son éclat.
Ses discours respiraient l'amour de la patrie
Et le respect du roi, sans nulle flatterie.

Inébranlable et dur, dans l'application
Des lois qui réglaient la justice,
Il les fit observer, sous sa direction,
Par tous, dans leur libre exercice,

En punissant de mort, pour son crime d'Etat,
Le puissant Zborowski, coupable d'attentat.

Le glorieux héros a laissé par sa vie
Un exemple à suivre éternel ;
Les lauriers qu'il cueillit au nord, en Livonie,
La gloire, venue à son appel,
Pour soumettre et dompter le Walaque rebelle,
Lui donnent dans l'histoire une place immortelle.

Il fonda des cités, il éleva des forts,
Peupla la campagne déserte,
Laissant à la science, à l'étude, aux efforts
La porte toujours grande ouverte.
Les muses, à l'envi, lui payant leur tribut,
Chantèrent son éloge en beaux verts sur le luth.

XI

STANISLAS ZOLKIEWSKI

(Né en 1547, mort en 1620)

L'élève favori de Jean Zamoyski, l'illustre conquérant de Moscou, dont les notables vinrent offrir la couronne des Tsars au prince royal, Ladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, fit, à la fin d'une longue et brillante carrière militaire, une malheureuse expédition en Valachie, où, surpris par les Turcs dix fois plus nombreux, il dut se retirer et trouva une mort glorieuse, pendant sa retraite dans la vallée de la *Ceçora* (1).

Sur un beau cheval blanc, le vaillant Sieniawski (2)
Parcourait, soucieux et pensif, la prairie,
Non loin du Dniestr rapide, où jadis Zolkiewski,
Entouré par les Turcs, luttant, perdit la vie.

---

(1) Mince filet d'eau qui se jette dans le Dniestr.
(2) Grand hetman de Pologne à la fin du XVIIe siècle.

La nature attrayante, au souffle du printemps,
Etalait ses splendeurs à la douce lumière
De l'astre de la nuit, dont les rayons brillants
Faisaient reluire au loin et casque et cimeterre.

Le guerrier méditait, en rêvant aux yeux bleus
Du bel ange qui fit naguère sa conquête;
Son coursier, à pas lents, foulait le sol pierreux
Et, pareil à son maître, allait, baissant la tête.

Celui-ci vit soudain, à la pâle clarté,
Un objet resplendir au sein de la verdure:
Le heaume tout rouillé qu'avait un jour porté
Le héros malheureux, débris de son armure.

Il le prit, en ses mains. Au triste souvenir
Du passé, contemplant l'affreux sort des batailles,
Son âme fut émue et, lançant un soupir,
Il murmura ces mots, assis dans les broussailles:

« Anciens champs de carnage, et vous sombres bosquets
Dont la brise nocturne agite les sommets,
Sur les ailes du vent, portez à ma patrie
Mes pleurs sur le héros qui lui donna sa vie.

« Il fut, tout jeune encor, distingué par le roi,
Pour sa grande valeur, pour son insigne adresse;
A la guerre, il sema la terreur et l'effroi
Dans les rangs ennemis, surpris de sa hardiesse.

« Grand hetman de Pologne, il soumet à l'Etat
De vastes régions. Après un chaud combat,
Il pénètre en vainqueur dans Moscou, cité sainte
Qui l'accueille, à genoux, lui livrant son enceinte.

« Guidé par la victoire, il fait les Tsars captifs,
Les ramène au pays, tremblants, chargés de chaînes,
Aux Etats réunis les présente, craintifs,
Modeste en ses succès, plein d'égards pour leurs peines.

« Tout loyal polonais a gravé dans son cœur
L'éternel souvenir du beau jour mémorable,
Où le grand Zolkiewski vint, en triomphateur,
Suivi des Tsars, siéger au conseil vénérable.

« Sigismond, sur le trône, attendait glorieux,
Entouré du Sénat et des grands dignitaires;
Le vieux chef entre alors, d'un pas majestueux
Et présente les Tsars confus de leurs misères:

« Grand roi, prince royal, nobles représentants
D'une nation libre, équitable et puissante!...
Voici mes prisonniers ! Soyez pour eux cléments,
Sachant que la victoire est souvent inconstante.

« Oh ! puissiez-vous toujours être victorieux!...
Puissent les Tsars bénir vos cœurs bons, généreux!
Et que leurs descendants, par haine et par rancune,
Ne se vengent jamais de leur grave infortune! !

« Les boïards de Moscou m'ont chargé d'implorer
Le prince Ladislas, de régner sur leur terre.
Exaucez leurs vœux, prince ! Allez les rassurer,
Pensez à la Pologne, accueillant leur prière. »

« Le grand hetman, parlant ainsi, prévoyait-il
Que ses exploits seraient suivis d'une défaite?
Qu'il mourrait en héros, affrontant le péril,
Assailli par les Turcs dans sa dure retraite?

« On déposa son corps dans un sombre caveau
De sa terre natale ; une femme chérie
Fit graver simplement ce vers, sur son tombeau:
« Il servit son pays. — Mourut pour sa patrie. »

« O casque vénéré qui recouvrit son front !
Vieilli dans les labeurs d'un glorieux service,
Orné d'une profonde et noble cicatrice !
O, heaume détaché du pauvre moribond !

« Je n'en couvrirai pas, je jure, mon visage,
Avant de le laver dans le sang ennemi,
Avant d'avoir vengé, d'un bras bien affermi,
La mort du grand héros par un affreux carnage. »

Sieniawski recherchait ainsi dans les combats,
Le premier à l'assaut, la gloire ou le trépas;
Et, couvert de lauriers, coiffé de son grand heaume,
Il revint chez sa belle et sous son toit de chaume.

Il fut bien accueilli par les yeux beaux et bleus
Qui daignèreut sourire aux exploits fabuleux,
Unissant le doux myrte aux lauriers qu'on envie,
Et firent, en l'aimant, le bonheur de sa vie.

XII

CHARLES CHODKIEWICZ

(Mort en 1671)

Comme tous les hommes marquants de Pologne, il compléta son éducation reçue à l'Université de Vilna, par des voyages en pays étrangers. Il participa, en amateur, aux campagnes faites en Hollande par le duc d'Albe, le prince Alexandre Farnèse et le prince Maurice de Nassau. Revenu en Pologne, il prit part à toutes les guerres de l'époque et parvint à la dignité suprême de grand hetman de la Lithuanie. Sa victoire sur les Suédois à Kircholm est un fait d'armes extraordinaire, car à la tête d'un détachement de quatre mille hommes seulement, il défit le prince Charles de Sudermanie qui commandait dix-sept mille soldats d'une troupe aguerrie et renommée par sa bravoure. Ses campagnes en Moscovie furent également brillantes, mais leur succès fut compromis par la désunion et la rivalité malheureuse entre les chefs polonais et surtout par l'inertie du roi Sigismond III. Après la défaite et la mort de Zolkiewski, il fut

envoyé dans le midi à la défense du territoire polonais contre l'invasion des Turcs qui sous les ordres du sultan *Osman*, au nombre de plus de deux cent mille hommes, arrivaient sur le Dniestr. Il les rencontra sous les murs de Chocim. La campagne fut glorieuse mais pénible, car les Turcs, bien que battus, renouvelèrent pendant quinze jours leurs attaques avec des troupes toujours fraîches. Chodkiewicz, déjà vieux, y perdit le reste de ses forces et mourut victorieux au camp, laissant le commandement suprême au prince Stanislas Lubomirski. Le sultan Osman, découragé, voyant l'impossibilité de vaincre les Polonais et admirant leur courage, conclut avec eux une paix honorable.

Quand le grand Batory s'en allait à la guerre
Contre les Russes odieux,
Le peuple de Vilna vint, fidèle et sincère,
Saluer le roi glorieux.

Etienne, apercevant un jeune et brillant page,
Dit : « Quel est ce beau chevalier,
Dont le visage annonce et talent et courage?
Il promet d'être un grand guerrier ! »

C'était bien Chodkiewicz, connu, dans sa jeunesse,
Par ses succès dans les tournois,
Par son air martial, sa force et son adresse,
Qui le distinguaient à la fois.

Zamoyski lui disait à ses premières armes :
« Modérez vos instincts bouillants,
Gardez-vous pour plus tard. Aux prochaines alarmes,
Vous serez l'un des plus vaillants. »

Du hetman il prouva la sage prévoyance,
Devint un général fameux,
Battit les Suédois, en mainte circonstance,
Et fut toujours victorieux.

Aux ennemis il prend les champs de Livonie,
Défait à Kircholm le renfort
Amené par leur chef, duc de Sudermanie ;
De Riga débloque le port.

Puis s'embarque et, rasant la mer près de la côte,
Il aborde sur ses bateaux,
Dans son élan, les gros bâtiments de la flotte,
Prend, brûle, et coule les vaisseaux.

Sur le champ de bataille, il partage sur place
Le riche butin des combats :
Armures et chevaux, glaives, casques en masse,
Entre ses courageux soldats.

Il rend justice aux uns, louant leur fière mine
Au feu, leur calme et leur sang-froid;
Et punit sans pitié la moindre indiscipline,
Inexorable à son endroit.

Il défit Russes, Turcs, Suédois et Valaques,
Toujours terrible aux ennemis,
Adoré de sa troupe, aidé par les Cosaques,
Dont il sut faire des amis.

La belle Anna d'Ostrog, riche et noble héritière,
Accorda son cœur et sa main
Au vieillard, couronnant sa brillante carrière
Par son doux charme souverain.

Rayonnante d'attraits, de candeur et de grâce,
Elle avoua sa passion;
L'évêque, mariant la grâce avec l'audace,
Bénit leur intime union.

L'ardent et pur flambeau de l'heureux hyménée
Répandait sur eux son éclat,
Quand l'époux dut quitter sa couche fortunée,
Pour aller encore au combat

De l'invasion Turque arrive la nouvelle,
De sa marche et de ses progrès.
Il délaisse aussitôt et son toit et sa belle,
Pour venger leurs cruels excès.

Turcs et Tatars, unis, s'avancent, innombrables,
Conduits par le superbe Osman.
Ils étendent au Dniestr leurs succès exécrables,
Sous les ordres du fier sultan.

Le grand hetman accourt et se met à la tête
Des bataillons découragés;
Ils bat les Ottomans, les contient, les arrête,
En châtiant les enragés.

L'arrogant *Karakaz*, un chef des infidèles,
Brave et hardi, trouve la mort,
Sous les murs de Chocim, à ses assauts rebelles
Et résistant à tout effort.

Le sultan, accablé par sa perte cruelle,
Se décide à faire la paix;
Chodkiewicz, brisé, faible et toujours plein de zèle,
Réunit les chefs polonais.

Il les reçoit, malade, étendu sous sa tente,
Et les engage à l'union;
Ceux-ci pleurent émus, dans une morne attente,
Ecoutant sa décision.

« Je me fie, en mourant, dit-il, à votre audace,
Pour vaincre l'ennemi nombreux.
Je laisse, comme chef, le plus digne à ma place,
Lubomirski, vaillant et preux. »

Et, lui serrant la main, il remet à sa garde
Le bâton de commandement.
« Adieux , mes chers amis ! » il sourit, les regarde
Encore... et meurt paisiblement.

La douleur se répand sur toutes les figures;
On couvre les drapeaux de deuil,
En jurant de braver la mort et les blessures,
Par hommage au sombre cercueil.

Osman, rendant justice à l'illustre mémoire
Du grand guerrier si redouté,
Près du corps du défunt, glorieux dans l'histoire,
Signa les bases d'un traité.

ETIENNE CZARNIEÇKI

(Mort en 1665)

Etienne Czarnieçki et le roi Jean Sobieski furent les derniers héros de l'ancienne république polonaise, de même que le prince Joseph Poniatowski et Thadée Kosciuszko furent les premiers glorieux pionniers de la Pologne régénérée. Czarnieçki la préserva par ses exploits héroïques de l'anarchie et du démembrement dont elle était alors déjà menacée, et en recula la chute de plus d'un siècle. Sobieski, par son éclatante victoire sur les Turcs, à Vienne, couvrit son pays de gloire dont le vif éclat rejaillit sur toute l'Europe. Czarnieçki, en effet, refoula l'invasion des Suédois qui, conduits par le roi Charles Gustave, s'étaient emparés de la moitié du royaume, battit à l'est le Tsar de Moscou, Alexis, au sud les Cosaques révoltés par Chmielnicki et Rakoczy prince de Transylvanie. Après avoir ainsi sauvé son pays de cette formidable coali ion, il contribua par ses succès à obtenir la paix honorable d'Oliva en 1661. En 1658 il fut envoyé au secours du Danemark, fidèle allié de la Pologne contre l'invasion des Suédois, avec six mille Polonais. Il traversa dans

cette glorieuse campagne le bras de mer qui sépare le Jutland des îles danoises, ses hommes en bateau, et leurs chevaux à la nage, à l'étonnement et à l'admiration de ses alliés et de l'ennemi qui fut battu et chassé du pays. A la fin de sa brillante carrière, allant réprimer une nouvelle insurrection cosaque, il tomba subitement malade dans un village d'Ukraine et se fit porter dans une pauvre chaumière, où il mourut sur un lit de paille. Il avait reçu, quelques heures avant sa mort, de la part du roi, le bâton de commandement de hetman en second (hetman polny) car, étrange anomalie du temps, il avait accompli toutes ces grandes actions, n'étant que palatin de Kiew, sans avoir le suprême dignité militaire de son pays.

L'illustre Czarnieçki, de famille honorable,
Plus riche en vertus, qu'en pouvoir,
S'exerçait, même enfant, au métier redoutable
De la guerre, rempli d'espoir
D'arriver avec l'âge aux honneurs, à la gloire,
Et d'acquérir un nom célèbre dans l'histoire.

Au sortir de l'école, il entra dans les rangs
Des défenseurs de la patrie,
Et servit son pays, glaive en main, et longtemps,
Dans la brave cavalerie,

Sous des chefs renommés, connu par sa valeur
Qui le fit appeler : « le chevalier sans peur. »

Un jour, prenant congé de sa belle promise,
Pour dompter la rébellion
Des Cosaques d'Ukraine, il lui dit : « Chère Lise,
Accordez-moi votre union,
Même si je reviens, portant la cicatrice
Au front, des coups reçus pour le bien du service. »

A l'assaut d'une ville, à la tête des siens,
Grimpant au haut de la muraille,
Couvert de sang, atteint par plusieurs biscaïens,
Il tombe en criant : « La bataille
« Est gagnée ! En avant ! Faites sauter le mur ! »
Mais on dut reculer, pour le mettre en lieu sûr.

Dans ces temps belliqueux, pas de combat sans l'aide
Du chef habile, audacieux
Qui sauva la Pologne et du roi de Suède,
Et des Russes victorieux,
Réprimant la révolte et reprenant l'Ukraine
Aux Cosaques félons qui ravageaient la plaine.

Sa pauvre femme en transe, admirant le héros,
Craignait sa mort, ou des blessures,
Tandis qu'à Cracovie, il résiste aux assauts
Des Suédois dont les armures,
En acier bien trempé, ne les préservent pas
Des sabres polonais qui sèment le trépas.

Quand il capitula, réduit par la famine
Gustave [1] désira le voir,
Et loua sa valeur dans le fort en ruine...
Lui s'éloigne le même soir,
En secret, sur le *San* [2], qu'il traverse à la nage,
Et bat les Suédois, campés sur le rivage.

Plus ils sont en grand nombre, et plus il sent d'ardeur ;
L'important est de les surprendre,
Avec ses cavaliers le suivant de tout cœur,
Sachant et battre et se défendre...
A leur tête, il attaque et bat les ennemis,
Passe en Poméranie et pille le pays.

---

(1) Charles-Gustave, roi de Suède, maître d'une grande partie de la Pologne.

(2) Rivière du pays.

Quand il fut envoyé dans la terre lointaine
Du Schleswik, pour la protéger
Contre les Suédois, sa fille dit en peine :
« Pour prendre ma part du danger,
Que ne suis-je un soldat? » — « Reste au logis et prie
D'avoir des fils nombreux pour servir la patrie, »

Reprit le père alors [1]. Guidant ses escadrons,
En Danemark, à la victoire,
Il traverse, en bateau, des bras de mer profonds,
Hardiesse, difficile à croire,
Qui lui valut, au loin, un glorieux renom,
Ajoutant un prestige éclatant à son nom.

Revenant, à la hâte, en Pologne envahie
Par tous ses voisins à la fois,
Au nord, à l'est, au sud, entamée et trahie,
Il écrase de tout son poids
Cosaques, Transylvains, Tatars et Moscovites,
En actions d'éclat que l'histoire a redites.

(1) Historique.

Après avoir ainsi délivré le pays,
Il revint fier à Varsovie
Présenter au Sénat, à nos Pères Conscrits
Cent drapeaux pris en Moscovie,
Un riche et grand butin, d'illustres prisonniers
Et ses vaillants soldats, couronnés de lauriers.

Ses braves régiments, en leurs vieilles tuniques,
Dont le drap tombait en lambeaux,
Aux fronts cicatrisés, aux regards énergiques,
N'ayant que la peau sur les os,
Acclamés par la foule, entrèrent dans la ville,
Où l'on voulut fêter leur conduite virile.

Appelé de nouveau par l'insurrection
Des Zaporogues, en Ukraine,
Il se rend sur le Dniepr, pour sa répression.
Déjà vieux, le grand capitaine
Tombe malade en route, et se couche, brisé,
Sur un pauvre grabat, par la fièvre épuisé.

Un messager apporte au guerrier, sur sa couche,
Le bâton de commandement,

Envoyé par le roi. Le chef vaillant le touche,
Et dit ensuite tristement:
« J'ai consacré mes jours à servir ma patrie;
Les honneurs viennent tard, pour couronner ma vie. »

Sentant sa fin prochaine, il voulut voir encor
Son compagnon, brave à la guerre,
Au poil blanc, qui piaffait de joie au son du cor,
Et fit entrer, dans la chaumière,
Le fidèle animal, couvert de son harnais,
Qui vint lécher la main du héros polonais.

Celui-ci dit alors : « Soignez la noble bête!
Je la laisse à mon petit-fils.
« Puisse-t-il, la montant, être fier, brave, honnête
Et digne de moi !... Mes amis,
Ayant cheval et sabre, on trouvera le reste,
Si l'on aime sa terre et le Père céleste. »

XIV

LE ROI JEAN III SOBIESKI

(Régna de 1674 à 1696)

Il est célèbre dans l'histoire par sa glorieuse victoire sur les Turcs, près de Vienne, en 1683. Comme roi, il eut la faiblesse d'être sous la domination de sa femme, Marie-Casimire d'Arquien, Française de naissance, renommée par ses charmes, mais avide, intrigante et vénale. Par rancune contre Louis XIV, qui n'avait pas voulu accorder le titre de duc à son père, elle protégea l'alliance avec la cour d'Autriche, qui fut nuisible à la Pologne. Elle toléra aussi dans l'administration intérieure, pour de l'argent, de grands abus et malversations qui enlevèrent tout prestige à la royauté aux yeux de la noblesse du pays.

Les longs règnes des deux Auguste, princes électeurs de Saxe, au XVIIIe siècle, rois adonnés aux excès de la vie sensuelle, achevèrent de gâter et de corrompre les classes élevées de la nation et causèrent la chute morale du pays, où l'on vit

sous le règne de notre dernier roi, Stanislas Poniatowski, de grands dignitaires de l'Etat, portant des noms illustres, fraterniser avec nos ennemis et travailler avec eux à l'asservissement et au démembrement de leur patrie.

Le vainqueur triomphant de l'orgueilleux Osman,
Qui fit trembler de peur le sultan sur son trône,
Battant ses légions d'un vigoureux élan,
Avait droit de porter, sur son front, la couronne.

Les Turcs, victorieux, ravageaient le pays,
Mettaient les gens à mort, et les cités en flammes,
Quand Sobieski défit, à Chocim, les Spahis
Et reprit leur butin : des enfants et des femmes.

Il avait, au combat, son glaive teint de sang,
Quand on vint annoncer au chef la mort royale,
L'invitant à se mettre, à la diète, au rang
Des candidats royaux à l'urne électorale.

Des princes étrangers réclamaient cet honneur,
Faisant valoir talents, mérites ou naissance,
Mais ne pouvaient lutter avec Jean, le sauveur
De son peuple, inspirant amour et confiance.

De chef devenu roi, tenant le sceptre en main,
Il sut moins bien remplir la tâche difficile
De conduire avec art, sans trop presser le frein,
Une nation libre et souvent indocile.

Mais il fut sur le trône un héros glorieux...
Sous Mustafa, les Turcs entouraient déjà Vienne,
L'empereur Léopold, craintif et soucieux,
Evitait le péril, s'enfuyant de la scène.

Son ministre (1) à genoux implore le roi Jean :
« Sauvez de la ruine et Vienne et tout l'empire ! »
« Sauvez, dit le légat (2), en chassant l'Ottoman,
Tout le monde chrétien !... Dieu vous protège, sire ! »

Le roi ne consultant que son cœur généreux,
Réunit son armée et lui-même, en personne,
La mène aux murs de Vienne, où l'ennemi nombreux,
Campé sur les hauteurs, menace, gronde et tonne.

Les braves Polonais s'élancent à l'assaut,
Aussi prompts que l'éclair qui sillonne la nue ;

(1) *Wilczek*, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne.
(2) Le nonce du pape, prince Pallavicini.

Leur choc irrésistible abat les Turcs bientôt,
Saisis d'une terreur, jusqu'alors inconnue.

Les hussards cuirassés enfoncent en effet
Les musulmans vaincus, les foulent sur la terre,
Et prennent l'étendard sacré de Mahomet.
La ville ouvre au héros ses murs, et le vénère.

Le roi Jean, escorté de ses vaillants guerriers,
Entre à Vienne, en triomphe, acclamé par la foule,
Curieuse de voir les hardis cavaliers
Dont le brillant cortège à ses yeux se déroule.

L'empereur plein d'orgueil, entouré de sa cour,
Vient pourtant saluer le sauveur de l'empire,
Préservé de sa perte, en ce glorieux jour;
Sobieski le reçoit, avec un fin sourire ;

Et, voyant Léopold se taire, embarrassé
De traiter en égal le vainqueur à la guerre,
Il lui dit d'un air fier, justement offensé :
« C'est un petit service... Acceptez-le d'un frère. » (1)

---

(1) Mot blessant pour l'empereur qui se croyait bien au-dessus de Jean Sobieski, roi électif.

Envieux des lauriers du loyal allié,
L'empereur le paya de son ingratitude.
Sobieski fut par lui souvent mortifié,
Eprouvant des revers, grâce à son attitude.

Dégoûté de la gloire et morose, il créa
Un somptueux asile aux bords de la Vistule.
En songeant au passé, dans sa *Villa nova* (1),
Il maudit sa faiblesse et sa foi trop crédule.

Il aimait à marcher, sous les grands peupliers,
Abritant ses loisirs sous leur épais feuillage,
Et confiait sa peine, en propos familiers,
A de chers compagnons, amis de son jeune âge.

Il y mourut, pareil à l'astre, déclinant
Vers la nuit, qui revêt de pourpre et d'or la terre;
D'un dernier, pur éclat son génie éminent
Eclaira la Pologne, avant sa chute amère.

---

(1) Wilanow, résidence d'été des Potoçki, près de Varsovie.

XV

FUNÉRAILLES DU PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI

(Né en 1761, mort 1813)

Qui ne connaît la fin sublime du prince Joseph Poniatowski, général en chef de l'armée polonaise du grand-duché de Varsovie, et maréchal de France, noyé dans les flots de l'Elster qu'il traversait, déjà blessé, à la nage, commandant l'arrière-garde de l'armée française après la bataille de Leipzig. Sa mort héroïque fut chantée par Béranger et peinte par Vernet. Neveu du dernier roi de Pologne, Stanislas Auguste, il s'illustra surtout par sa campagne, l'année 1809, contre l'archiduc Ferdinand d'Autriche, en Galicie, dont il annexa une partie au grand-duché de Varsovie, et par sa valeur et son sang-froid lors de la retraite de Russie, en 1812.

De notre légion, par la mort amoindrie,
Qu'elle affronta, toujours bravement, jusqu'au bout,
Des guerriers survivants, revient dans la patrie,
Une poignée, en tout.

Le peuple, apercevant nos bannières, tressaille
Aux couleurs, *rouge* et *blanche* (1), et les salue, aux cris :
« Vivent les Polonais, vaillants à la bataille,
De retour au pays ! »

Mais courte fut la joie et lugubre la fête !...
Pas de chef à la troupe. Il n'est plus ! O douleur !
Le maréchal est mort, assurant la retraite,
En brave, au champ d'honneur...

Nous ne le verrons plus dissiper nos alarmes,
Triompher à la guerre, exercer le pouvoir...
Les drapeaux sont en deuil, les tambours et les armes
Couverts de crêpe noir.

Tout le monde est en pleurs. Destins cruels, funestes !
Vous nous avez ravi le héros, notre orgueil,

(1) Couleurs nationales de Pologne.

Notre sauveur suprême. On ramène ses restes,
Placés dans un cercueil.

La foule, agenouillée, implore en sa misère,
Que le mort la protège, au-delà du trépas.
Les amis du défunt, dans leur douleur amère,
Le portent sur leurs bras.

Le public recueilli, suivant la bière, assiste
A la cérémonie, en larmes ; l'écuyer
Conduit le cheval noir de combat qui suit, triste,
Veuf de son cavalier.

Trompettes et tambours, en plaintive harmonie,
Rendent un juste hommage et les derniers honneurs
Au chef victorieux, au soldat de génie
Qui vivra dans nos cœurs.

L'église, tout en noir, à la nef grandiose,
Reluit aux mille feux des funèbres flambeaux.
Sur l'estrade, en pleurant, le cortège dépose
Les restes du héros.

Aux chants religieux qui font vibrer la voûte,
A l'appel de la cloche, aux accents des clairons,
Aux sanglots de la foule, en désespoir, s'ajoute
La salve des canons.

L'illustre maréchal, fidèle à sa patrie,
La servit plein d'amour, partageant son malheur,
Et lui sacrifia loyalement sa vie,
Gardant intact l'honneur.

Etouffons nos regrets, honorons sa mémoire,
Ses merveilleux exploits, son renom éternel...
Au nombre des élus, resplendissant de gloire,
Il nous protège au ciel.

Tes chers concitoyens t'élèveront, en gage
De leur reconnaissance aux célèbres guerriers,
Un monument en marbre, orné de ton visage,
Couronné de lauriers.

Ils y retraceront, sous une forme épique,
Ta valeur, tes hauts faits ; surtout tes derniers mots,
Pleins de patriotisme, au moment héroïque
De ta mort dans les flots :

« Je veux rendre à Dieu, seul, l'honneur de la patrie! »
Dors en paix, chef illustre et soutien de l'Etat,
Chevalier sans reproche et sans peur, dont la vie
Brilla d'un vif éclat.

Nos fils et nos neveux, revêtant leur armure,
Pour sauver le pays, viendront te contempler...
Admirant tes vertus, ton âme calme et pure,
Ils voudront t'égaler.

APPENDICE

MARATHON

POEME D'UJEJSKI

A LA MÉMOIRE

DE LOUIS NARBUTT

LE DERNIER HÉROS DE LA LITHUANIE

(Mort au champ d'honneur à Dubicze, au mois de mai 1863)

Ayant sacrifié votre sang, votre vie,
Pour délivrer du joug la patrie asservie,
Vous jouirez au ciel, en recueillant les fruits
Que vos nombreux exploits sur terre auront produits.

Charles DE NOIRE-ISLE.

A la demande de quelques amis, je leur offre ici la traduction d'un petit poëme, très apprécié, de Kornel Ujejski, une des étoiles poétiques du CYCLE GALICIEN.

(Voir le cinquième volume de mes traductions)

PROLOGUE

Vous voudriez un doux chant dont les accents suaves
Pussent vous émouvoir de leurs sons gracieux;
Ceux de ma lyre, amis, sont déchirants et graves,
Et rappellent le bruit de liens odieux.

En ivresse, en gaîté, pour couronner vos fêtes,
Vous voulez que je chante un amoureux refrain;
Et mon désir serait d'échauffer cœurs et têtes,
Par mon touchant récit, pour un noble dessein.

Jeune encor, j'ai perdu déjà l'humeur sereine
De mes illusions... Je commence à douter
De votre vigueur apte à briser notre chaîne;
Je sens mon œil humide et le front s'attrister.

N'ayant su par mes chants, mes cris et ma prière,
Exciter votre zèle à redoubler d'efforts,
Je tente de le faire, en fouillant l'ossuaire
Des illustres héros, dans la cité des morts.

J'évoquerai l'esprit des géants de la Grèce,
Leur génie éclatant, leurs exploits surhumains;
Comparant avec eux, votre indigne mollesse,
Vous rougirez alors, de n'être que des nains.

Jugez et condamnés par votre conscience,
Et mis au pilori par les vaillants guerriers,
Vous vous relèverez de votre déchéance,
En baignant dans le sang glaives et boucliers.

Amère est ma parole au sein de la souffrance.
Puisse-t-elle porter un remède à nos maux!
Comme du gland chétif et de l'âpre semence
Sort le grand chêne altier, aux verts, puissants rameaux.

PREMIER TABLEAU

Oui, Sardes est en feu. Les riches habitants,
Surpris dans le sommeil, se lèvent haletants ;
Ils sont à leur réveil, entourés par la flamme,
Saisis par la fumée, et, frappés, rendent l'âme,
Sous le glaive acéré du cruel agresseur
Qui le plonge sanglant, sans pitié, droit au cœur.

Oui, Sardes est en feu! La rumeur se propage,
Portant partout l'effroi de meurtre et de carnage.
On voit courir au loin un soldat, envoyé
Pour transmettre à Darius la fatale nouvelle.
L'affreux tableau poursuit le pauvre homme effrayé
Qui va, sans regarder, à son ordre fidèle,
Aussi prompt que le vent qui l'étreint embrasé,
Et dominant sa peur, par la course épuisé.
Il a vu l'incendie envahir sa chaumière,
Ses frères égorgés, sous les yeux de sa mère

Affolée, et hurlant de douleur, à l'aspect
De leurs corps mutilés, d'où coule un sang infect...
Esclave, il doit porter à la première étape,
Impassible au malheur, le rapport du satrape,
Pour retrouver ensuite, au retour au logis,
Tous les siens massacrés, sa cabane en débris.
Il traverse, en courant, la déserte campagne,
Rochers couverts de ronce, et vallon et montagne,
Et, parvenant à l'aube, à l'abri du danger,
Au poste, où l'attendait un nouveau messager,
« Sardes brûle! dit-il : A Suse! vite à Suse ! »
Puis revient maudissant le destin qu'il accuse;
Tandis que l'autre fuit, sur les ailes du vent,
Et disparaît bientôt, sous le soleil levant,
Comme au désert l'autruche, ou le sombre fantôme
Qui fond, au jour naissant sur le céleste dôme.

DEUXIÈME TABLEAU

Suse est la capitale, au printemps du grand roi;
Elle est de fleurs parée, en coquette sultane,
Pour retenir son maître et garder son emploi,
Prolongeant le royal séjour loin d'Ecbatane,
Résidence d'été. Babylone, en hiver,
Etale, dans ses murs, au monarque de Perse
Ses splendides attraits d'une beauté perverse,
Aux goûts voluptueux qui stimulent la chair;
Persépolis enfin contient les catacombes,
Où l'on ensevelit les rois morts, dans leurs tombes.

Darius réside à Suse, au milieu des plaisirs;
Cent jeunes beaux garçons, cent fraîches odalisques
L'entourent de leurs soins, soumis à ses désirs;
Près du palais jardins, fontaines, obélisques
Forment un paradis sous le ciel d'Orient,
Où la beauté, sans voile, attire en souriant.
L'eau du Cboasp, le vin des rives d'Eolie,

Le sel blanc africain, les blés de Thessalie
Viennent alimenter la table du grand roi,
Dont l'ordre et le caprice à tout sujet font loi :
Et de l'empire entier chaque ville, ou province
Tient ses meilleurs produits au service du prince.

Darius livrait ses sens aux douces voluptés,
Enlaçant de ses bras d'attrayantes beautés,
Quand survient un courrier, s'incline jusqu'à terre,
Et dit avec respect : « Sardes, cité prospère,
« Brûle depuis trois jours. Les vils Ioniens
Sont en rébellion, et les Athéniens,
Venus à leur secours, ont mis en feu la ville. »
Un second messager accourt, tout essoufflé,
Disant : « Sardes n'est plus ! Temples, bains, lieux d'asile,
« Acropole, maisons et bazar ont brûlé,
Tombent réduits en cendre, et les Grecs, dans leur rage,
Ont ordonné partout le meurtre et le pillage,
Osant même insulter la sainte majesté
De votre nom sacré, dans leur impiété. »

Le roi, dans sa fureur, bande son arc et lance
Un dard au ciel, des dieux implorant l'assistance,

Pour écraser les Grecs d'un grand coup d'assommoir,
Et venger dans le sang l'outrage à son pouvoir.
Craignant par ses amours d'amollir son courage,
Au sein des voluptés, il ordonne à son page
De crier tous les jours, dans les festins : « Seigneur !
« Vous devez châtier l'insolent offenseur ! »

Il fait prendre l'avis des mages de l'empire :
« Sont-ils nombreux, puissants, ces Grecs qu'il doit détruire? »
Les mages, consultés, répondent au grand roi :
« La Grèce entière forme un petit territoire
Dont les divers Etats suivent, chacun sa loi,
Très facile à soumettre au joug, dans votre gloire,
Sire! un lambeau de terre, à peine suffisant,
Pour être recouvert par le pied d'un géant ;
Et rien que les débris des murs de Babylone,
Suffiraient pour remplir Thèbe et Lacédémone,
Avec tout le pays des fiers athéniens
Qui viennent de brûler Sardes aux Lydiens. »
Les mages ont raison ; c'est la vérité, sire !
Les villes de la Grèce ont un sol morcelé;
Mais l'amour de la gloire et des dieux les inspire.
Libre dans l'union, son peuple est appelé

Au glorieux destin de la race humaine
Qui produit des héros et sait briser sa chaîne.
Leur pays, en effet, pas plus grand qu'un écu,
Suffira, comme tombe, à l'ennemi vaincu.

TROISIÈME TABLEAU

Grande est l'émotion sur la place d'Athènes,
Où les hérauts persans et leurs menaces vaines
Troublent l'esprit au peuple arrogant et léger
Qui ne comprenait rien à l'idiome étranger.
Le seul Grec qui savait des Perses le langage,
Expose leur demande au grand aréopage :
« Roi de Perse, Darius, maître du monde entier,
Dompteur des nations et leur grand Justicier,
Envoie au peuple grec ses hérauts pour lui dire
D'accepter, humblement, les lois de son empire,
Et d'offrir onde et terre au puissant souverain,
A genoux, de peur d'être écrasé de sa main. »

Le peuple, exaspéré, hurle et frémit de rage,
Ecoutant la teneur de l'insolent message ;
Il se jette, irrité, sur les ambassadeurs,
Arrache leurs habits aux effrontés parleurs,
Les traîne, avec fureur, pour châtier leur crime,
Hors des murs, au sommet qui surplombe un abîme,
Les précipite en bas, dans le gouffre profond,
Et regarde, en courroux, leurs corps rouler au fond ;
Il assiste, inflexible, à la lente agonie
Des pauvres malheureux, tout sanglants et meurtris
Aux arêtes de pierre, et, mêlant l'ironie
A leur cruel supplice, il dit, avec mépris :
« Vous voulez asservir notre onde et notre terre.
Buvez-en, mangez-la, dans votre cimetière. »
On entendit d'abord les sourds gémissements
Des victimes en proie à d'horribles tourments,
Des cris de désespoir, puis un faible murmure,
Suivi d'un long silence, effrayant, à mesure,
Que les crânes se brisaient en éclats, dans leur choc
D'où jaillit la cervelle, aux aiguilles du roc.

Thémistocle alors dit, s'adressant à la foule:
« Que l'odieux tyran dans l'abîme s'écroule,

Comme ont péri, tremblants, ses envoyés, punis
D'avoir voulu dicter un honteux compromis;
Mais il est, parmi nous, un criminel, un être
Assez vil, pour oser traduire les propos
Infâmes des Persans... Qu'il meure comme un traître,
Pour avoir outragé notre honneur, par des mots
Serviles et blessants, ramassés dans la fange
Qui ternissent l'éclat, souillent la pureté
Du langage des dieux, libre et fier, sans mélange,
Que les Grecs à l'Olympe ont jadis emprunté. »
Le peuple ému l'approuve et s'écrie en colère:
« Mort au Grec criminel, au traître, à l'émissaire
De l'ennemi chez nous! qu'il meure, comme lui. »
Le coupable, atterré, cherche en vain un appui;
Il demande, en pleurant, la faveur et la grâce
De mourir librement, loin de la tourbe basse
D'esclaves avilis et d'abjects courtisans...
Ses deux frères, trouvant sa demande équitable,
Lui percèrent le sein de leurs glaives tranchants,
Accomplissant ainsi l'arrêt inexorable.
Il tomba foudroyé, sans pousser un seul cri,
Sans plainte ni soupir, en soldat aguerri.

QUATRIÈME TABLEAU

La troupe se recrute au quatre coins du monde;
Les corbeaux, tout autour, croassent à la ronde.
On voit là, réunis Mèdes, Egyptiens
Et Perses, Artapherne avec ses Indiens;
La masse de chevaux et de gens est si grande,
Que la terre frémit, sous le poids de la bande
Innombrable, marchant sous les ordres d'Athis,
Ravageant la contrée et pillant le pays;
Glaive et torche à la main, la fièvre dans les veines,
Ils hurlent en colère : « Allons brûler Athènes ! »
On voit flotter dans l'air les nombreux étendards;
Le ciel est obscurci par la grêle des dards
Qui percent, sans pitié, les enfants et les femmes,
Massacrés, ou saisis par les brigands infâmes
Qui tracent, dans le sang, leur route sur le sol,
Par leurs cruels excès, le meurtre et le viol.
S'abattant sur Milet, comme la sauterelle,

Ils détruisent, de fond en comble, la rebelle,
Opulente cité qui leur ferma ses murs,
Et se vit condamner aux destins les plus durs.
La fumée au-dessus de Naxos, tout en flammes,
Monte sanglante aux cieux ; elle enlève les âmes
Des habitants, brûlés qui n'eurent pas le temps
De s'enfuir... Ile au sein des flots bleus, écumants,
Eubée a vu pourtant sa superbe Erétrie
S'écrouler en lambeaux, défendant sa patrie,
La Grèce, triste et morne, en butte à la fureur
Du féroce ennemi qui répand la terreur.

CINQUIÈME TABLEAU

Crainte et désespoir règnent dans Athènes;
Le peuple anxieux, à l'ombre des chênes,
Consulte l'oracle des dieux.
Il a, devant lui, deux chemins à suivre:
Mourir librement, ou subir, pour vivre,
Le joug du tyran odieux.

Les uns, de Darius craignant la puissance,
Veulent renoncer à la résistance,
Aux stériles et vains efforts.
D'autres plus jaloux de garder leur gloire,
Préfèrent la mort, sinon la victoire,
A la vie en proie aux remords.

Miltiade paraît alors dans la lice,
Et parle, inspiré par la Pythonisse
De Delphe et ses prédictions,
Au peuple calmé, plein de confiance
Dans son chef, et qui l'écoute en silence:
« Trêve à vos hésitations,

« Citoyens! Que ceux qui manquent d'audace,
Et n'osent pas voir le péril en face,
Aillent saluer l'étranger,
Baiser, humblement, sa main ennemie,
Croyant éviter, par leur infamie
Et le déshonneur, tout danger;

« Mais nous, unissons nos forces ensemble,
Pour vaincre et chasser l'oppresseur. Qu'il tremble

Et périsse, dans notre élan;
Ou, si le destin se montre contraire,
J'aime mieux mourir, libre sur ma terre,
Qu'esclave avili du tyran.

« Oh! n'ayez pas peur d'une armée énorme,
En réalité, d'une masse informe,
Qu'on mène à la mort, verge en main;
Et ce vil troupeau de bêtes humaines
Pourrait imposer leurs ignobles chaînes
Au peuble libre et souverain!...

« Peut-on comparer un stupide esclave,
Que son maître frappe, insulte et déprave,
Qui végète et meurt comme un chien,
Sans amour au cœur, sans but dans la vie,
Servile instrument d'orgueil et d'envie,
Avec un libre citoyen?...

« Nos grands souvenirs, les belles images
De nos chers aïeux sont autant de gages
De nouveaux lauriers à cueillir.
Leurs mânes divins briseraient leurs marbres

D'indignation, au Pnyx [1], sous les arbres,
S'ils nous voyaient jamais faiblir.

« Nos exploits passés, notre illustre histoire,
Nos héros au ciel, au sein de la gloire,
Servent d'exemples merveilleux ;
Dans tout le pays, chaque coin de terre,
Formé de leur cendre, est un sanctuaire
Qu'on ose souiller sous nos yeux.

« Les dieux sont pour nous ; avec leur égide,
Nous préserverons l'Attique et l'Elide
De la cruelle invasion.
De sang et de coups soyons moins avares,
Et nous chasserons du sol les barbares,
Par la force et par l'union. »

Le peuple, animé, descend du prétoire,
En criant : « Marchons, tous, à la victoire,
Ou, sinon, sans crainte à la mort. »
Envoie à Platée et Sparte, qu'il plaise

(1) Place d'Athènes, où se trouvait la tribune aux harangues.

Aux vieilles cités du Péloponèse
D'envoyer un puissant renfort.

Sparte refusa, arguant de la lune,
De prendre à la lutte, une part commune,
Au début du premier quartier;
Mais les Platéens, fidèles Hellènes,
Mirent en campagne, au secours d'Athènes,
Un escadron, bardé d'acier.

SIXIÈME TABLEAU

Sur Marathon s'élève une sanglante aurore;
Les vautours planent au dessus;
Accourus et guidés par l'instinct carnivore,
Ils aiguisent leurs becs crochus,

Poussent des cris aigus et se battent de l'aile,
Pressentant l'odeur de la chair;
L'ennemi, de son camp, cherchant les Grecs, démêle
A peine quelques points dans l'air;

Ce sont les glorieux défensenrs de l'Attique,
Décidés à vaincre ou mourir.
Les Mèdes, souriant, disent d'un air cynique :
« Nous les foulerons à loisir ! »

Impassibles, les Grecs forment une muraille,
En rapprochant leurs boucliers ;
Ils vont, le fer en main, sans crainte, à la bataille,
Intrépides et fiers guerriers.

Des Mèdes et Persans la cohue assemblée
Les entoure, augmente et s'accroît ;
Arrive le moment du choc, de la mêlée...
Grands Dieux ! protégez le bon droit !...

SEPTIÈME TABLEAU

La ville est triste et vide. Athènes est dans l'attente,
Et tout au combat meurtrier.
Les hommes ont quitté le foyer pour la tente,
Le travail pour le bouclier ;

Les sages ont laissé la verte académie,
Pour aller braver le trépas ;
Les jeunes, sans effroi de la troupe ennemie,
Coururent arrêter ses pas.

Oui, les murs sont déserts. Les enfants et les femmes,
Les aveugles et les perclus,
Au temple agenouillés, y retrempent leurs âmes,
Restent sombres mais résolus,

Attendant quel sera le sort futur d'Athène...
C'est bien la voix d'un messager!
Il accourt et s'écrie, éperdu, hors d'haleine:
« Nous avons vaincu l'étranger!...

« O j'étouffe!.. Un peu d'air!.. que je puisse vous dire...
« Honneur à Miltiade !.. au héros !.. »
Et, tenant un laurier à la main, il expire,
La nuit, dans la rue, aux flambeaux...

On ôte ses habits. Vrai ; c'est à n'y pas croire!
Pas de blessure sur le corps...
Il voulut annoncer, trop vite, la victoire.
Son cœur rompit à bout d'efforts.

HUITIÈME TABLEAU

Sur le champ de bataille, où des héros sublimes
Périrent pour la liberté,
Des milliers de soldats tombèrent aux abîmes,
Où finissent vie et clarté.

Les Perses et les Grecs, couchés dans la poussière,
Dorment du sommeil éternel,
Et les corbeaux gloutons, s'ébattent sur la terre,
Repus de leur festin charnel.

Un Hellène, expirant, dit à l'oiseau vorace :
« Bois mon sang, déchire mon cœur !
Il peut cesser de battre, ayant sauvé ma race
Et l'humanité dans sa fleur. »

Les matrones, en pleurs, viennent d'Athène, en foule,
Reconnaître les traits des morts ;
Le triomphe éclatant de la Grèce refoule
En elles regrets et transports.

Rivaux de gloire, altiers, les durs guerriers de Sparte,
Venus trop tard, en curieux,
Examinent le sol, où laissèrent leur carte
De visite les odieux
Barbares, accourus des déserts de l'Asie,
Ecraser les Grecs insolents,
Et qui sont morts ici, de l'âpre fantaisie
Des rois, agents inconscients.

FIN

TABLE

LADISLAS SYROKOMLA

Avant-propos. ..... *Page* 7

MARGHIER, POEME ÉPIQUE

Chant premier..... 33
Chant deuxième..... 54
Chant troisième..... 71
Chant quatrième..... 89
Chant cinquième..... 111

CAUSERIES FAMILIÈRES

I. Le bienheureux Sadok..... 133
II. Le postillon..... 142
III. La poupée..... 146
IV. Deux sonnets.
1. Le palais à Nieswierz..... 151
2. Le sanctuaire..... 152
V. Musique, souvenir du passé..... 153
VI. Le bonheur..... 161
VII. Epître à un ami..... 164
VIII. Parodie d'une ode d'Horace..... 169
IX. Conseil..... 170
IX bis. Variante..... 173
X. La locomotive..... 174
XI. Le pauvre vicaire..... 176

XII. Trois chansons.

1. Sur l'air: Wlazl Kotek na plotek..... 183
2. Chanson cosaque..... 186
3. Le corbeau, chanson lithuanienne..... 188

XIII. Ovide en Lithuanie..... 190
XIV. Le vétéran..... 193
XV. Une jeune fille raisonnable..... 195
XVI. L'école de village..... 196
XVII. Au coin du feu..... 208
XVIII Le maréchal de camp..... 215
XIX. Inspiration..... 217
XX. Le chanteur de village..... 219

JULIEN NIEMCÉWICZ

Avant-propos..... 225

CHANTS HISTORIQUES

I. Boleslas III, roi de Pologne..... 237
II. Casimir le Grand..... 241
III. Ladislas Jagellon..... 247
IV. Zawisza le noir..... 252
V. Le prince Glinski..... 258
VI. Constantin, prince d'Ostreg..... 264
VII. Jean Tarnowski..... 270
VIII. Sigismond Auguste..... 275
IX. Etienne Batory..... 278
X. Jean Zamoyski..... 283
XI. Stanislas Zolkiewski..... 289
XII. Charles Chodkiewicz..... 294
XIII. Etienne Czarniecki..... 300
XIV. Le roi Jean III Sobieski..... 307
XV. Funérailles du prince Joseph Poniatowski..... 312

APPENDICE

—

MARATHON POEME D'UJEJSKI

Prologue..... 321
Premier tableau..... 323
Deuxième tableau..... 325
Troisième tableau..... 328
Quatrième tableau..... 331
Cinquième tableau..... 332
Sixième tableau..... 336
Septième tableau..... 337
Huitième tableau..... 339

BIBLIOTEKA NARODOWA

NICE. — IMPRIMERIE ET PAPETERIE MALVANO-MIGNON, 62, RUE GIOFFREDO

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Traduits du Polonais

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR E. PLON, A PARIS

MONSIEUR THADÉE

Poëme d'ADAM MIÇKIEWICZ

DEUX VOLUMES — PRIX : 10 FRANCS

L'AUBE — EN SUISSE

De KRASINSKI — De SLOWAÇKI

UN VOLUME — PRIX : 3 FR. 50 C.

CHEZ VISCONTI, A NICE
ET CHEZ MARPON & FLAMMARION, A PARIS
Galerie de l'Odéon

CYCLE UKRAINIEN

A. MALCZEWSKI — B. ZALESKI — S. GOSZCZYNSKI

UN VOLUME — PRIX : 5 FRANCS

CYCLE GALICIEN

V. POL — K. UJEJSKI — A. FREDRO

UN VOLUME — PRIX : 5 FRANCS

CYCLE LITHUANIEN

Première partie : A. MIÇKIEWICZ — E. ODYNIEC
Seconde partie : L. SYROKOMLA — J. NIEMCÉWICZ

DEUX VOLUMES — PRIX : 7 FRANCS

NICE. — IMPRIMERIE ET PAPETERIE MALVANO-MIGNON, 62, RUE GIOFFREDO

Biblioteka Narodowa
Warszawa
30001022758246

BN
BIBLIOTEKA NARODOWA
2007801